

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE

PRESENTE A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAITRISE ES ARTS (LETTRES)

PAR

GASTON DESAULNIERS, L. ES LETTRES (CLASSIQUE)

ÉTUDE DE L'ESPACE DANS L'OEUVRE ROMANESQUE D'HARRY BERNARD

1974

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

ETUDE DE L'ESPACE DANS LES ROMANS D'HARRY BERNARD

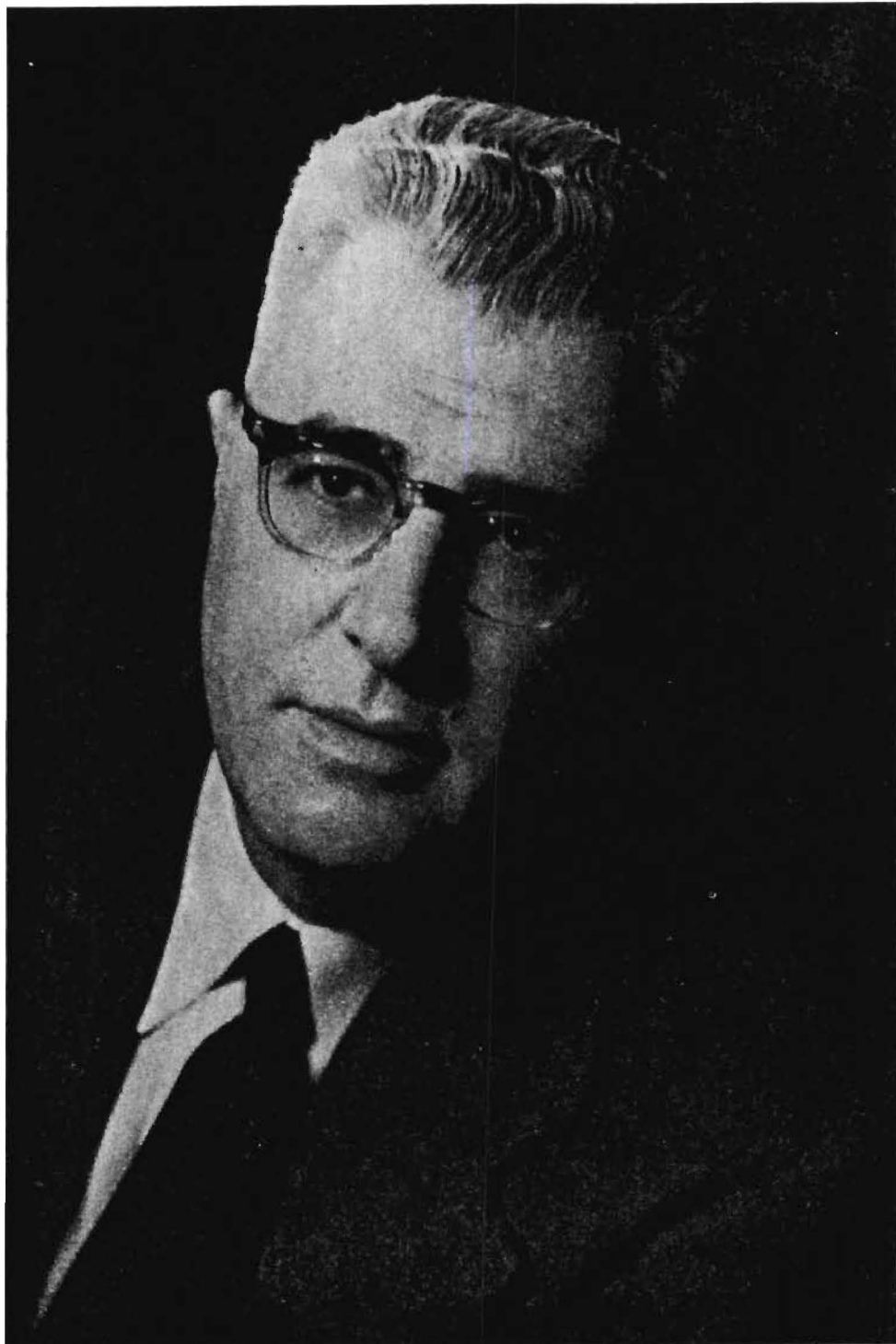
L'étude de l'espace dans les romans d'Harry Bernard m'a permis d'évaluer, sur le plan esthétique, les constantes et les connotations spatiales dont s'est servi le romancier pour recréer le réel. L'espace romanesque peut se définir par tout ce qui façonne le milieu dans lequel évoluent les personnages. Chez Harry Bernard, l'espace peut se circonscrire en trois milieux bien définis: la forêt, la campagne et la ville.

De première importance dans le récit, les cadres de l'action font appel à des connaissances précises et à une observation minutieuse de la réalité canadienne-française. Harry Bernard affiche dans ses romans, non seulement son intime connaissance de la faune et de la flore mais aussi son expérience personnelle des paysans et des forestiers. Il est parvenu à une qualité d'observation rarement égalee et demeure aujourd'hui un de ceux qui ont ouvert la voie, au Québec, au roman d'observation et au roman citadin. Il manie les techniques de description avec un art dont un examen attentif nous a révélé les virtualités et les constantes. Il fait preuve de dons visuels qui personnalisent ce que voient les héros romanesques.

Dans un deuxième temps, nous avons vu que les milieux décrits, la ville et la nature sont mis en conflit au point d'engendrer ce que nous avons appelé la dialectique des espaces. Il se dégage de cette confrontation des milieux où vivent les personnages, une évaluation de la société canadienne-française de l'époque.

La vie paysanne et celle de la forêt nous apparaît sous son jour le plus beau alors que la ville est loin de briller de tous ses feux malgré l'attrait qu'elle exerce sur le paysan. Les deux tableaux contradictoires qui se dégagent des romans d'Harry Bernard où l'homme démontre tantôt une soif d'aventure, un désir de partir pour la ville et tantôt un respect inné pour la vie familiale traditionnelle sont à l'image de la double tendance qui a marqué historiquement la mentalité canadienne-française. En dehors des images directes qui définissent l'univers romanesque, il existe des valeurs symboliques qui reprennent les mêmes constantes. J'en ai retenu quatre qui identifient les personnages à leur milieu: les classes sociales, les races, la maison et la femme. Quel que soit leur groupe d'appartenance, les personnages d'Harry Bernard préfèrent vivre près de la nature et dans un univers refermé sur lui-même.

Le principal mérite d'Harry Bernard a été d'apporter au roman des transformations sur le plan esthétique qui ont ouvert la voie à l'évolution rapide du genre. L'étude de l'espace de ses romans nous a permis de réaliser que, même s'il s'est fixé dans un autre âge quant aux valeurs sociales et aux thèmes exploités, il demeure un maillon important de la chaîne de notre courte tradition littéraire.



M. Harry Bernard (1898 -)

RECONNAISSANCE

Au directeur qui nous a guidé avec une si grande bienveillance, nous adressons notre premier mot de gratitude. Monsieur Jean-Paul Lamy, Ph. D., professeur à l'Université du Québec à Trois-Rivières, a bien voulu s'intéresser à notre projet de travail et en suivre les étapes de la réalisation. Nous le remercions pour son aide compétente et ses conseils judicieux.

Nous sommes aussi redevable à Monsieur Harry Bernard qui, par la documentation fournie et par les entrevues qu'il nous a accordées, nous a tout autant éclairé que stimulé dans notre travail. Nous le remercions du fond du coeur pour s'être intéressé à l'étude que nous avons faite de son oeuvre romanesque.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	pp. 1 à 18
--------------------	------------

PREMIERE PARTIE

TECHNIQUES DE LA DESCRIPTION ROMANESQUE

CHAPITRE I: CONNAISSANCE DES MILIEUX DECRITS	pp. 20 à 40
--	-------------

Conception du roman chez Harry Bernard - importance de la nature dans la description - don d'observation du romancier - image de la ville - exploitation de la topographie - la vie en forêt et l'expérience de l'auteur - sources des connaissances du romancier - transposition des événements - la vie paysanne et le romancier - authenticité des scènes décrites - reproches de la critique - le cas des romans manuscrits. Conclusion.

CHAPITRE II: L'OBSERVATION	pp. 41 à 58
----------------------------------	-------------

La réalité et la vraisemblance - l'oeuvre d'art et la réalité - vision myopique des événements et des objets - unanimité de la critique - individualité des scènes décrites - la faune et la flore - les notes de voyages - le cas des romans inédits - quelques imperfections. Conclusion.

CHAPITRE III: LES PROCEDES DE DESCRIPTION pp. 59 à 78

Observation et art descriptif - Perception sensorielle de la nature - visualisation de l'abstrait - liens affectifs des personnages avec la nature - Perception sensorielle de la ville.
 - Visions subjectives: découpage des paysages par les fenêtres - paysages en harmonie avec des états d'âmes - expressivité du regard - réflexion des surfaces - paysages vus par un personnage en mouvement. - Jeux des espaces: rétrospectives et visions générales - personification - relief par les couleurs et les obstacles - Insertion du drame particulier dans un contexte plus général - superposition des visages.
 Conclusion.

SECONDE PARTIE

LA DIALECTIQUE DES ESPACES

CHAPITRE I: LA VILLE pp. 80 à 102

Nature de la dialectique - la critique littéraire et la dialectique - opposition des espaces mis en relation: la ville, la ferme et la forêt - l'aspect extérieur de la ville et la campagne - la ville et ses mondanités - motifs du choix de la ville comme lieu de résidence - dialectique de Ghislaine Normand et celle de son frère - leur vision opposée des mérites des grands centres urbains - le point de vue du romancier - Albert Dumontier et son adaptation à la ville - influence du milieu urbain sur Marthe - cheminement de ces personnages et signification.
 Conclusion.

CHAPITRE II: LA NATURE pp. 103 à 118

Le romancier et la vie paysanne - le romancier
et la vie en forêt - fondement de son attitude -
autres motifs de vie en campagne - indépendance
économique des agriculteurs - atavisme terrien -
atavisme de la vie de bûcheron - fidélité à la
terre et à la forêt - raisons.
Conclusion.

CHAPITRE III: LA SYMBOLIQUE DES ESPACES pp. 119 à 140

Recherche des composantes de la symbolique de
l'espace - les classes sociales: absence de vé-
ritable aristocratie au Québec - fierté des ori-
gines indiennes - explication de la psychologie,
de l'attrait dialectique des espaces par l'as-
cendance - classes sociales et culture - classes
sociales et incorporation à un milieu refermé
sur lui-même - idéologie qui s'en dégage - les
races fondent le ressort dramatique d'une si-
tuation reliée à l'espace - influences nationa-
listes - perception ambivalente de l'espace
identifié aux Anglophones et aux Francophones
du Québec - la maison: souvent inhospitalière -
réaction de l'homme face à la maison familiale
en liaison avec la femme - l'homme, représen-
tant des forces conservatrices - vision mascu-
line des problèmes du nationalisme.
Conclusion.

CONCLUSION pp. 141 à 149

BIBLIOGRAPHIE pp. 150 à 157

APPENDICE: Extrait de Les remplaçants, roman inédit pp. 158 à 168

PLANCHES HORS-TEXTE

Portrait de M. Harry Bernard	p. 11
M. Harry Bernard prépare ses filets de brochets	p. 18
Descente d'un canot à la "cordelle"	p. 40
M. Harry Bernard sur les rives du grand lac Clair	p. 58
Portage dans la Haute-Mauricie	p. 78
Dédicace de <u>Juana, mon aimée</u>	p. 118

I N T R O D U C T I O N

Depuis plus d'une décennie, une nouvelle génération de romanciers québécois s'est imposée par les qualités formelles de ses oeuvres. Ils marquent l'aboutissement - provisoire, sans doute - des recherches de prédécesseurs oubliés parce que les affabulations traditionnelles font revivre un monde trop différent de la société actuelle et ce, selon une conception romanesque trop timide en regard des audaces du nouveau roman. Si le lecteur québécois lit peu aujourd'hui les oeuvres des devanciers, ceux-ci ont pourtant marqué l'évolution des lettres canadiennes-françaises. Les recherches formelles de plusieurs romanciers oubliés de nos jours ont sans doute permis au genre de franchir des étapes nécessaires à son évolution.

Harry Bernard est un de ceux-là. Et il a connu, à la parution de ses livres, des heures de gloire qui ne pouvaient laisser présager l'oubli presque total dans lequel a sombré son oeuvre romanesque. D'après l'appréciation de ses contemporains et les prix qu'il s'est mérités, Harry Bernard fait partie des figures dominantes de la république des lettres canadiennes-françaises vers les années trente. Trois fois lauréat du Prix David, sept fois titulaire du Prix de l'Action intellectuelle, il représentait la force dynamique de la jeune génération d'écrivains qui, sous la conduite de l'abbé Lionel Groulx, jetaient les jalons d'une littérature nationale.

On louait l'ardeur au travail d'Harry Bernard et sa ténacité. Et pour cause. Personne avant lui n'avait réussi à publier huit livres d'envergure en neuf ans, au rythme de un par année ou presque! La fécondité du jeune romancier faisait déjà preuve d'exploit dans un monde où le souffle de l'inspiration se limitait à une ou deux publications.

Les six romans, le recueil de nouvelles et les Essais critiques d'Harry Bernard, tous parus entre 1924 et 1933, n'attiraient pas simplement l'éloge pour l'effort exceptionnel fourni en sus de l'échinant métier de journaliste à un hebdomadaire régional. Le lecteur d'occasion tout comme l'initié à la littérature y retrouvaient également une nourriture dense et originale. Pour Raymond Douville et pour bien d'autres qui ont connu le romancier à pied d'oeuvre, Harry Bernard reste l'auteur "le plus remarquable et le plus en vue de sa génération"¹. Pour sa part, Pierre Daviault, dans une conférence à l'Alliance française², associait les noms d'Harry Bernard et de Léo-Paul Desrosiers aux véritables débuts du genre romanesque au Canada français. A ces louanges, on pourrait joindre le témoignage du journaliste Rex Desmarchais³

1. Raymond Douville, Nos littérateurs canadiens, M. Harry Bernard, Lyre, Montréal, no d'été 1931, p. 13.

2. Pierre Daviault, Naissance du roman canadien, in Le Devoir, Montréal, 21 décembre 1932, p. 8.

3. "Il semble qu'Harry Bernard, avec "Juana, mon aimée" et "Dolorès" a été l'initiateur du roman d'analyse. Bernard s'est inspiré des romanciers de l'après-guerre, en particulier de Mauriac et de Green". Adrienne Choquette, Confidences d'écrivains canadiens-français, Trois-Rivières, Le Bien Public, 1939, p. 72.

et celui de Sévère Couture⁴ qui accordaient au jeune romancier les mérites d'un initiateur clairvoyant à l'affût de la nouveauté.

Dès lors, on peut s'étonner, au premier abord, de l'oubli dans lequel a presque sombré l'oeuvre d'un écrivain si bien considéré de ses contemporains. Car, il faut bien l'avouer, Harry Bernard est pratiquement ignoré de nos historiens et de nos critiques littéraires actuels. Lors du deuxième colloque du Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Laval consacré à la littérature canadienne-française, il m'apparaît symptomatique qu'aucun participant ne mentionne l'existence de ses romans. C'est d'ailleurs le même silence que l'on garde dans la majorité des études sur le roman canadien-français. On ne peut douter non plus de l'intérêt mitigé que lui accorde M. Paul Wyczynski quand il se limite à rapprocher les romans d'Harry Bernard à ceux de Damase Potvin dans son Panorama du roman canadien: "En face de Trente arpents, les romans de Damase Potvin et d'Harry Bernard ne sont que des modestes tentatives"⁵ déclare-t-il en guise de synthèse.

On peut s'étonner de cette quasi-conspiration. Si elle peut s'expliquer, elle demeure tout de même un fait que l'on ne peut ignorer. C'est là, à coup sûr, l'une des raisons pour laquelle Harry Bernard est actuellement

4. "Les deux derniers romans d'Harry Bernard: "Juana, mon aimée" et "Dolorès" indiquent une orientation nouvelle de la littérature romanesque au Canada français. Grâce à ces deux ouvrages, qui n'ont qu'en soi qu'une mince valeur, Bernard fait figure de précurseur. Il ouvre dans nos lettres, la voie aux romans de l'individu; au roman d'analyse qui étudie un cas, de préférence un cas morbide". Sévère Couture, Notre roman IV, in Le Jour, Montréal, 1ère année no 44, 16 juillet 1938, p. 2.

5. Paul Wyczynski, Panorama du roman canadien, dans Le roman canadien-français, Archives des lettres canadiennes, Montréal, Fidès, 2e édition, 1971, tome III, p. 18.

peu connu en dehors de la région maskoutaine où il jouit d'une réputation légendaire à cause de sa carrière journalistique. Néanmoins, il représente un maillon important dans l'histoire du roman québécois.

Docteur ès lettres de l'Université de Montréal, boursier de la Fondation Rockefeller, membre de la Société royale du Canada, Harry Bernard compte à son actif une production littéraire imposante. Pas moins de douze ouvrages portent sa signature. D'abord, sept romans: L'homme tombé (1924), La terre vivante (1925), La maison vide (1926), La ferme des pins (1930), Juana, mon aimée (1931), Dolorès (1932) et Les jours sont longs (1951). A cette liste s'ajoutent un recueil de nouvelles, La Dame blanche (1927) ainsi que les Essais critiques (1929). De toute cette production, seul Juana, mon aimée s'est mérité la faveur d'une réédition chez Granger en 1946.

Il faut signaler, en outre, de nombreuses collaborations à des revues où il exploite les thèmes de la nature et de la paysannerie. Ainsi, avec une rare assiduité, il a alimenté une chronique de la revue Le Mauricien médical, où il révèle son amour de la nature et son respect de l'écologie. Plusieurs de ces courts récits, de ces comptes rendus d'excursions de chasse et de pêche, de ces monographies sur la faune et la flore laurentiennes ont été colligés dans Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie. Publié en 1953 par son ami Clément Marchand, éditeur du Bien Public à Trois-Rivières, ce recueil éclaire d'une façon toute particulière les deux romans qui ont pour cadre cette région.

En marge de l'oeuvre publiée, M. Bernard conserve, dans ses dossiers, trois autres romans à l'état de manuscrit. L'un deux, Une autre année sera meilleure, a paru toutefois sous forme de feuilleton dans le Photo-Journal du 7 février au 19 juin 1952. Les deux autres ont pour titre Les remplaçants

et Dans le bleu du matin. Nous ne tiendrons compte de ces oeuvres que dans la mesure où elles pourront confirmer ou infirmer l'oeuvre déjà publiée et nous indiquer les tendances de l'évolution littéraire de l'auteur.

Il serait difficile de déterminer dans quelle mesure les écrits de M. Bernard ont été marqués par son enfance "ballottée" et par les expériences de sa jeunesse. Né à Londres le 9 mai 1898 de parents canadiens-français, il arrive au Canada en 1906 avec ses parents. Il séjourne aux Etats-Unis de 1908 à 1911 et termine ses études classiques au Séminaire de Saint-Hyacinthe en 1919. Ces voyages à l'étranger lui ont valu "d'être probablement le plus cosmopolite des écrivains de sa génération"⁶, selon son propre aveu.

On comprendra, continue-t-il dans ses Confidences à Adrienne Choquette, si je dis que, possédant une lointaine ascendance allemande, je naquis en Angleterre de parents canadiens-français, que je fus élevé en France, aux Etats-Unis et au Canada, que j'ai servi dans l'armée américaine en 1918 et que j'ai finalement épousé une Irlandaise⁷.

Les influences de ses voyages de jeunesse apparaissent trop lointaines et trop superficielles pour les considérer comme déterminantes sur son inspiration. Harry Bernard est avant tout un homme d'ici. Ses romans témoignent qu'il a vécu à la campagne comme à la ville. Soucieux de parler avec précision des milieux où il fait évoluer ses personnages, il concentre l'action de ses premiers romans autour de la région de Saint-Hyacinthe, véritable pays de sa jeunesse. Juana, mon aimée, pour sa part, véhicule les observations d'un voyage dans l'Ouest canadien organisé par la Liaison française auquel il a participé à l'été 1927. Dans les romans subséquents, il

6. Adrienne Choquette, op. cit., p. 20.

7. Ibid., pp. 20-21.

recrée l'animation de la vie fruste en pleine forêt telle qu'il l'avait connue à la faveur de ses excursions de chasse et de pêche, soit dans le nord de Montréal, soit dans la Haute-Mauricie.

Tous les romans d'Harry Bernard, à l'exception de son dernier manuscrit: Dans le bleu du matin⁸, sont le fruit d'une observation directe des lieux ainsi que de la mentalité et des habitudes des gens qui les habitaient. Et ce, à un point tel qu'ils pourraient servir de point de référence à une reconstitution géographique ou à l'élaboration d'une fresque historique. L'univers romanesque d'Harry Bernard tire sa vraisemblance et ses nuances du contact familial avec la réalité qu'il veut informer par l'art, appris de maîtres d'écriture qu'il s'est choisis lui-même, au hasard de ses lectures.

"Je me suis saturé de littérature au point de redouter le dilettantisme"⁹, confesse-t-il, lorsqu'il analyse les influences qui ont marqué son oeuvre. Ses romans ne seraient pas ce qu'ils sont sans la somme de ses lectures; elles lui permettent d'exploiter de nouvelles techniques d'écriture plutôt qu'elles n'influencent le choix des sujets de romans.

Nous connaissons, par Mes Mémoires de l'abbé Lionel Groulx, l'influence de celui-ci sur le jeune romancier. Une correspondance assidue avec l'historien lui aide à faire ses premières armes dans le roman:

8. Dans le bleu du matin, s'il était publié, serait le seul roman qui ne se fonde pas sur l'observation personnelle et directe des milieux décrits. Il fait appel aux observations d'un voyage fait en France vers les années 1950. Mais un tiers de l'action se déroule en Argentine, à Cordoba et à Buenos-Aires où l'auteur n'a jamais mis les pieds. Il avoue s'être fié à une importante documentation écrite et à ses souvenirs de voyage au Vénézuéla, chez sa fille installée en banlieue de Caracas.

9. Adrienne Choquette, op. cit., p. 21.

En sa lettre du 14 décembre 1922, note l'abbé Groulx, il m'envoie un article sur Ames et paysages de Léo-Paul Desrosiers. (...) Ce sera le début d'une correspondance de dix ans et d'une collaboration continue où le jeune romancier va m'imposer le rôle de mentor ou d'un directeur intellectuel. Il me soumettra ses manuscrits, je m'efforcerai de lui enseigner sa technique d'écrivain sinon de romancier¹⁰.

Au cours de ses contacts suivis qui correspondent en gros à la production ininterrompue du romancier, Harry Bernard profite des leçons stylistiques de son maître, mais il n'est pas d'accord avec l'exaltation romanesque de l'Appel de la race. Plus ternes, plus quotidiens, ses personnages n'ont ni l'entêtement ni l'autonomie de pensée qui leur permettraient de se dégager de la masse et de servir de modèles à imiter.

Soucieux d'améliorer sa technique d'écriture, Harry Bernard tire de ses lectures des leçons profitables. Dans ses Confidences réfléchies et lucides, et non moins éclairantes pour le lecteur, il dégage les noms de quatre écrivains qui lui ont tracé la voie:

Si je me targue d'être le disciple de personne, je me suis instruit à l'école française. Quatre noms s'imposent à mon souvenir. (...) René Bazin, Guy de Maupassant, Colette, Pierre Benoît. (...) Bazin: amour de la terre et souci des choses de la nature. Maupassant: réalisme et langue dépouillée. Colette: application des sens à la littérature. Benoît: intérêt gradué de la narration, en raison d'une technique impeccable, qui tient de l'architecture et du graphique¹¹.

Nous ne saurions contredire la perspicacité de l'introspection de l'auteur. Nous retrouverons, tout au cours de notre étude, l'exploitation de ces lignes de forces qui sous-tendent sa manière d'écrire.

10. Lionel Groulx, Mes Mémoires, (1920-1928), Montréal, Fides, 1971, tome II, p. 135.

11. Adrienne Choquette, op. cit., p. 22.

Voilà cinq écrivains qui ont marqué Harry Bernard. Il serait injuste, par ailleurs, d'oublier l'influence de la carrière du journaliste qu'il a été sur celle de l'écrivain. D'autant plus qu'il mène de front ces deux métiers pendant plus de vingt ans. Partisan du courant régionaliste, "collaborateur assidu à l'Action française"¹² et directeur de l'Action nationale en 1933-1934, il faut s'attendre à déceler aussi des tendances nationalistes dans ses romans.

L'oeuvre d'Harry Bernard correspond à une volonté explicite d'exposer, sous forme de mosaïque, les diverses facettes de la vie canadienne traditionnelle. Situés à une époque où les traditions commençaient à s'étioler, les cadres physiques de chacun des romans d'Harry Bernard et leurs résonances psychologiques prennent une importance de premier ordre à cause du caractère nationaliste de l'oeuvre. L'ensemble forme trois triptyques bien équilibrés. En effet, l'action principale de trois d'entre eux se déroule en forêt; trois autres ont trait à la paysannerie et trois autres se situent en milieu urbain. Enfin, le dernier manuscrit, Dans le bleu du matin, se partage entre la vie à la ville et à la campagne.

Ces trois lieux des actions romanesques, la forêt, la campagne et la ville, sont en liaison étroite avec la vie d'Harry Bernard. Ils pourraient servir à retracer les intérêts pour lesquels s'est passionné l'auteur. L'examen de leurs relations et des éléments majeurs de l'intrigue nous fait découvrir les constantes qui caractérisent son espace romanesque.

A une époque où Harry Bernard parcourt les forêts et les lacs au nord de Montréal, il écrit Dolorès. Quinze ans plus tard, déçu par l'envahisse-

12. Lionel Groulx, *op. cit.*, p. 136.

ment de cette région par le tourisme, il se tourne vers la Haute-Mauricie et fait l'éloge des solitaires et des bûcherons de ce coin de pays dans Les jours sont longs et Une autre année sera meilleure.

Dans Dolorès, la nature sauvage provoque l'admiration de Jacques Forest, envoyé en mission au pays du curé Labelle. Le récit est fondé sur le dilemme amoureux d'un jeune avocat qui, fiancé à une citadine, est subjugué par le magnétisme de l'héroïne dont la vie est axée sur la nature. Les jours sont longs et Une autre année sera meilleure décrivent non pas les attraits de la vie au coeur de la forêt, mais la vie fruste des habitués des chantiers. Le premier a pour cadre un avant-poste de chantier situé à proximité d'une modeste ferme. Un lac retiré et la forêt avoisinante deviennent un lieu privilégié de villégiature parce que les inconvénients de la totale solitude sont atténués par l'animation humaine toute proche. Le second roman évoque plus directement la vie des bûcherons dans les concessions forestières telle que M. Bernard eut souvent l'occasion de l'observer lors de ses randonnées avec M. Jean-J. Crête, celui qu'on surnommait "le roi de la Mauricie". L'essentiel de l'histoire dans Les jours sont longs repose sur un célibataire en rupture de ban avec la ville qui observe le clan Cardinal. Par les yeux de ce citadin, qui s'étonnent de tout, l'auteur montre les habitudes de vie, l'esprit et la mentalité des gens simples et authentiques qui vivent en contact avec la nature. Dans Une autre année sera meilleure, les rivalités sentimentales prennent autant d'ampleur que la description minutieuse des chantiers. Bébé Lesage doit choisir entre l'attrait irrésistible qu'exerce sur lui la fille d'un riche industriel et l'amour simple et sincère de Mariette Leboeuf, la fille de la cuisinière du camp. Le récit des rivalités galantes s'articule sur la description détaillée de l'organisation, du fonctionnement et de la vie d'un chantier.

Dolorès Deschesnes, Adèle Cardinal et Mariette Leboeuf vivent leur drame d'amour dans la solitude de la forêt. Mais à travers leur histoire personnelle, Harry Bernard essaie de traduire l'atmosphère de deux régions éloignées des grandes villes et il ne cache pas son admiration pour les gens de la forêt. Il lui semble que la vie en pleine nature correspond aux plus profondes aspirations des Canadiens français désireux de reprendre contact avec leur mode de vie d'origine. En effet, avant d'être agriculteurs, nos ancêtres furent des aventuriers partis à la conquête du nouveau monde, sensibles à l'appel du risque.

Lors des départs massifs pour l'Abitibi et les nouveaux territoires de colonisation, Harry Bernard écrit La terre vivante, La ferme des pins et Juana, mon aimée qui prônent, au moins indirectement, ce que Michel Brunet appelle "l'agriculturisme" et qui font l'éloge de la vie paysanne traditionnelle. L'action de ces trois romans se déroule sur des fermes bien différentes mais soulève les mêmes problèmes de fond. La ferme des Beaudry a feu et lieu à Upton, celle de James Robertson est située à Saint-Valérien de Shefford et celle des Lebeau, où s'installe Raymond Chatel, est perdue au centre de la Saskatchewan. Sous des longitudes éloignées, se joue un drame unique: la survivance du patrimoine ou du "bien" acquis.

Siméon Beaudry de La terre vivante ressent cruellement le drame de la continuité paysanne lorsqu'il assiste, impuissant, au départ de ses enfants pour la ville. La ferme des pins évoque moins le drame de la survie paysanne que celui de l'extinction de la race anglaise dans les Cantons de l'est. Nous assistons à la lutte et au triomphe des Canadiens français dans cette partie du pays que l'Angleterre, au lendemain de la Conquête, avait réservée pour devenir un foyer intense de culture britannique. Le roman raconte

bien plus l'histoire d'une région que celle d'une famille déchirée par sa double identité; car le drame du vieil anglais se répète en réalité à plusieurs centaines d'exemplaires. Les inquiétudes du paysan et l'attrait de la ville demeurent identiques même si la situation est transplantée dans la "grande Prairie". Raymond Chatel, journaliste de Montréal en cure de santé dans l'Ouest canadien, représente en quelque sorte l'oeil inquisiteur qui saisit au naturel les gestes, les craintes et les difficultés de nos compatriotes établis comme colons dans ces provinces lointaines.

Si l'on met en veilleuse les drames sentimentaux qui se déroulent sur les fermes, on retrouve l'exaltation de la vie paysanne. Les gestes quasi-rituels de l'agriculteur auxquels le romancier confère une valeur épique sont décrits de manière à mettre en valeur le travail individuel en regard de la mission agricole du pays. Les paysans découvrent dans la terre, une mère aimante dont ils attendent tout et à laquelle ils vouent un véritable culte. Contrairement au citadin, le paysan vit en harmonie naturelle avec son milieu et c'est pour cette raison fondamentale que, dans l'esprit d'Harry Bernard, la vie à la ville "désaccorde" l'individu et le rend particulièrement vulnérable. Le tort principal de la ville, que l'on retrouve illustré en filigrane dans La terre vivante, La ferme des pins et Juana, mon aimée, tient à ce qu'elle incite à une vie mondaine qui détruit les liens familiaux et toute vie intérieure authentique.

Trois autres romans, L'homme tombé, La maison vide et Les remplaçants décrivent les échecs des citadins à sauvegarder les valeurs spirituelles traditionnelles. Saint-Hyacinthe sert de cadre, dans le premier roman de cette catégorie, pour montrer le principal travers des villes: les vanités mondaines. Petit à petit, le Dr Etienne Normand doit tout sacrifier au désir de

sa femme de percer dans la haute société maskoutaine. En parallèle à ce couple mal assorti, évoluent dans une harmonie idéale, Gisèle Normand et son fiancé. Tout au long de ce roman à thèse, les situations de ces deux couples s'opposent et se contrebalancent avec une telle régularité qu'elles ne laissent planer aucun doute sur l'idéologie du romancier. Pour Harry Bernard, ce ne sont pas les personnes qui portent la responsabilité de leur médiocrité, mais le milieu lui-même qui, par son organisation, est à l'origine de la déchéance des individus.

La maison vide illustre aussi la théorie de l'asservissement des citadins. Les fastes du parlementarisme et les manigances du fonctionnarisme accusent encore la superficialité des ambitions des citadins. A cause des ambitions de madame Dumontier, la maison d'un modeste fonctionnaire se vide de toute vie intérieure. En opposition à cette image, Marthe, une nièce qui vit avec la famille, illustre ce qu'aurait dû être la vie familiale nourrie "par la générosité d'une femme oublieuse de soi"¹³. Chez Harry Bernard, seules les âmes exceptionnelles échappent à la médiocrité urbaine.

Les remplaçants raconte, pour sa part, les tentatives infructueuses d'un médecin montréalais, séparé de sa femme, qui tente de refaire sa vie avec sa secrétaire. Avec ce manuscrit de 1953, Harry Bernard ne vitupère plus contre le déracinement des Canadiens français agriculteurs par tradition. Mais la nature, dotée des avantages de sérénité, de sécurité et de beauté, conserve un attrait qu'il oppose à la vie trépidante de la métropole.

Voilà trois romans, L'homme tombé, La maison vide et Les remplaçants

13. Harry Bernard, La maison vide, Montréal, A. Lévesque, 1926, p. IX.

qui racontent des échecs dus en grande partie à la vie mondaine. Il devient évident, pour quelqu'un qui s'attache à cerner l'idéologie d'Harry Bernard, que le Canadien français ne doit pas chercher le bonheur à la ville; la vie qu'on y mène est contraire aux habitudes séculaires des remueurs de terre.

A l'encontre des manuscrits Une autre année sera meilleure et Les remplaçants qui s'inscrivent dans le même courant que les romans publiés vingt ans plus tôt, Dans le bleu du matin réconcilie bien superficiellement la ville avec la nature. Les lignes de force relevées jusqu'ici dans les romans d'Harry Bernard passent en effet au second plan. Plutôt que de plonger ses racines dans la terre d'ici, l'action de ce dernier manuscrit, plus fantaisiste, vogue au gré des pays visités par le héros. Le jeune trifluvien, en mal de marivaudages, vit en marge de la société parisienne, de celle de Buenos-Aires et de celle de Cordoba. Les pays où séjourne le collégien bohémien servent de prétextes finalement pour montrer bien superficiellement la couleur qui les caractérise. En opposition avec les autres romans, les intrigues se nouent et se dénouent sans étroite relation avec l'espace physique où se déroule l'action. Cette absence d'enracinement déroute le lecteur qui a parcouru le reste de l'oeuvre d'Harry Bernard. Mais, comme il s'agit d'un texte qui pourrait être remanié avant publication, on ne peut tirer des conclusions définitives. Quoi qu'il en soit, si ce roman était publié tel quel, la critique y verrait sans doute l'amorce d'une nouvelle période littéraire dans le cheminement du romancier.

Si on excepte ce dernier texte, les trois types d'espace décrits, la forêt, la ferme et la ville servent une cause unique: l'apologie de la vie en pleine nature. C'est là que le Canadien français peut s'épanouir en conformité avec sa nature particulière. Cette unité d'inspiration ne doit pas

laisser entendre qu'on peut parler des romans d'Harry Bernard sans tenir compte de l'évolution de sa pensée et de sa technique. C'est surtout au point de vue formel que les différences sont les plus marquées. Il est normal que les premiers romans souffrent de quelques faiblesses de style et de composition. L'attention du jeune romancier à la critique lui a valu de corriger très rapidement ses maladresses.

On peut distinguer deux époques très nettes dans l'écriture romanesque d'Harry Bernard, la seconde manière commençant avec Juana, mon aimée. Dans la première période, les romans à thèse n'atteignent pas cette pureté littéraire que l'on retrouve dans les plus récents et plus spécialement dans Les jours sont longs qui a bénéficié du creuset de trente ans de vie d'écrivain. A l'occasion de son éloge passionné de Juana, mon aimée, Claude-Henri Grignon marque la nette distinction entre les deux manières du romancier:

Je suis d'autant plus à l'aise pour parler de M. Bernard que je ne l'ai pas ménagé tantôt à l'occasion de ses Essays critiques, ni non plus de ses romans baroques, empêtrés, ennuyeux, mal écrits, qui se nomment joliment: L'homme tombé, La terre vivante, La maison vide ou La ferme des pins¹⁴.

Il n'était pas nécessaire de faire une charge contre les premiers romans d'Harry Bernard pour faire un éloge forcené de Juana, mon aimée. Il va de soi que l'auteur laisse trop sentir sa présence dans ses premiers romans: on y distingue trop facilement la manipulation des personnages et des événements au service d'une idéologie. Il ne faut pas crier pour autant à la désincarnation des personnages comme l'a fait Victor Barbeau à propos des deux premiers romans de l'auteur:

14. Claude-Henri Grignon, Ombres et clameurs, Montréal, A. Lévesque, 1933, p. 198.

Dans L'homme tombé et La maison vide, note-t-il, nous ne sentons pas en effet de quelle manière les personnages appartiennent en propre à telle ou telle ville, à telle ou telle personne. De sorte que cherchant des individus bien en chair, produits d'un milieu et d'une éducation spécifiques, nous ne rencontrons que des pâles et incomplètes abstractions¹⁵.

Lionel Groulx, avec plus de clairvoyance, élargit à l'ensemble de la matière romanesque, le manque d'individualité vitale des personnages de cette première période:

Je reprochais à Harry Bernard, écrit-il dans ses Mémoires, le choix même des sujets, de ses personnages, de leur histoire, de leur affabulation: personnes médiocres se mouvant en des aventures médiocres, aux réflexes médiocres, grisaille que le style du romancier quoiqu'amélioré ne parvenait pas à relever, à éclairer¹⁶.

Sans confondre le rôle de l'historien objectif avec celui du romancier réaliste, il faut reconnaître qu'Harry Bernard privilégie des situations, des caractères et des circonstances romanesques qui définissent bien les traits du peuple canadien-français. Pris au cœur des masses, ses personnages avaient, à l'époque, une résonance d'authenticité dont le monopole n'appartient pas nécessairement à l'être exceptionnel aux prises avec des situations uniques. En réponse aux reproches que lui avait adressés son "mentor", Harry Bernard explique la justesse du choix de ses héros: "J'admets que nombre de mes personnages sont peut-être d'un monde médiocre, mais j'ai essayé de les faire près de la nature et vous savez si les médiocres dans le monde l'emportent en nombre sur les autres"¹⁷!

15. Victor Barbeau, Le cri qui les trahit, in Cahiers de Turc, Montréal, 2e série, no 3, 1er décembre 1926, p. 66.

16. Lionel Groulx, op. cit., p. 136.

17. Ibid., p. 137.

La deuxième façon d'écrire d'Harry Bernard, orientée vers l'individualité, corrige l'impression qu'on avait de voir agir des marionnettes manipulées par un auteur tout-puissant. Avec l'intériorisation des personnages, les caractères se dessinent avec plus de fermeté et ce, dès Juana, mon aimée. Mais jamais les humains qu'il met en scène n'ont la trempe des êtres exceptionnels qui dominent les événements. Ce sont des êtres en chair et en os, des humains avec leurs qualités et leurs limites.

Avant de pénétrer dans l'oeuvre romanesque d'Harry Bernard, il importe de préciser la démarche que nous voulons suivre. Notre but consiste à mettre en relief la perfection du cadre dans lequel l'auteur moule l'action de ses romans en dégagant les constantes et les connotations spatiales qui, du point de vue de l'écriture, concourent à recréer le réel.

Dans ce dessein, nous étudierons les techniques de descriptions du romancier. Souvent de première importance dans le récit, les cadres de l'action font appel à des connaissances précises et à une observation minutieuse: la similitude entre la réalité et l'image décrite fournit la preuve de la vraisemblance essentielle au roman réaliste. Par ailleurs, le romancier transforme le réel par une série de procédés qui donnent au récit sa signification propre. Dans un deuxième temps, nous verrons que les milieux décrits, la ville et la nature sont mis en conflit au point d'engendrer ce que nous pouvons convenir d'appeler la dialectique des espaces physiques. De plus, il existe des tensions au niveau des groupes et des individus qui dynamisent l'univers romanesque de l'auteur. Ce sont ces tensions que nous voulons mettre en relief. A cette fin, quatre aspects retiendront notre attention: les classes sociales, les races, la maison et la femme. L'examen de ces aspects nous permettra de dégager les préoccupations esthétiques du

romancier et de nous engager dans la voie de l'appréciation du monde qu'il a créé.



M. Harry Bernard prépare sur place
des filets de brochets.

PREMIERE PARTIE

TECHNIQUES DE LA DESCRIPTION ROMANESQUE

CHAPITRE I

CONNAISSANCE DES MILIEUX DECRITS

Sommaire: conception du roman chez Harry Bernard - importance de la nature dans la description - don d'observation du romancier - image de la ville - exploitation de la topographie - la vie en forêt et l'expérience de l'auteur - sources des connaissances du romancier - transposition des événements - la vie paysanne et le romancier - authenticité des scènes décrites - reproches de la critique - le cas des romans manuscrits. Conclusion.

Au fil des ans, l'art romanesque d'Harry Bernard a sensiblement évolué. De L'homme tombé à La ferme des pins, les personnages ne vivent pas d'une vie autonome. Ils sont créés pour servir une cause chère à l'auteur et font figure de prototypes d'une situation courante. Mais à partir de Juana, mon aimée, le drame personnel des héros prend plus d'ampleur et particularise les situations et les caractères. Nous avons déjà signalé les deux manières qui distinguent l'ensemble de l'oeuvre du romancier, mais la conception du roman demeure fondamentalement la même. Qu'il élabore un roman à saveur régionaliste ou à caractère psychologique, Harry Bernard est convaincu qu'il traduit l'idéal qu'il trace lui-même dans les Essais critiques. Pour lui,

les romans sont "le miroir où se réfléchissent l'âme de la nation, ses aspirations et ses mœurs, sa manière de réagir en face de la nature et de la vie"¹. C'est à ce prix qu'ils sont "une contribution à la littérature nationale"².

Harry Bernard se donne pour mission d'interpréter la nature canadienne, de dessiller les yeux de ses compatriotes, de leur faire redécouvrir la poésie du quotidien. C'est qu'il a compris la gravité du reproche lancé par l'abbé Groulx qu'il cite dans les Essais critiques: "Nous nous promenons en aveugles dans un paysage de beauté et de souvenirs"³. La description du pays, de ses lacs et de ses montagnes tente de traduire l'âme canadienne par ce qu'elle a de plus extérieur et par conséquent par ce qu'elle a de plus accessible au peuple.

Jamais l'auteur ne perd de vue cet objectif de faire canadien. Car, selon ses propres mots, "une littérature n'existe que si elle exprime, avec une originalité puissante, le génie d'un peuple"⁴. Et il croit au préfacier de Maria Chapdelaine qui affirme que "nos jeunes littérateurs n'arriveront à rien en s'écartant de la nature canadienne"⁵. Le souci de fournir un cadre d'action identifié à la vie d'ici devient impératif au point que tout le

1. Harry Bernard, Essais critiques, Montréal, A. Lévesque, 1929, pp. 41-42.

2. Ibid., p. 50.

3. Lionel Groulx, Dix ans d'Action française, in l'Action française, 1926, cité par Harry Bernard, op. cit., p. 54.

4. Harry Bernard, op. cit., p. 56.

5. L. de Montmigny, Préface de Maria Chapdelaine, cité dans Essais critiques, p. 48.

reste, l'affabulation et l'intrigue, semble passer au second plan. Le romancier canadien, écrit-il dans les Essais critiques,

sera curieux, et cela importe, des flore et faune du milieu exploité. Il voudra parler avec science des essences forestières, des fleurs des champs, des légumes, des fruits dans les jardins. Il connaîtra encore les bêtes qui animent les broussailles, les oiseaux qui nichent dans le taillis ou le faite des granges, les poissons des rivières et des lacs, les insectes qui infestent l'air, mangent les feuilles, fourmillent sous les pierres et les arbres pourris⁶.

On peut tout de suite soupçonner que l'importance attachée à tout ce qui entoure les personnages entraîne facilement le romancier dans les abus du roman sylvestre où l'on décrit pour décrire:

On retrouve dans les premiers romans d'Harry Bernard, fait remarquer Clément Marchand, cette lèpre (de la description) où les paysages figurent pour compatir à un souci d'art et non pour donner le reflet d'un état d'âme ou expliquer le dénouement d'une vie⁷.

L'insistance sur le drame intérieur, dans la façon renouvelée d'Harry Bernard, ne relègue pas à l'arrière-plan les annotations sur la nature. Elles prennent au contraire une nouvelle dimension du fait qu'elles sont perçues, non par un narrateur froid et omniscient, mais par la sensibilité du personnage et associées directement aux événements. Alors qu'il demandait à son ami Claude-Henri Grignon de corriger les épreuves de Dolorès, Harry Bernard nous laisse entendre qu'il ne perd pas de vue l'objectif qu'il s'était fixé dès L'homme tombé:

6. Harry Bernard, Essais critiques, p. 55.

7. Clément Marchand, Remarques sur le roman, in Le Bien public, Trois-Rivières, XXVI, 48, 29 novembre 1934, p. 12.

L'action du roman est située dans vos Laurentides, région de Mont-Laurier. J'ai essayé tant bien que mal de peindre le pays. Vous savez que je parcours sans cesse le bois et vos lacs du Nord depuis trois ou quatre ans. J'ai essayé de consigner le résultat de mes observations⁸.

On ne peut douter de ce désir quand, avec l'insistance de la prétérition, il fait expliciter à Jacques Forest, son porte-parole dans le roman, la mission qu'il s'était donnée:

Je renonce à décrire, note l'avocat dans son pseudo-journal personnel. Je ne suis pas un styliste et je sens que ces annotations alourdissent mon récit. Si j'écrivais un livre, j'en demanderais pardon au lecteur. Je veux seulement fixer quelques traits essentiels du pays que je découvre, dire l'impression qu'il donne, suggérer son atmosphère⁹.

On retrouve le même dessein dans les communiqués de presse qui annoncent la parution de ses romans. Composés pour la plupart de la main de l'auteur, ils mettent l'accent non sur l'histoire d'amour mais presque exclusivement sur le cadre physique et social des récits. On y rappelle chaque fois l'intime connaissance qu'a l'auteur du milieu.

Sans prétendre qu'Harry Bernard donne volontiers le premier plan au paysage au détriment des personnages, il faut reconnaître l'importance que revêt à ses yeux le cadre dans lequel se déroule l'action du roman. Fondée sur une connaissance précise de l'espace dans lequel évoluent les personnages, la description du milieu romanesque y atteint un art difficile à égaler.

8. Harry Bernard, Lettre à Claude-Henri Grignon, datée de Saint-Hyacinthe, le 27 juillet 1932, (Correspondance personnelle de l'auteur).

9. Harry Bernard, Dolorès, Montréal, A. Lévesque, 1932, p. 32.

Pour nous en convaincre, nous voulons cerner les techniques de description de l'auteur. Pour ce faire, nous tenterons d'abord de montrer l'intime connaissance qu'avait Harry Bernard des milieux où évoluent ses personnages, la ville, la nature et la ferme. Nous verrons ensuite que cette science du milieu repose sur un don d'observation sensible au détail pittoresque des objets, des scènes de la vie familière et autres. Enfin, nous nous attacherons aux procédés de description utilisés, capables de transfigurer la plus banale des réalités.

Chacun des romans d'Harry Bernard est redevable ou bien à des notations relevées au contact des gens bien connus de la région de Saint-Hyacinthe, d'Upton, de Saint-Valérien de Shefford, de Saint-Hilaire ou d'Ottawa ou bien à des observations teintées de la fraîcheur de la découverte, notées lors des excursions de pêche dans les Laurentides et dans la Haute-Mauricie ou de voyages dans l'Ouest canadien, en France ou en Amérique du Sud. Ces régions, si l'on fait exception des contrées lointaines, sont vues, non à travers la littérature de France comme chez Laure Conan, mais dans la couleur locale des paysages de chez nous. Henri d'Arles, qui n'a pas été tendre dans sa critique de L'homme tombé, reconnaît au moins ce talent au romancier:

M. Bernard a cependant de belles qualités d'observateur. Ce qu'il a très bien saisi, par exemple, c'est la physionomie potinière de la petite ville où il a situé l'action de son drame. Je lui reconnais un certain don de paysagiste. Les petits tableaux de nature ne manquent ni de précision ni de charme. Cela est vu¹⁰.

10. Henri d'Arles, La mégère inapprivoisée, in l'Action française, Montréal, XIII, 3, mars 1925, p. 163.

Harry Bernard se fait une gloire d'avoir mis à profit le fruit de ses patientes observations. Il avait l'oeil exercé, du reste, pour saisir les traits essentiels de son entourage et des gens rencontrés au hasard de ses voyages. Très proche des agriculteurs, très intéressé à leur milieu de vie, il fait preuve d'une érudition intarissable lorsqu'il parle de la nature et de la vie paysanne. Par contre, il est laconique dans ses descriptions du milieu urbain. Ce contraste mérite d'être étudié pour en élucider la signification.

Peu de romanciers ont étudié la vie urbaine avant Harry Bernard. La plupart se sont attachés à peindre la vie paysanne ou la vie des défricheurs dans le but d'en faire l'apologie. Or voici qu'Harry Bernard choisit d'entrer dans la carrière de romancier par la porte de la ville, en situant l'action de deux de ses premiers romans dans le milieu urbain. La ville continue d'ailleurs de jouer ce rôle dans deux autres romans à l'état de manuscrits. La vision de la ville qui se dégage de L'homme tombé et de La maison vide traduit le souci de faire connaître de l'intérieur le milieu urbain avec ses passions, ses luttes et ses frivolités. Il n'en est pas de même toutefois dans Les remplaçants et Dans le bleu du matin, où la peinture des métropoles se limite à la physionomie extérieure des lieux.

Au début de sa carrière de romancier, Harry Bernard déplore l'influence pernicieuse de la vie citadine sur la mentalité paysanne de ceux qui vont l'habiter. A ses yeux, la ville offre une vie trop trépidante pour permettre aux ruraux de s'y retrouver, d'y suivre un rythme qui convienne à leur nature. De plus, elle est composée d'une société de parvenus où les rivalités pullulent et se nourrissent dans le faste de la vie mondaine. A cause de son métier de journaliste et sa fonction de courriériste parlementaire,

Harry Bernard a eu l'occasion d'examiner sur le vif la fatuité et les manies de cette société lors de l'ouverture des sessions et des bals saisonniers.

Il connaît et fait ressortir les aspects physiques et les oppositions de mentalités des quartiers d'Ottawa et de Saint-Hyacinthe. Il faut avoir vécu dans ces deux villes, y avoir observé l'élite sociale pour être capable de la traduire avec autant d'ironie que d'à propos. L'homme tombé provoqua la publication de L'associée silencieuse de J.E. Larivière, un concitoyen d'Harry Bernard, sans doute vexé par l'image que le roman donnait de Saint-Hyacinthe. C'est du moins ce que laisse entendre le critique du Quartier latin dans sa comparaison rapide des descriptions urbaines dans les deux oeuvres:

Harry Bernard nous avait montré Saint-Hyacinthe comme une ville où l'esprit de caste avait beaucoup de prise. M. Larivière se contente d'affirmer le contraire, note-t-il. Je me borne à constater que les descriptions de M. Bernard sont autrement vivantes que celles de son rival. S'il médit de ses concitoyens, il a néanmoins donné une excellente idée de la géographie de la ville¹¹.

Les centres-villes de Saint-Hyacinthe et d'Ottawa revivent, dans les deux romans, avec les noms exacts des rues. Il suffit de lire le récit du retour d'Alberte Dumont, depuis la gare jusque chez elle, pour nous rendre compte de la précision avec laquelle il se sert de la topographie de la ville de Saint-Hyacinthe: "Elle prit la rue Laframboise, où elle rencontra quelques personnes de sa connaissance. Elle tourna à gauche sur la rue Girouard, arriva à la côte de la rue Concorde, qu'elle se mit à descendre vers chez elle"¹².

11. Louis Laurent, L'associée silencieuse, in Le Quartier latin, 8 octobre 1925, p. 8.

12. Harry Bernard, L'homme tombé, Montréal, 1924, p. 14.

À Ottawa, les promenades régulières du fonctionnaire nous apprennent à connaître jusqu'à l'ordre des magasins, des boutiques et des restaurants établis sur les rues près du Parlement. Une simple lecture des romans suffit à nous convaincre qu'Harry Bernard connaît intimement le milieu où vivent ses personnages.

Les descriptions de Montréal dans Les remplaçants, de Paris, de Cordoba et de Buenos-Aires dans Dans le bleu du matin restent aussi minutieuses. Ces métropoles ne sont plus le foyer de rivalités sociales ni de vaines ambitions; le romancier apprécie plutôt leurs richesses historiques.

Pour lui donner l'occasion d'en faire état, il fait séjourner ses héros au coeur même de ces grandes villes. Les visites de Raymonde à son ami canadien installé dans les combles, le long de la Seine, lui permettent de préciser l'emplacement des monuments de Paris:

Elle venait à mon ermitage de l'Île Saint-Louis, s'es-soufflait à monter les escaliers, à se pencher au balcon qui surplombait le quai d'Orléans, avec à gauche le pont de la Tournelle, et de l'autre côté du fleuve, les étalages des bouquinistes. Vers la droite, l'abside et les tours carrées de Notre-Dame, et plus loin, dentelle de pierre, la flèche ajourée de la Sainte-Chapelle¹³.

De Paris, le romancier ne fait allusion qu'aux monuments connus. Il est tellement attentif aux valeurs historiques, que le collégien épris d'aventures fréquente de préférence les restaurants et les bistrots où sont passés des

13. Harry Bernard, Dans le bleu du matin, manuscrit, pp. 30-31.

personnages illustres¹⁴. A Buenos-Aires, Harry Bernard nous promène encore dans les vieux quartiers de la cathédrale et le long des quais. Pépita, attirée dès son enfance par la danse, se souvient en premier lieu, lorsqu'elle parle de Cordoba, de sa célèbre université avec sa bibliothèque aux précieux incunables! On peut relever le manque de vraisemblance de telles situations, mais l'attention que le romancier porte à l'histoire dénote plus d'érudition que de maîtrise à faire revivre, par les mots, l'animation urbaine. Dans son dernier roman, Harry Bernard se promène en quelque sorte en touriste dans les métropoles qu'il a connues par ses voyages ou ses lectures; il respecte l'exactitude topographique sans réussir à saisir et à montrer les mentalités.

Il faudrait peut-être voir dans cette faiblesse une des raisons qui retardent l'édition de ces deux romans. Quoi qu'il en soit, Harry Bernard semble beaucoup plus à l'aise lorsqu'il décrit la forêt et la campagne. Dolorès, Les jours sont longs et Une autre année sera meilleure témoignent de ses connaissances de la forêt tandis que La ferme des pins, La terre vivante et Juana, mon aimée révèlent ses connaissances de la paysannerie.

14. "Il me semblait impossible de vivre à Paris et m'abstenir de théâtre, d'une représentation à l'Opéra, ou manquer les grandes eaux de Versailles par un dimanche ensoleillé. A Versailles, nous déjeunions dans un restaurant sans luxe, mais de renommée historique, que Robespierre fréquentait au temps de la Révolution. Ainsi le voulait du moins la tradition. On montrait sa place à table et des gravures le représentaient, entouré de ses amis. Un portrait de l'Incorruptible, agrémenté d'un fac-similé de sa signature attirait l'attention dès l'entrée.

D'autres fois, nous nous rendions au Bois de Boulogne et jusqu'à St-Cloud. C'était tantôt Malmaison, le souvenir de Napoléon et de Joséphine; tantôt Montmartre, excursion sur la butte, visite de la blanche basilique, dîner dans une guinguette à l'ombre du moulin de la Galette puis descente vers la Place Pigalle, par un dédale de rues tortueuses. Nous nous sommes un matin jusqu'au Château de Chantilly, domaine des Condé, restauré par le duc d'Aumale, et je fus fauché pour plus de trois semaines. Il y a tant à voir à Paris et dans l'Ile de France, mais non sans qu'il en coûte. Dans une ville presque millénaire, l'histoire se lit à chaque encogure". Ibid., pp. 31-32.

A l'instar de René Bazin, Harry Bernard montre la nature sous ses formes et dans ses manifestations les plus diverses. Comme son maître, il fait de son oeuvre "un hymne à la gloire du sol nourricier, du travail terrien et de la nature éternellement changeante¹⁵". Il veut, par ses romans, assurer la pérennité des traditions et des moeurs qui disparaissaient avec l'urbanisation rapide du Québec; il prend sciemment la relève de ceux qui étaient trop peu instruits pour assurer, par l'écriture, la survie de leurs connaissances acquises au contact de la nature.

Pour y parvenir, il a fréquenté les gens de la forêt et a vécu avec eux les exigences qu'elle leur impose. Dolorès, par exemple, est le fruit de plusieurs années d'observation de la région de Mont-Laurier:

Voilà bien cinq ans que je cours les forêts et les lacs des Laurentides, que je monte là-haut cinq ou six fois par année, que j'y séjourne dix ou douze jours de suite, que j'y vis avec les colons et les guides, les interrogeant sur leur vie, sur leurs familles, les accompagnant dans leurs excursions, bref, faisant l'impossible pour me pénétrer du pays et de ses moeurs¹⁶,

écrit-il à son ami Claude-Henri Grignon, en réponse aux accusations d'Albert Pelletier qui lui reprochait d'avoir puisé dans ses lectures plutôt que dans ses observations personnelles les descriptions du milieu de Dolorès. Il a vécu les faits et gestes qu'il a décrits. Dans la même lettre où il affirme n'avoir jamais été aussi indigné par les attaques de la critique, il ajoute avec fierté:

15. Adrienne Choquette, op. cit., p. 23.

16. Harry Bernard, Lettre à Claude-Henri Grignon, 27 décembre 1932, p. 1, Correspondance personnelle de l'auteur.

Je sais ce que c'est que de ramer pendant cinq heures sur un lac, de faire un portage de cinq ou six milles avec mon bagage sur le dos; de coucher dans un vieux camp de bûcheron, à même le plancher, avec seulement une couverture pour matelas; de faire un feu dans le bois et de cuire mon dîner; de prendre mon poisson moi-même, de le préparer et de le cuire; d'abattre un arbre et de fendre mon bois¹⁷.

Nanti d'une telle expérience et sûr de sa technique d'écrivain, il se "flat-tait" à bon droit "d'être l'un des premiers, chez nous, à interpréter d'une façon précise la nature canadienne"¹⁸.

Il faut dire qu'Harry Bernard est allé à bonne école. En contact fréquent avec des gens qui ont eu un long commerce avec la forêt, il a appris maints secrets qui restent ordinairement l'apanage des gens qui ont adopté la nature sauvage comme milieu de vie. Les conversations, à la brunante, d'Amédée Cardinal avec le journaliste en vacances dans Les jours sont longs, laissent entrevoir la somme, la variété et l'exactitude des connaissances accumulées par le romancier en ce qui touche la vie en pleine nature. Une autre année sera meilleure doit beaucoup aux remarques de bûcherons anonymes et surtout aux fines annotations d'Edouard Lemieux, vieux guide forestier dans la Haute-Mauricie dont Harry Bernard vante le savoir-faire et l'esprit d'observation dans Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie¹⁹. Pendant

17. Ibid., p. 2.

18. Ibid., p. 2.

19. "Je me promettais depuis longtemps un voyage dans les hauts mauriciens, par lacs, portages et rivières, quand je connus Edouard Lemieux. C'est là un guide parfait. Un homme dans la quarantaine, maigre, musclé, la peau brûlée de soleil, capable de porter l'équivalent de son poids sur son dos. Après une expérience de vingt-cinq ans, ou de trente, Lemieux sait tout ce qu'il faut savoir de la forêt, de la vie en plein air, des bêtes sauvages. Il lui arriva, ayant perdu son embarcation, de se construire un canot d'écorce de ses mains, et c'est pour lui un jeu que de décapiter un canard à cent-cinquante pieds, d'une balle de .22". Harry Bernard, Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie, Trois-Rivières, Editions du Bien public, 1953, p. 31.

plusieurs années, M. Lemieux fut son homme de confiance et son confident pendant les expéditions en canot sur la Vermillon, les Muskeg et les autres lacs et rivières de cette région pratiquement inexplorée en 1948. Les visites du romancier à Jean-J. Crête et à ses intendants l'ont aidé à préciser ses connaissances des opérations forestières que l'on retrouve dans Une autre année sera meilleure où il s'attarde à décrire les différentes facettes du travail en forêt.

Harry Bernard a prêté attention aux remarques que lui faisaient tout bonnement les gardes forestiers, les bûcherons ou les amateurs de la vie en forêt. A les écouter, à lire tout ce qui lui tombait sur la main à ce propos, il a accumulé une somme impressionnante de connaissances sur la vie en forêt qui lui a permis de parfaire son intime expérience de ce genre de vie. En effet, elle n'est pas le fruit du hasard. A la patiente école de maîtres sans diplôme, mais fort instruits de la vie en pleine nature, il a appris à pénétrer les mentalités, les moeurs des hommes et des animaux de ces régions. Les articles de Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie confirment la précision des observations de Une autre année sera meilleure et laissent entrevoir de nombreux éléments autobiographiques propres à favoriser la vraisemblance du récit. Avec une analogie troublante, par exemple, Bébé Lesage dont on retrouve même la trace du surnom dans les récits de voyage²⁰, suit les mêmes sentiers que le romancier. L'un et l'autre fréquentent le Mont-grain, le Mondanac, le Brown, la Vermillon et l'Hôtel Marineau à la Mattawin, tous deux couchent à la Pointe-aux-Ingénieurs dans un camp appartenant à un prêtre. A deux reprises, M. Bernard fait allusion, en effet, dans ses

20. L'auteur fait mention d'un chef d'équipe nommé Bébé Parent dans Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie, p. 115.

compte rendus d'expéditions, à son passage au camp de l'abbé Bourgeois²¹ et Bébé Lesage, dans le roman²², fait halte au même endroit au camp de l'abbé Benoît. Simple coïncidence? Il faut plutôt croire à l'habitude invétérée de l'auteur à créer ses romans à partir de réalités vécues.

Parce qu'il a vu, qu'il s'est renseigné sur place - plusieurs articles de Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie en font foi - Harry Bernard met en scène, avec naturel, les ouvriers des différents corps de métiers exercés en forêt. Dans les compte rendus de voyages comme dans Une autre année sera meilleure, il retient les mêmes particularités des activités et des mentalités des sous-entrepreneurs de coupe, des colleurs, des ingénieurs, des garde-forestiers, des préposés à l'entretien des chemins et des draveurs. A lire le roman, on croirait assister à l'animation, à la mise en situation des renseignements fournis par les excursions. Pour nous en persuader, comparons ce qu'il écrit des bûcherons dans l'un et l'autre cas:

Les bûcherons sont de deux catégories, note-t-il dans l'article: les cultivateurs qui montent dans le bois pour gagner un millier de dollars en une saison, et les professionnels de la sciote, parmi lesquels les jumers, qui ne sont jamais contents de leur sort et voyagent sans cesse, d'un camp à l'autre. Ces derniers disparaissent à la Toussaint, à l'arrivée des autres, les meilleurs ouvriers des chantiers et les plus stables²³.

21. "Du barrage au Giraldo, sur la rivière Vermillon, où nous laissons l'auto, nous remontons le courant sur environ trois milles, pour nous installer à la Pointe-aux-Ingénieurs, dans le camp mis à notre disposition par l'abbé Charles-Edouard Bourgeois des Trois-Rivières". Ibid., p. 51.

"Au retour, passant par Trois-Rivières, j'y arrêtai saluer l'abbé Charles-Edouard Bourgeois qui avait mis à notre disposition son camp de la Pointe-aux-Ingénieurs sur la Vermillon". Ibid., p. 150.

22. Harry Bernard, Une autre année sera meilleure, Photo-Journal, Montréal, vol. XV, no 48, 13 mars 1952, p. 28.

23. Harry Bernard, Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie, pp. 42-43.

Au chapitre XVI du roman, les premiers ouvriers de la forêt reviennent au chantier avec le début de l'automne et le romancier ne manque pas de remarquer les mêmes différences:

La plupart étaient des jumpeurs, pressés d'arriver, qui ne resteraient pas longtemps. Ils erraient d'un poste à l'autre, d'un camp à l'autre se plaignant de la nourriture (...). Ils disparaîtraient dans quelques semaines, pour porter ailleurs leurs doléances.

Les meilleurs ouvriers viendraient après la Toussaint: les cultivateurs et leurs fils qui travaillent dans le bois pour les gages dont ils ont besoin (...) ²⁴.

Les mœurs forestières tout comme les gestes séculaires de la vie paysanne sont décrits avec minutie par Harry Bernard. Ils lui étaient familiers bien qu'il soit fils d'industriel urbain. Adolescent, il passait ses vacances à Upton, à la ferme de son grand-père, près du vieux moulin dont on retrouve la silhouette dans La terre vivante. Dès cet âge, les travaux des champs exerçaient sur lui une fascination qu'ont entretenu par la suite son nationalisme et sa carrière de journaliste en milieu mi-rural. La terre vivante, publiée sous les auspices de l'Action française, démontre avec clarté que le bonheur du Canadien français réside dans l'attachement à la terre, dans la culture du sol défriché par les ancêtres. Plusieurs autres romans, sans illustrer des thèses aussi nettes en faveur de l'agriculturisme, font preuve d'une connaissance approfondie du milieu rural.

Le romancier connaît l'importance du cycle des saisons dans la vie des agriculteurs. Nombre de chapitres débutent avec le changement de saison qui oriente les événements: la monotonie marque l'hiver tandis que le printemps entraîne souvent avec lui des faits nouveaux. Harry Bernard se complait à décrire les transformations occasionnées par la succession des sai-

24. Harry Bernard, Une autre année sera meilleure, Photo-Journal, vol. XVI, no 9, p. 28.

sons, comme ce printemps à la ferme des Cardinal:

Dans l'étable renchaussée de bran de scie, les bestiaux nerveux tiraient sur leurs chaînes. Les volailles ne tenaient plus dans le poulailler. Et ce fut le dégel, la lumière dorée, la sensation de bien-être qui envahit les membres. (...)

D'autres indices révélèrent l'approche du printemps. Dans les bâtiments, ce fut l'arrivée de trois veaux et d'une portée de cochons. Des poules couvèrent à la dérobée. Puis la maigreur des chattes, dont la mienne, fit soupçonner des chatons aveugles sous le pontage de la grange²⁵.

La ferme, les travaux des champs, les gestes familiers des remueurs de terre conservent un caractère d'authenticité:

Etienne regardait avec plaisir cette reprise qui marque le printemps. Les phases de l'existence campagnarde, en cette saison, se succédaient devant ses yeux rapidement. Après les clairières et les taillis, c'était les guérêts faits l'automne précédent et que des hommes étaient en train d'herser; les chevaux tiraient d'un effort égal, leurs grosses pattes sous le soleil avaient des reflets pourpres. Dans les terres basses, l'eau du dégel ne s'était pas retirée complètement; les flaques bleues du ciel réfléchissaient les arbres nus et le vol des étournaux²⁶.

Comme Harry Bernard défend la vocation agricole du Canada français, les travaux des champs paraissent ordinairement sous leur jour le plus avantageux. Le romancier insiste rarement sur l'effort déployé, attentif plutôt à l'orgueil des Beaudry, des Lebeau et des Robertson, toujours prêts à faire plus qu'il ne faut pour rendre leur patrimoine plus beau et plus grand. Il ne se contente pas de croquer sur le vif les scènes de semence, de labour ou de fenaison, mais tente, à l'occasion, d'en faire ressortir le côté épique: il comprend la portée des humbles gestes posés à la même période de l'année, à la grandeur du pays:

25. Harry Bernard, Les jours sont longs, pp. 107-108.

26. Harry Bernard, L'homme tombé, p. 60.

Mais je ne puis m'empêcher de songer à ce moment au spectacle grandiose que devait offrir, du nord au sud, de la lisière orientale du Manitoba au pied des Rocheuses, en allant vers le couchant la prairie canadienne. Partout le travail ardu et réconfortant de la moisson, partout l'atmosphère lourde du soleil. Partout le fracas métallique et le grincement des machines, la senteur moite des bêtes affolées de chaleur, les commandements, les cris, les jurons des hommes. Chez les pauvres comme chez les riches, la théorie fuyante, sans cesse renouvelée des moyettes pointues. Les travailleurs suaient, les chevaux hennis-saient. Une odeur forte emplissait les narines, pendant que sauterelles et criquets sautaient autour de nous. C'était ainsi à perte de vue. Les tracteurs mécaniques remplaçaient parfois les attelages et le crépitement des moteurs mettait une note brutale dans le paysage. L'activité était fébrile. Les hommes jetant autour d'eux un coup d'oeil connaisseur, supputaient le rendement par acre de blé abattu²⁷.

Les travaux des champs dans Les jours sont longs perdent leur valeur d'épopée pour revêtir celle du document, du témoignage. La description circonstanciée de la boucherie d'automne²⁸ chez Cardinal glorifie un des grands événements de la paysannerie traditionnelle dont l'usage était pratiquement disparu, à la parution du roman.

Souvent en contact étroit avec la vie des villages situés dans la périphérie de Saint-Hyacinthe, Harry Bernard a vu, avant de les décrire, l'en-nui des rentiers, les rendez-vous quotidiens à la gare, les joueurs de dames au magasin général et les flâneurs au moulin à farine. Comme le reconnaît son collègue Rex Desmarchais,

Il excelle à brosser de ces tableaux de nature ou de mœurs provinciales où rien ne manque à la peinture, ni l'exactitude ni la satire. Aussi ceux qui connaissent les mœurs rurales savent que chaque dimanche,

27. Harry Bernard, Juana, mon aimée, pp. 140-141.

28. Harry Bernard, Les jours sont longs, pp. 142-143.

après la messe, les "habitants" se réunissent chez le marchand général pour se communiquer les dernières nouvelles en fumant leur "brûlot". La ferme des pins renferme une description presque photographique de ces réunions²⁹.

Un seul critique important, Albert Pelletier, qui avait l'avantage sur les autres d'avoir vécu quelques années dans l'Ouest, conteste l'image de la Saskatchewan centrale, telle qu'elle paraît dans Juana, mon aimée. A la plaine extrêmement diverse, vivante par sa flore et par sa faune³⁰, le critique oppose la vision classique de la monotonie de la grande prairie:

Dans la plaine qui s'étend de Winnipeg aux Rocheuses, on distingue une couple de rivières vaseuses, parfois un ruisseau séculairement desséché, quelques rares bouquets de feuillages graciles, certaines pentes très douces. Ce qu'il y a de plus uniforme³¹.

Harry Bernard n'a pas mal vu; on lui reproche plutôt d'avoir insisté contre un préjugé avec la conséquence de laisser une fausse impression au lecteur. Albert Pelletier ne comprend pas le caractère particulier, l'individualité du homestead des Lebeau lorsqu'il reproche au romancier de l'avoir installé en bordure d'un petit lac:

Admettons toutefois que, des trois ou quatre petits lacs authentiques qu'il y a depuis Saskatoon jusqu'à la frontière états-unienne, l'un se trouve près de la maison des Lebeau. Il attire des nuées de moustiques, quelques centaines de familles d'oiseaux et sur les bords poussent des saules étiés. On conclut "La Prairie est fort vivante, par sa faune et sa flore". Mais non, mais non! Sauf ce qui est commun à toute la prairie - céréales, ray grass, coyotes, gophers - vous ne retrouvez plus de trace, à cent milles à la ronde, de cette faune et de cette flore que votre lac accapare.

29. Rex Dermarchais, La ferme des pins, in Le Progrès du Saguenay, Chicoutimi, no 45, 23 décembre 1930, p. 4.

30. Ibid., p. 38.

31. Albert Pelletier, Egrappages, Montréal, A. Lévesque, 1933, p. 191.

On le voit, le tableau pêche ici par excès de richesse, par généralisation (...). La description est trop particulière. Elle manque par excès de pauvreté³².

Si la vision d'Harry Bernard est trop particulière pour donner une idée d'ensemble des provinces de l'Ouest, elle s'avère fort précise quant aux observations sur le lieu restreint où se déroule l'action.

A part le fait que "des lacs nombreux apparaissent vert-bleu ou gris d'argent dans le lointain"³³, aucune notation ne trahit une vue localisée de la Prairie. Harry Bernard, en plaçant l'action de Juana, mon aimée dans un endroit inhabituel de la Prairie, mais fort plausible, fait preuve de la même acuité d'observation individualisante que dans le reste de son oeuvre déjà publiée.

Les manuscrits, à cause de leur caractère non définitif, éclairent assez mal les dons de mise en scène du romancier. D'ailleurs Les remplaçants, centré entièrement sur les problèmes intérieurs du Dr Lefrançois, élabore peu les descriptions du cadre extérieur de l'action. Quant au second, Dans le bleu du matin, les descriptions se présentent comme des hors-d'oeuvre en contre-point à l'animation des personnages et de la foule. Pour ne donner qu'un exemple, il paraît bizarre que ce ne soit pas l'animation de la foule bigarrée et bruyante de la grande place centrale de Buenos-Aires qui attire le premier regard du romancier mais que ce soit plutôt les lignes architecturales des édifices environnants:

32. Albert Pelletier, op. cit., pp. 191-192.

33. Harry Bernard, Juana, mon aimée, p. 38.

Nous arrivons à la cathédrale, temple grec ressemblant à celui de la Madeleine à Paris, l'escalier monumental et trois colonnades en moins, face à la Plaza di Mayo. A droite de la façade, la flamme éternelle se tordait au vent, consacrée au souvenir de San Martin, libérateur du pays. A une centaine de pieds, ce qui restait de l'ancien Cabildo, amputé d'une aile pour permettre une trouée moderne d'une avenue³⁴.

Les particularités touristiques, qui forment le lot des descriptions des capitales, s'expliquent du fait que le romancier a voulu que le lecteur québécois retrouve les monuments qui ont le plus de chances de lui être connus et qu'il a tenté de relever le défi de décrire ce qu'il n'avait pas observé personnellement³⁵.

A part ces réserves pour Juana, mon aimée et Dans le bleu du matin, le regard toujours en éveil du romancier préside à la description des milieux romanesques. Harry Bernard connaît bien les univers où il situe ses personnages. Il excelle à dégager les mentalités des ouvriers de la terre parce qu'il les connaît. Riche d'une expérience personnelle enrichie par des contacts fréquents avec des paysans et des forestiers, attentif aux observations des connaisseurs, il a acquis une connaissance intime du monde agricole et de la nature sauvage, connaissance qu'il affiche du reste dans ses romans. La ville prend un visage moins diversifié, mais Harry Bernard s'attar-

34. Harry Bernard, Dans le bleu du matin, manuscrit, p. 104.

35. Lors d'une entrevue qu'il m'a accordée le 2 août 1971, M. Bernard m'a confié en substance la nature du défi qu'il a tenté de relever dans ce roman. Il avait toujours cru et pratiqué le principe de ne décrire que ce qu'il avait vu. En 1951, lors d'un voyage à Paris, il rencontre Georges Blond qui lui a expliqué qu'il créait l'impression du réel dans ses romans à partir d'une documentation écrite très abondante. Harry Bernard a tenté d'écrire Dans le bleu du matin en se fiant aux observations recueillies à son voyage de Paris et à cet autre au Vénézuéla à Caracas, lors d'une visite à sa fille qui y demeure. Or, il n'est jamais allé à Buenos-Aires ni à Cordoba; pour les décrire et les faire revivre, il dut se fier uniquement à une documentation touristique.

de volontiers à décrire le milieu dans lequel évoluent les personnages. C'est ce qu'il a connu, ce qu'il a vécu qui fait l'objet de ses descriptions.

Cette volonté ferme de faire revivre sous la plume de l'écrivain, l'ambiance, l'univers de la vie canadienne s'inscrit dans l'objectif du roman régionaliste dont il s'est fait un vigoureux porte-parole. Dans ses romans les plus récents, il fait presque le travail d'un ethnologue intéressé à sauvegarder l'image de milieux en voie de transformation et celle de types d'hommes sur le point de disparaître sous la poussée de la civilisation et les progrès de la technologie. Les romans d'Harry Bernard sont la vivante illustration de la doctrine régionaliste qu'il expose dans les Essais critiques. Il a compris l'impératif qu'adressait Antonio Perreault aux jeunes littérateurs: "Animatrice du sens national, notre littérature devra s'enrichir d'expressions, de sensibilité, d'images inspirées par les hommes et les choses du pays canadien"³⁶.

36. Harry Bernard, Essais critiques, p. 56.



Descente d'un canot à la "cordelle".

M. Harry Bernard, en amont, dirige
le canot.

CHAPITRE II

L'OBSERVATION

Sommaire: la réalité et la vraisemblance - l'oeuvre d'art et la réalité - vision myopique des événements et des objets - unanimité de la critique - individualité des scènes décrites - la faune et la flore - les notes de voyages - le cas des romans inédits - quelques imperfections.
Conclusion.

Les romanciers ont pleine autorité sur le milieu dans lequel ils font évoluer leurs personnages. A la rigueur, ils peuvent créer des univers autonomes où les événements peuvent se dérouler selon l'ordonnance de leur choix, pourvu qu'ils recréent la vie, si fantaisiste soit-elle. A l'exemple du peintre réaliste qui s'astreint à cadrer fidèlement une scène, les romanciers de même tendance choisissent les éléments de description qui reproduisent fidèlement la réalité. Ils ne se contentent pas de la vraisemblance du décor; ils recherchent la vérité du cadre qui se doit d'être l'exact reflet d'un milieu connu. Point de place aux élucubrations imaginatives! Il faut que le lecteur puisse reconnaître les paysages, les maisons et les objets

avec leurs particularités individuanes et surtout qu'il perçoive, par ces précisions, l'authenticité de l'ambiance et de la mentalité de telle ville ou de tel village.

Harry Bernard, avant même la parution de son premier roman, proclame que le romancier doit tout mettre en oeuvre pour recréer le réel: "Le roman est la science de la vie, affirme-t-il. Il sera d'autant plus parfait qu'il peindra plus scrupuleusement la réalité, les diverses manifestations de la vie"¹.

Par tempérament autant que par réflexion, il est convaincu de la nécessité d'un rapport étroit entre l'oeuvre d'art et la réalité:

En littérature, comme en peinture, comme en sculpture, c'est la relation de l'oeuvre à la nature qui fait la valeur de celle-là. Plus un livre est proche de la vie, plus il remplira les conditions de l'oeuvre d'art. La vérité des caractères et des sentiments, la fidélité des descriptions, l'évocation exacte du milieu doivent être l'objet et le souci constant de l'homme de lettres².

A lire Maupassant, il a compris l'importance du contact avec la vie à décrire pour assurer l'exactitude des notations. Comme lui, il a essayé de voir les "objets avec des yeux neufs et de les rendre sur papier avec des mots si justes que leur évocation (...) devient pour ainsi dire matérielle"³:

Maupassant m'a enseigné, avoue-t-il, avec fierté, l'horreur du langage académique, dans le sens péjoratif, et ouvert les yeux aux beautés du parler dru et franc, sentant bon la terre et l'eau, la lumière du jour, les mille odeurs fortes de la nature en travail⁴.

1. Harry Bernard, L'avenir du roman canadien, in l'Action française, Montréal, X, 4, octobre 1923, p. 240.

2. Ibid., p. 240.

3. Adrienne Choquette, Confidences d'écrivains canadiens-français, Trois-Rivières, éd. Le Bien public, 1939, p. 23.

4. Ibid., p. 23.

Les romans d'Harry Bernard mettent en pratique la réflexion du narrateur de Dolorès qui confie qu'"il en est des paysages comme des hommes: il faut un peu les vivre pour pénétrer leurs secrets"⁵.

Harry Bernard s'est longuement imprégné la vue des divers objets et des scènes particulières qu'il décrit dans ses romans. Lors d'une entrevue, il me fit l'analyse réfléchie de la genèse de ses romans et des procédés utilisés pour leur composition. De son propre avis, il a privilégié une vision myopique des événements et des choses. Il n'a pas respecté de principe plus impératif que l'observation méticuleuse: "Tout ce que j'ai décrit, m'affirma-t-il, je l'ai observé et je me suis efforcé de pénétrer la mentalité des gens"⁶.

La critique, même la plus sévère, lui reconnaît des dons particuliers pour l'observation du détail; on admire chez lui la précision des notations qui, avec un souci d'entomologiste, sait voir et faire voir parce qu'il a vu:

Il s'applique à voir par lui-même (...), remarque avec admiration le critique du Nouvelliste à la parution de La ferme des pins. Rien d'étonnant alors à ce que les parties les mieux réussies de son dernier roman soient précisément les parties descriptives⁷.

Il est parvenu à cette vision autonome en mettant en pratique le conseil de Flaubert pour réussir une description: "Pour décrire un feu qui flambe et un arbre dans la plaine, conseille le maître du roman réaliste, demeurons en face

5. Harry Bernard, Dolorès, Montréal, A. Lévesque, 1932, p. 33.

6. Lors d'une entrevue avec M. Harry Bernard, le 2 août 1971.

7. R.D., Actualités, in Le Nouvelliste, Trois-Rivières, 13 décembre 1930, p. 8.

de ce feu et de cet arbre jusqu'à ce qu'ils ne ressemblent plus pour nous, à aucun autre arbre et à aucun autre feu"⁸.

L'individualité de nombreux paysages bien circonscrits ne laissent aucun doute à ce sujet. Le contraste dans L'homme tombé, entre les deux berges de la rivière Yamaska, près du vieux pont où l'on amarre les barques et la futaie de pins près du Séminaire, par exemple, ne se confond pas avec les bords de n'importe quelle rivière ou avec n'importe quel boisé anonyme:

Ce côté de la rivière était laid. La terre y était piétinée, sèche, sans herbe. Des casseroles défoncées traînaient, des boîtes de conserves vidées. Les enfants du voisinage, coiffés de grands chapeaux de paille et pieds nus, avaient dressé ça et là des pièges à moineaux, à l'aide de briques et de grains d'avoine. Sur l'autre rive somnolait le visage de Saint-Joseph: maisons de bois blanches ou brunes disséminées à travers les champs, flanquées de jardins où l'on apercevait le vert pâle des laitues et les hautes tiges du maïs. Le terrain descendait en pente vers la rivière, planté de quelques pommiers maigres, semé de marguerites, d'herbe à dinde et de tabac du diable⁹.

Les habitués de la région maskoutaine peuvent apprécier à sa juste valeur la précision qui caractérise la description des berges de la rivière comme à mille et un détails familiers à l'auteur que l'on retrouve émaillés tout au long du roman.

On ne peut qu'admirer le naturel de certaines scènes comme la fête de la Sainte-Catherine de La terre vivante, la pêche aux grenouilles et l'examen attendri du vieil album de photos de Miss Parker dans La ferme des pins. D'ailleurs,

8. Adrienne Choquette, op. cit., p. 23.

9. Harry Bernard, L'homme tombé..., Montréal, 1924, p. 9.

les vingt pages qui reproduisent la visite de Robertson chez Miss Parker sont d'un naturel qui plaît, reconnaît Albert Pelletier en dépit de sa sévérité habituelle. (...) Nous sommes bien au village dans le salon un peu démodé de Miss Parker, lorsque, avec le romancier, nous clignons de l'oeil aux bibelots, notons les petites manies, nous attendrissons sur les albums et les souvenirs, et prenons, avec un peu de nostalgie, une tasse de thé¹⁰.

Botaniste, ornithologiste et zoologiste autodidacte, Harry Bernard s'intéresse à la faune et à la flore canadienne. Toute sa production romanesque se ressent de son inclination pour la nature; une multitude de détails qui s'inscrivent naturellement dans le contexte des récits sont méticuleusement observés. Il sait, par exemple, non seulement nommer les oiseaux, mais il remarque même l'ordonnance de leur retour au printemps dans La terre vivante:

Le printemps était maintenant avancé, la terre achevant de boire les dernières neiges. Les oiseaux revinrent du sud, les corneilles d'abord et les compagnies d'étourneaux, les siffleurs et les grives. Puis les merles chanteurs qui adorent les baies rouges des sorbiers, les moucherolles criards et les fauvettes des bois, les rouges-gorges bleus, agiles et confiants qui nichent dans le creux de vieux arbres¹¹.

Harry Bernard adore broser des tableautins où il peut étaler ses connaissances. L'évocation des migrations d'automne lui donne l'occasion d'énumérer les habitudes, souvent bien connues, des principaux animaux de nos forêts:

La nuit et le jour, je n'entendrai qu'un immense silence, violé par l'appel d'un oiseau, le clapotement des vagues, le sifflement du vent. Outardes et canards migreraient vers le sud, et à leur suite, les sarcelles bleues, les hirondelles, les huards qui menaient un si joyeux vacarme. Quelles espèces resteraient? Les mésanges et les geais criards, quelques pics, les terribles hiboux. (...)

10. Albert Pelletier, Egrappages, Montréal, A. Lévesque, 1933, p. 182.

11. Harry Bernard, La terre vivante, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, p. 209.

Les lièvres gris endosseraient leur pelage blanc. Peu après les premières gelées, les ours se terreraient dans leurs ouaches, le mien comme les autres. Les gélinottes plongeraient dans la neige pour dormir au chaud, les castors grugeraient leurs réserves submergées de tremble, de frêne et de saule. Les orignaux et les cerfs se parqueraient dans les ravages, et les loups multiplieraient leurs assassinats, la nuit retentissant de hurlements chantonnants¹².

Si habile que soit le prétexte de telles descriptions, il montre une volonté nette de fixer des connaissances familières à une époque et qui avec le phénomène de l'urbanisation, sont presque tombées dans l'oubli, faute de contact prolongé avec la nature. Le romancier s'applique encore à faire connaître dans Dolorès l'habitat, les moeurs et les ennemis du castor¹³ et il profite d'une excursion pour expliquer, avec force détails, comment faire cuire son dîner dans le bois¹⁴. Pendant des années, Harry Bernard a gardé en cage, dans sa maison, des écureuils et des tamias qu'il apprivoisait. Il leur consacre un article¹⁵ dans Portage et routes d'eau en Haute-Mauricie où il fait le compte de ses observations personnelles et de ses renseignements glanés dans les traités. Il ne manque pas de signaler le rôle policier dont font preuve les écureuils, toujours prêts à signaler, de leurs cris, la présence humaine. Il transpose sur Dolorès l'affection qu'il porte à ces petits rongeurs qu'elle apprivoise au grand émerveillement de son entourage.

12. Harry Bernard, Les jours sont longs, Montréal, Le cercle du livre de France, 1951, p. 68.

13. Harry Bernard, Dolorès, Montréal, A. Lévesque, 1932, pp. 144-146.

14. Ibid., p. 141.

15. Harry Bernard, Nos écureuils arboricoles, in Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie, Trois-Rivières, Le Bien public, 1953, pp. 181-194.

Quand Harry Bernard parle de canards, il en compte "vingt familles différentes. Canards noirs et canards gris, milouins aux yeux rouges, à tête rousse, sarcelles et morillons"¹⁶. Il a vu le "héron bleu ardoise" qui "se lève des roseaux avec un grand bruit d'ailes, les pattes derrière lui"¹⁷, il a écouté "les hirondelles poussant leurs cris pointus"¹⁸, "le ricanement sinistre du huard" qui ressemble à "un rire dément ou aux pleurs d'un enfant"¹⁹. Il n'abonde pas dans le sens des préjugés contre certains animaux; il sait par exemple, que "l'ours est l'animal le plus inoffensif", que sa vue est faible mais qu'il est "servi par contre par un odorat et une oreille irréprochables". Il sait qu'il adore bien manger et connaît même la variété de son menu:

Des pierres retournées. C'est le travail de l'ours, voulant s'offrir le hors d'oeuvre d'une fourmilière. Le gros plantigrade est un gourmet. Il se régale d'insectes, de miel sauvage et de baies, de glands, de noix, de poisson et de chair fraîche²⁰.

La faune des Laurentides n'a pas de secrets pour Harry Bernard. Une patiente observation des animaux, aiguisée par les remarques des habitués de la forêt et par la lecture de traités de zoologie, lui ont révélé les moeurs les moins connues des mammifères nord-américains. Connaître le goût des rats musqués pour les huîtres d'eau douce et savoir comment ils s'y prennent pour s'en régaler ne relève pas des connaissances élémentaires enseignées à de

16. Harry Bernard, Juana, mon aimée, Montréal, Granger, 2e éd., 1946, p. 38.

17. Ibid., p. 86.

18. Ibid., p. 96.

19. Harry Bernard, Les jours sont longs, p. 24.

20. Harry Bernard, Dolorès, p. 105.

jeunes naturalistes! On pourrait dresser une liste impressionnante de traits de même nature dont Harry Bernard vulgarise la connaissance dans un cadre moins aride que celui d'un traité sur la faune canadienne.

Il se montre tout aussi passionné et connaisseur de la flore locale. Seul un botaniste averti pourrait indiquer la justesse avec laquelle il situe les plantes dans leur environnement naturel. L'inventaire des fleurs sauvages que dresse le curé dans La terre vivante au cours d'une randonnée en paroisse dénote une connaissance visuelle de la flore canadienne:

Puis il se remet à considérer la luce du fossé. D'une harte prise aux buissons, il abattait les cloches renversées de la folle avoine, la sétiaire qui a l'air de mil jaune, fendait sur leur longueur les feuilles charnues de la bardane. (...) Au hasard de la route, le prêtre nota encore de l'amarante et de l'herbe St-Jean, de jolies touffes de camomille des chiens, petites marguerites blanches à oeil jaune proéminent, des tiges branchues de spargoute et à un endroit où le terrain s'abaisse, des verges d'or à la veille de s'ouvrir²¹.

De tels dénombrements qui concourent à façonner l'image d'une région pourraient, à la rigueur, être le fruit d'une culture livresque. La pertinence des particularités relevées par le romancier indique plutôt le rare talent d'observation de l'écrivain, habile à dénicher l'expression capable de visualiser à elle seule une **partie** de pays. Il note encore, au gré des paysages décrits, "les grappes de patience crépues"²², le pourtour d'un lac "hérissé d'épinettes"²³, "les bouleaux piqués de cicatrices noires, le bois d'orignal aux feuilles démesurées, la fougère qui sent le concombre frais"²⁴, "les

21. Harry Bernard, La terre vivante, pp. 117-118.

22. Ibid., p. 115.

23. Harry Bernard, Les jours sont longs, p. 37.

24. Ibid., p. 114.

chicots du brûlé qui tendaient vers le ciel des branches funèbres"²⁵. Harry Bernard se sert des termes transmis par la tradition pour identifier la flore du pays, car il a appris auprès des "anciens" à reconnaître et à nommer les plantes familières. Plutôt que d'utiliser les termes scientifiques, il préfère parler de boutons d'or, d'herbe à cinq coutures, de moutarde roulante et de nielles²⁶, qui témoignent de l'origine paysanne de ses connaissances.

Les descriptions de la faune et de la flore des romans d'Harry Bernard ont révélé peu de secrets aux lecteurs de la première heure; ces derniers retrouvaient le pays, les fleurs et les animaux qu'ils connaissaient. L'art du romancier les fait revivre dans un univers romanesque avec un caractère d'authenticité qui permet de fixer pour la postérité un trésor de connaissances empiriques pratiquement inconnues des citoyens d'aujourd'hui.

S'il était relativement facile de parler d'abondance de la flore et de la faune laurentiennes dont il connaissait les particularités les moins connues, parce qu'il avait grandi et vécu, au moins quelques années en milieu mi-rural et qu'il avait fréquenté très tôt, avec assiduité la forêt, Harry Bernard a fait preuve d'une acuité visuelle supérieure lorsqu'il se sert, pour faire revivre une scène particulière, des observations recueillies à la sauvette, à l'occasion de voyages touristiques ou d'excursions de pêche.

Le Nord de Montréal, et plus tard, les forêts, les lacs et les hommes de la Haute-Mauricie ne lui céleront aucun secret. Fin observateur, il note

25. Ibid., p. 152.

26. Harry Bernard, La terre vivante, pp. 114-115.

tout ce qui lui permet de faire revivre "l'âme et le visage du Nord"²⁷. Il préfère même passer sous silence l'hiver laurentien pour s'en tenir au principe de ne décrire que de réalités vraiment familières. "Je n'ai guère parlé de vos hivers, répond-il à Claude-Henri Grignon qui lui en passait la remarque. Cela s'explique: je n'ai pas vécu chez vous en hiver et je ne parle pas des choses que je ne connais pas"²⁸. Par ailleurs, le spectacle de l'intérieur d'un wagon du train du Nord ne manque pas de couleur locale quand chaque détail rappelle la pauvreté propre aux régions de colonisation:

De grosses paysannes suant dans leurs atours des dimanches, des enfants qui suçaient un bonbon. Des hommes rudes, colons en chandails de laine, bûcherons en veste de cuir, chaussés de lourds souliers de caoutchouc (...) Havresacs de toiles grises, paquets ficelés à la diable, valises de carton verni. Une fille de vingt ans, future servante de la ville, frottait avec son mouchoir une bague d'or à son petit doigt²⁹.

De telles descriptions, qui s'attardent volontiers aux détails, garantissent la justesse de perception que nous livre l'auteur de la vie fruste que menaient les colonisateurs de la région de Mont-Laurier.

Harry Bernard m'a longuement décrit le jardin de l'ingénieur norvégien Arne Rosholm au service de la Consolidated-Bathurst au poste du Chapeau de Paille. Ce dernier cultivait un potager qui ressemblait étrangement à celui de l'ingénieur Dubois de Une autre année sera meilleure. Il fallait avoir vu ce jardin-phénomène perdu en forêt pour le décrire en le distinguant de tous les potagers familiaux:

27. Communiqué de presse annonçant la parution du roman, Dolorès, roman par Harry Bernard, in Le Bien public, Trois-Rivières, XXIV, 47, 17 novembre 1932, p. 3.

28. Harry Bernard, dans une lettre à Claude-Henri Grignon, datée du 16 août 1932.

29. Harry Bernard, Dolorès, p. 206.

L'ingénieur était fier de son jardin. Dans un pays aride, sans terre arable, il avait réussi à force de ténacité, d'entêtement, d'efforts répétés à constituer une couche d'humus dans le défaut de la côte qui conduit au lac, à l'arrière de sa demeure. Il avait brouetté, ameubli, enrichi les poignées de sol convenables découvertes ça et là, réquisitionné le fumier de l'écurie, ajouté des engrais chimiques, fait tant et si bien d'une année à l'autre, que le potager né de ses mains était une espèce de merveille, un anachronisme, dans son rude milieu de roc, de sable, de gravier. Les légumes y venaient, des échalottes du printemps aux courges d'automne et les fleurs non moins, mais l'orgueil du maître était sa colonie de groseillers (...)³⁰.

Rien du cadre physique des romans inspirés par les excursions de pêche de l'auteur n'a été imaginé; tout a été vu sur place et reproduit avec une fidélité minutieuse pour faire oeuvre vraie.

Si Dolorès, Les jours sont longs et Une autre année sera meilleure consacrent le fruit de patientes annotations recueillies au cours de multiples voyages au même endroit, Juana, mon aimée ne peut compter que sur les observations notées lors d'un seul voyage en train, dans l'Ouest canadien et sur des publications gouvernementales. Néanmoins, Harry Bernard a réussi à donner une représentation étudiée et fidèle de la Saskatchewan, au dire de ceux-là même qui vivent là-bas. Dans l'hebdomadaire Le patriote de Saskatoon, on peut lire, à la rubrique consacrée aux nouveaux livres, cet éloge de fidélité à l'image réelle de la Prairie:

Pour un écrivain qui n'a fait que traverser la prairie à la course, on peut dire qu'il a été heureux dans ses descriptions et que son remarquable talent d'observation l'a bien servi; sans pénétrer à fond dans la vie de l'Ouest, il en donne une idée assez juste et nous communique l'atmosphère du milieu³¹.

30. Harry Bernard, Une autre année sera meilleure, Montréal, Photo-Journal, vol. XV, no 44, 14 février 1952, p. 28.

31. Le Liseur, Livres à lire: Juana, mon aimée, in Le Patriote de Saskatoon, Saskatoon, 4 novembre 1931, p. 8.

A la lecture du roman, nous pouvons affirmer avec Maurice Hébert, sans trop connaître ce qu'était la vie des Prairies à l'époque, que "le paysage, les saisons, les moeurs, la flore, la faune sont de là-bas et non de n'importe où"³². L'aspect du Québec diffère, par bien des nuances, de la vision romanesque de la Prairie. L'omniprésence des gophers avec un détail nouveau à chaque fois, les reflets bleutés du foin, de l'herbe, de l'atmosphère, des surfaces des lacs et de vingt autres détails encore, le silence envoûtant de la plaine et surtout la présence prépondérante d'un vent implacable distinguent l'Ouest du Québec. Derrière les mots, on sent la réalité vécue, la sensation ressentie:

Le vent! écrit Raymond Chatel. Je n'ai pas de mots pour exprimer ce qu'il signifie. Le vent de l'ouest est terrible. Je l'ai entendu siffler, gronder, vociférer. Tantôt il se plaignait comme un enfant qui souffre, tantôt il hurlait, comme une bande de loups faisant curée au fond des bois. Il venait par rafales, coupant l'air sec, brûlant les chairs. On eût dit qu'il allait balayer la plaine, arracher la toiture de la maison, nous rouler ses tourbillons et nous emporter, fétus de paille et poussières vaines, vers la mort et l'oubli final. Je hais le vent. Je sais des hommes qu'il a brisés (...)³³.

Juana, mon aimée fournit à chaque page la preuve qu'Harry Bernard exploite un sens de l'observation du détail. Le homestead des Lebeau, par exemple, est vu dans ses caractéristiques les plus banales:

Comme je l'ai dit, la maison des Lebeau était petite. Il en est de semblables par centaines, dans la prairie canadienne. Une seule pièce au rez-de-chaussée, qui sert ensemble de cuisine, de salle à manger et de chambre aux maîtres des lieux. D'un côté, le poêle de fonte, l'évier, une étagère à même le mur, où s'empile la vaisselle du ménage. De l'autre, le lit des fermiers, une commode et une malle noire, aux coins renforcés de cuivre.

32. Maurice Hébert, Au tournant romanesque de nos lettres, in Le Canada français, Montréal, XIX, 5, janvier 1932, p. 379.

33. Harry Bernard, Juana, mon aimée, pp. 48-49.

On m'installa dans cette dernière partie de la pièce. La malle fut poussée sous la fenêtre, et l'on me construisit avec des planches un lit grossier, comme j'en avais vu dans les chantiers du nord québécois. Le premier tiroir de la commode me fut offert, pour y serrer mes hardes et les quelques livres apportés. Un paravent défraîchi, sorti je ne sais d'où, sépara en deux l'extrémité sud de la cabane, et je me trouvai chez moi.

Les enfants, eux couchaient au grenier. Ils y avaient accès par une échelle clouée au mur³⁴.

Harry Bernard a l'oeil exercé de l'artiste qui fixe d'un regard en sa mémoire le détail qui reparait ensuite sur ses épures. Il excelle à peindre avec minutie les objets, même rencontrés une seule fois.

Les manuscrits, dans leurs recherches de nouvelles avenues à l'écriture romanesque, ne trahissent pas la qualité de l'observation qu'on a remarquée dans chacun des romans. C'est toujours par l'accumulation de détails qu'Harry Bernard saisit la vérité d'une scène, mais l'étude du drame personnel, surtout dans Les remplaçants, est mieux intériorisée. A l'instar du roman de l'absurde, du roman noir de Julien Green, dont il se veut la contre-image, Les remplaçants insiste moins sur l'environnement extérieur que sur la résignation progressive du Dr Lefrançois. Dans le bleu du matin exploite trop servilement les techniques du récit de voyage pour que l'affabulation simpliste réussisse à entraîner le lecteur dans la vraisemblance de l'imaginaire.

Qu'il parte des observations longtemps mûries sur son entourage ou de notes de voyages, Harry Bernard fait preuve d'un sens inné de l'observation du détail. Rien n'échappe à la myopie de son regard.

34. Ibid., pp. 24-25.

A la lecture de ses premiers ouvrages, il se dégage une impression de froideur à cause de la présence dans le récit d'un narrateur omniscient qui s'acharne à nous renseigner sur les aspects extérieurs du milieu sans référence directe avec l'état d'âme des personnages. Le réalisme vécu de la narration à la première personne nourrit mieux une poésie retenue, sous-jacente à bien des descriptions à partir de Juana, mon aimée. Mais le cadre physique de la première rencontre de Georges et de Madeleine au bord de la rivière dans La ferme des pins, le regard attendri de Siméon Beaudry en convalescence qui regarde à la fenêtre le retour du printemps favorisent une émotion discrète.

Pour le malheur de l'écrivain, Albert Pelletier a déniché deux notes erronées de sciences naturelles dans Dolorès. Les rats musqués y font des "ploucs formidables"³⁵ et on y cueille des bleuets en plein automne. Il est certain qu'on y préfère "le bruit net que font en plongeant les rats musqués"³⁶ dans Juana, mon aimée et la cueillette de bleuets au début d'août sur laquelle s'ouvre Une autre année sera meilleure. D'ailleurs, la deuxième remarque n'est pas complètement fausse, même si la saison est fort avancée. Harry Bernard sait pertinemment, comme en témoigne Les jours sont longs, que l'offrande des baies juteuses se prolongerait jusqu'aux premiers gels"³⁷.

Ces erreurs, toutes réelles qu'elles soient, ne détruisent pas l'effet d'ensemble. Nous ne voulons citer, en contre-témoignage au jugement trop sévère d'Albert Pelletier qui reprochait à Dolorès des notes de sciences na-

35. Harry Bernard, Dolorès, p. 126.

36. Harry Bernard, Juana, mon aimée, Montréal, Granger, 1946, p. 124.

37. Harry Bernard, Les jours sont longs, p. 152.

turelles "un peu livresques, parfois erronées, parfois sujettes à caution"³⁸, que l'aveu spontané d'un avocat habitué à la région de Mont-Laurier, Paul Verschelden:

Je passe l'été dans les Laurentides, écrit-il, depuis dix-huit ans. Et comme chacun se cherche dans les ouvrages des autres, je me trouvais tout de suite disposé à entrer dans le cadre du vôtre. On y respire une atmosphère véritablement canadienne, plaisir délicat et rare. Ces descriptions de paysage, quelques détails de botanique et d'ornithologie laurentiennes, ce vent du sud qui invariablement apporte la pluie, ces canards qui vous défient quand ils vous savent désarmé, les perchaudes que l'on rejette parce qu'elles ne peuvent servir d'appât, l'ours animal inoffensif qui se nourrit de fourmis trouvées dans les souches éventrées, etc. J'ai retrouvé là toute la vie que je mène chaque été, vie de chasse et de pêche, vie d'excursions et de liberté, vie aux mille nuances. Et je suis certain que tout ce que vous avez écrit de cette vie est absolument vrai et bien donné³⁹.

Les faiblesses psychologiques de La terre vivante, aussi, font sous-estimer l'opportunité d'une description détaillée de la vie paysanne:

La campagne canadienne de St-Ephrem d'Upton, d'ailleurs assez banale, semble-t-il, est étudiée, fouillée, analysée avec une minutie qu'il est permis de trouver excessive. Ce souci du détail, cette habitude flaubertienne de tout examiner à la loupe, qui peut être en soi une qualité précieuse, devient vite un défaut, une agaçante manie si l'auteur, en s'y attardant, néglige l'essentiel de son oeuvre, escamote les conflits d'âmes et dénoue par trois points de suspension les situations compliquées⁴⁰.

L'agacement ressenti par le critique ne nie pas les dons d'observation d'Harry Bernard; c'est l'accumulation voulue des détails, destinés à personnaliser les scènes et les paysages du roman réaliste qui semble l'ennuyer. Pour

38. Albert Pelletier, op. cit., p. 201.

39. Paul Verschelden, dans une lettre à Harry Bernard, datée de Montréal, le 14 mars 1933, (Correspondance de l'auteur).

40. Antoine Bernard, La terre vivante, in l'Action française, Montréal, XIV, 4, octobre 1925, p. 216.

l'écrivain disciple de Flaubert, les scènes sont créées avec une individualité acquise par la précision des connotations fournies par le romancier.

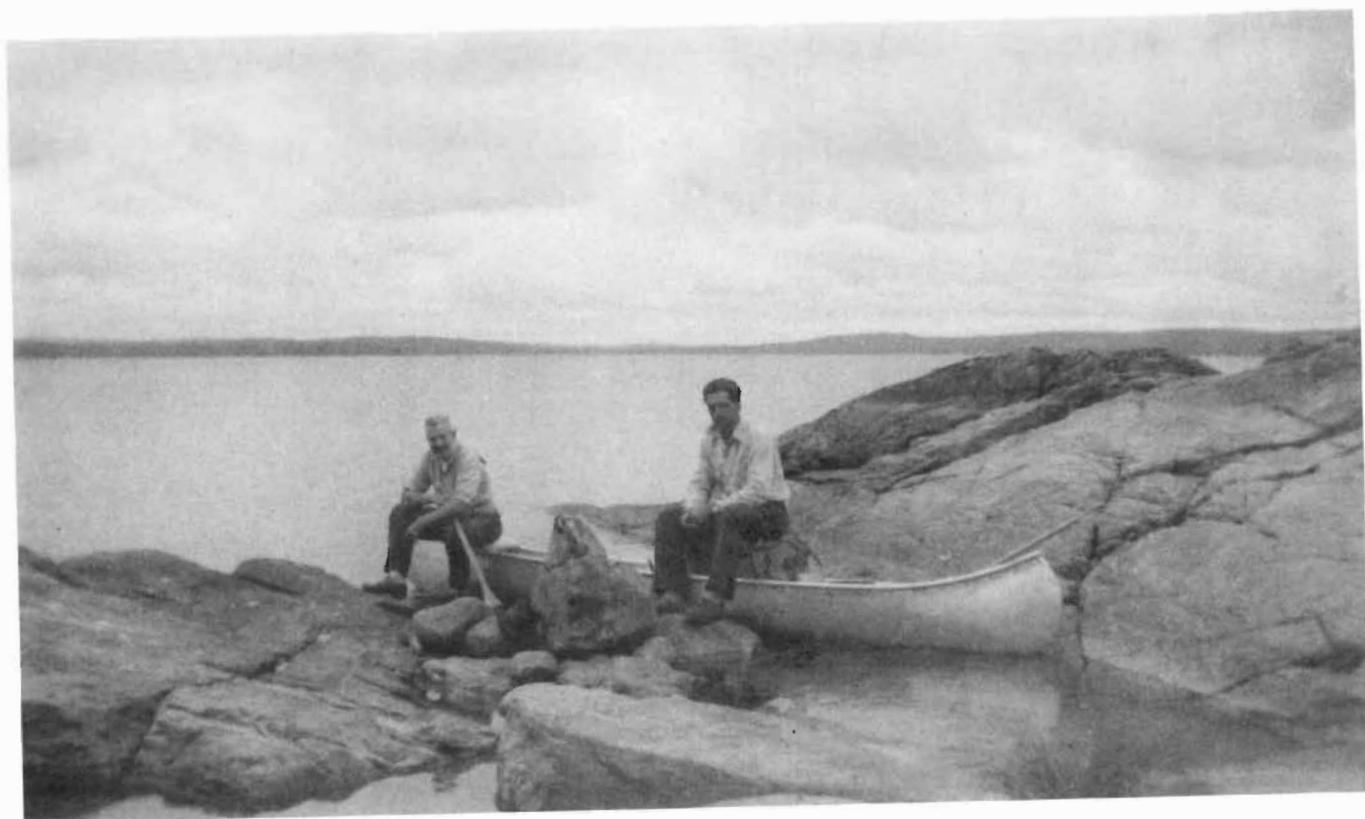
Toutefois, à toujours accumuler les nuances et les détails, Harry Bernard n'a pas toujours évité les excès du naturisme. Certaines notes alourdissent sans raison le récit, comme en témoigne cet extrait de L'homme tombé: "Il tira une chaise près d'elle. Il était huit heures et demie. Elle cessa de pleurer, s'essuya les yeux avec un mouchoir de six pouces carrés, qui paraissait sale à force d'être trempé"⁴¹. En outre, il n'a pas évité non plus tous les clichés. Trop souvent, il se laisse prendre à la formule toute faite pour parler des saisons ou de situations rebattues sans impact sur l'action. "Encore une fois, le printemps joyeux met son visage aux fenêtres"⁴², écrit Harry Bernard, pour introduire un chapitre de Juana, mon aimée. Ce n'est pas là la façon la plus originale du romancier pour annoncer le retour du printemps!

Néanmoins, de telles imperfections sont amplement contrebalancées par la précision habituelle de la description des objets et des scènes particulières, précision qui assure la vraisemblance sinon l'authenticité des cadres de l'action. A la patiente école de Flaubert, le regard persévérant du romancier individualise les êtres, particularise les situations et les paysages. Harry Bernard est parvenu à une qualité d'observation rarement égalée à l'époque où il écrivait son oeuvre. Il demeure aujourd'hui un de ceux qui ont ouvert la voie au roman d'observation au Québec. Si l'accumulation des annotations, si pertinentes soient-elles, ne suffit pas pour créer un bon ro-

41. Harry Bernard, L'homme tombé, p. 24.

42. Harry Bernard, Juana, mon aimée, p. 195.

man, elle fournit au moins une arme précieuse au romancier réaliste qui vise à recréer le réel par la magie évocatrice des mots. L'emploi systématique de procédés de description que nous relèverons au chapitre suivant, nous permettra de voir à quels sommets de l'art est parvenue la technique descriptive d'Harry Bernard.



M. Harry Bernard, assis sur la pointe du canot
en compagnie de M. Campeau, sur les rives du
grand Lac Clair. (1949)

CHAPITRE III

LES PROCEDES DE DESCRIPTION

Sommaire: Observation et art descriptif - Perception sensorielle de la nature - visualisation de l'abstrait - liens affectifs des personnages avec la nature; - Perception sensorielle de la ville. - Visions subjectives: découpage des paysages par les fenêtres - paysages en harmonie avec des états d'âmes - expressivité du regard - réflexion des surfaces - paysages vus par un personnage en mouvement. - Jeux des espaces: rétrospectives et visions générales - personification - relief par les couleurs et les obstacles - Insertion du drame particulier dans un contexte plus général - superposition des visages. Conclusion.

Harry Bernard possède le don de l'observation, l'art de distinguer le détail qui particularise un paysage, un objet ou un personnage. Il a le sens du pittoresque et sait le rendre d'un trait net et souvent incisif. Fidèle à sa conception personnelle du roman, sensible à la technique du roman réaliste français et surtout aux aspirations du roman régionaliste, il intègre aux épisodes romanesques l'histoire locale et la vie sociale du milieu où est située l'action et émaille son récit de réflexions sur les

contrées décrites, sur leurs habitants. Dans ses romans, la peinture de moeurs alterne souvent avec la description des espaces.

Le romancier excelle à peindre les univers fondés sur une réalité fidèlement observée. Les procédés littéraires, maniés avec habileté, ajoutent une valeur esthétique aux descriptions et dévoilent la virtuosité du romancier à interpréter l'environnement canadien. On peut les regrouper sous trois chefs principaux. D'une part, Harry Bernard fait appel au jeu combiné des sens dans les tableaux qu'il façonne; d'autre part, il en limite ou en étend la portée par des visions subjectives; enfin, il fait intervenir le jeu des espaces pour rendre plus dynamique l'objet de sa création.

Nous pourrions reprendre pour le compte d'Harry Bernard ce qu'il affirmait de l'oeuvre de Colette qui lui "a ouvert une large fenêtre sur l'univers"¹. A l'instar de cette femme qu'il considère comme "le plus grand artiste verbal du siècle"², il fait appel à tous les sens pour communiquer l'image totale de sa perception: "Toute sa personne physique entre en jeu dans l'interprétation du monde visible. Alors que d'autres écrivains ne disent que ce qu'ils voient, il se souvient constamment d'une gamme de cinq sens à sa disposition"³. Outre les couleurs et les formes, les bruits, les odeurs et les sensations que laissent le toucher et le goût peuvent contribuer à recréer un paysage, chez Harry Bernard.

Le jeu combiné des cinq sens enrichit la perception visuelle, si déliée soit-elle, et tend à communiquer un effet global plus riche, plus près

1. Adrienne Choquette, Confidences d'écrivains canadiens-français, Trois-Rivières, édit. Le Bien public, 1939, p. 23.

2. Ibid., p. 23.

3. Ibid., p. 23.

de la réalité. Le romancier réaliste exploite d'ailleurs la gamme des sensations et des sentiments qui en découlent pour recréer, par l'effet de son art, une réalité, une situation.

Il en est ainsi chez Harry Bernard. Sa description exploite les nuances qui différencient le paysage, le phénomène atmosphérique ou toute autre scène qu'il choisit de traiter. Les sensations variées qui font vibrer James Robertson, de La ferme des pins, par exemple, à l'arrivée du printemps, font appel à tout son être. Le fermier ne se contente pas de constater les indices visuels, pertinents comme toujours du renouveau, mais il détaille les odeurs et les impressions tactiles qu'il perçoit avec l'éveil de la nature⁴:

Ce fut partout le renouveau, la joie succédant à la tristesse, l'éveil de la nature après la léthargie de l'hiver. Les premières fleurs s'ouvrirent, violettes HUMIDES et SANS PARFUMS, claytonies aux pétales roses veinées de rouge. Puis les oiseaux commencèrent le travail consciencieux des nids, Robertson se promenait parmi ses merveilles. Il avait renoué connaissance avec les pins, ses vieux AMIS, les retrouvait avec joie. (...) L'ODEUR des branches calcinées se mêlait à celle de la brume, qui SENTAIT la feuille morte et le bois MOUILLE, la terre GRASSE des sillons. Le soleil était CHAUD, le vent TIEDE et les bourgeons GLUANTS, sous l'ARDENTE poussée de la sève, faisant CRAQUER leur mince enveloppe ECAILLEUSE. Puis les arbres, tout à coup furent en FETE. (...) Tous les arbres se couvrirent d'une poussière de feuilles, comme d'une neige FRISSONNANTE et verte⁵.

Pareille description s'écarte des clichés habituels. Les sens du fermier sont éveillés jusqu'au point de remarquer l'absence de parfum de la violette. Les notations sensorielles intériorisent les descriptions; celles-ci

4. Je me suis permis de mettre en majuscules les termes qui font appel à un autre sens que la vue.

5. Harry Bernard, La ferme des pins, Montréal, A. Lévesque, 1930, pp. 200-201.

prennent une signification unique et intègrent le cadre extérieur à l'action elle-même.

L'application des sens aux phénomènes atmosphériques permet des sensations renouvelées. Comment faire sentir la puissance du vent autrement que par ses effets visibles? Il paraît difficile de circonscrire le spectacle de l'orage, de la tempête de neige sans parler de ses suites. Au moyen de perceptions auditives, cependant, le romancier réussit à traduire l'action du vent d'hiver sur la Prairie: il lui prête toutes les nuances sonores et affectives des sons émis par l'homme ou l'animal:

Je l'ai entendu pleurer, gémir des jours et des nuits sans un instant de répit, déclare Raymond Chatel. Je l'ai entendu siffler, gronder, vociférer. Tantôt il se plaignait comme un enfant qui souffre, tantôt il hurlait comme une bande de loups faisant curée au fond des bois⁶.

Harry Bernard pousse le raffinement des perceptions sensorielles à transférer la sensation à un sens habituellement peu éveillé dans des circonstances semblables. Le dépaysement et la nouveauté de l'angle d'observation détournent l'attention des images toutes faites. Dans La terre vivante, le spectacle de la chute des feuilles à l'automne attire non seulement le regard, mais aussi l'ouïe fine du narrateur: "Les feuilles tombèrent des arbres en tournoyant, roulèrent sur le sol AVEC UN BRUIT DE PAPIER FROISSE"⁷, remarque-t-il. Le tour descriptif de la phrase provoque les effets les plus étonnants dans l'agencement des mots les plus simples. L'image frappante, par ce qu'elle a d'inattendu, devient une technique perfectionnée chez

6. Harry Bernard, Juana, mon aimée, Montréal, Granger, 1946, 2e édition, p. 48.

7. Harry Bernard, La terre vivante, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, p. 165.

Harry Bernard, une seconde nature pour l'écrivain.

L'application des sens particularise les impressions d'une scène; elle permet au romancier de rendre concret même ce qui est insaisissable par le regard. Grâce à des images par exemple, on peut voir le chemin parcouru par des ondes sonores. Grâce à une habile transposition, il est possible de personnifier les répercussions de l'écho et de visualiser le cheminement des ondes à la surface de l'eau. Ainsi en est-il lorsque Dolorès chante dans une embarcation au milieu du Lac des Iles: "Les montagnes proches, noires ou bleues se jettent sa voix comme une balle. Dolorès chante, affectant la gaîté. Ses paroles glissent sur l'eau comme des cailloux qui ricochent"⁸. Harry Bernard manifeste de toute évidence des talents de visionnaire. Jamais ses paysages ne ressemblent à des abstractions. Il est si familier avec la nature que ses personnages semblent vivre en communion avec elle. Comme pour le Petit Prince de Saint-Exupéry, la connaissance des êtres crée des liens. Des liens sensoriels qui engagent tout l'être. Nous avons vu James Robertson renouer connaissance au printemps avec les vieux pins de son domaine, "ses amis"⁹. Juana rappelle, en termes non équivoques, sa familiarité avec le soleil lorsque Chatel craint qu'elle ne souffre de la chaleur: "Je n'ai peur de rien, répond-elle. D'ailleurs le soleil est pour moi un ami. Il y a longtemps que nous jouons ensemble; il ne m'a jamais fait de mal"¹⁰. Dolorès Deschênes, Siméon Beaudry, Amédée Cardinal, Bébé Lesage vivent tous en étroite intimité avec la nature et se sentent liés à elle comme à l'air qu'ils respirent. Ces liens expliquent

8. Harry Bernard, Dolorès, Montréal, A. Lévesque, 1932, p. 125.

9. Ibid., p. 125.

10. Harry Bernard, Juana, mon aimée, p. 114.

la richesse des impressions qu'ils en reçoivent et montrent que l'application combinée des sens pour l'interpréter n'est pas un simple artifice de la technique descriptive mais l'expression de leurs sentiments profonds.

On ne retrouve pas une attention aussi poussée des cinq sens au spectacle de la ville. La raison réside dans le fait que les deux romans à univers urbain sont parmi les premiers du romancier et qu'ils sont sans doute moins bien réussis que les suivants. De plus, comme tous deux illustrent les travers de la ville, on peut croire que l'écrivain est moins sensible aux sensations qu'elle pourrait éveiller. Le romancier note moins souvent les odeurs, les sons et les sensations tactiles. Mais à l'occasion d'une promenade dans les rues d'Ottawa, il s'attarde aux aspects non-visuels de l'animation urbaine. Ainsi, dans La maison vide, voici ce qu'Albert Dumontier note à propos des bruits et des odeurs de la rue:

Les tramways roulaient bruyamment, les autos immobiles ronronnaient le long du trottoir. Une fade odeur de bonbons, par lourdes bouffées, s'échappait des confiseries. Les vendeurs de journaux hurlaient les nouvelles. Un chien glapit, les pattes écrasées¹¹.

Au bal de madame Dumontier, le romancier remarque encore le silence des premiers danseurs, le bruit d'une fourchette d'argent qui sonne contre le plancher, une vieille fille "cireuse (qui) prenait des notes"¹² et "les mains rouges de madame Darveau qui tremblaient comme de la gélatine"¹³, quand elle les élevait pour un geste.

11. Harry Bernard, La maison vide, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926, p. 21.

12. Harry Bernard, La maison vide, p. 58.

13. Ibid., p. 59.

L'application des cinq sens à la perception d'un spectacle de la nature ou de la ville met en valeur les aspects négligés dans une description vague; elle singularise les vues du narrateur et des personnages et entraîne souvent la personnification des objets. Harry Bernard excelle à nous présenter une vision renouvelée des espaces physiques grâce à cette technique. Avec un art plus raffiné encore, il interpose le regard humain à la perception des espaces et concentre ainsi ou élargit l'intérêt d'une scène.

Comme un artiste de la caméra, le romancier manifeste son talent dans sa façon de circonscrire une scène, de choisir les angles de prise de vue. La fenêtre, ouverture sur l'espace extérieur, se charge de créer les liens entre les individus et l'ensemble. Les limites qu'elle impose restreignent le regard au spectacle familial. Ainsi, parce que Marie Beaudry, de retour à la ferme paternelle, "renoua connaissance avec les pâturages que découpaient les fenêtres"¹⁴, elle embrasse du regard un panorama limité à ce qui lui était familier et à ce qu'elle avait besoin pour retrouver l'équilibre cherché après sa déception sentimentale.

Le paysage découpé par la fenêtre sert aussi d'instrument précieux pour extérioriser les états d'âme. Il évite ainsi l'intervention du narrateur omniscient ou le recours nécessaire au monologue intérieur. Les valeurs symboliques conférées aux arbres, à la rivière et à la statue que voit Dumontier par la fenêtre ogivale de son bureau correspondent à ses sentiments encore inexprimés.

Le romancier choisit les détails du paysage qui sont en harmonie avec l'état d'âme du personnage. Ainsi, dans La maison vide, l'allusion est

14. Harry Bernard, La terre vivante, p. 153.

évidente:

Il regarda par la fenêtre les arbres qui tremblaient dans le vent. La rivière tumultueuse charriait des paquets d'écume venue des Chutes Chaudière. Tout là-bas, vers la droite, la statue de Champlain faisait sur le ciel un geste impératif. (...)

Intérieurement, Dumontier rageait¹⁵.

Le parallélisme entre la perception des objets et les sentiments du personnage est bien évident et très évocateur. La fenêtre est un miroir qui réfléchit, une réalité chère aux personnages. Et c'est avec beaucoup de régularité que ce procédé apparaît d'un roman à l'autre. La fenêtre découpe des vues opposées à leurs aspirations ou en harmonie avec leurs sentiments. Voilà pourquoi, elle apparaît dans presque chacun des romans d'Harry Bernard. Par exemple, la fenêtre sert d'instrument pour nous faire connaître l'ennui de Beaudry, ennui qu'il cherche à tromper avec la complicité de la fenêtre qui favorise ses rêveries, son évasion dans l'imaginaire. C'est pourquoi

Il se remettait à la fenêtre, d'où il contemplait les hirondelles perchées sur les fils téléphoniques, la fumée diaphane des cheminées, les poulettes qui tiraient du sol des vers roulés en boule. (...)

De l'autre côté de l'eau, sur les hauteurs où Toussaint Gaudette fauchait son blé, le père Siméon suivait les mouvements de la lieuse¹⁶.

Immobilisé par la maladie, le fermier suit du regard le travail de la récolte et ramène ainsi l'intérêt de la scène sur lui-même, le véritable protagoniste de l'action.

Harry Bernard exploite l'expressivité des yeux pour pénétrer les âmes. Aux premières rencontres, les inconnus doivent supporter l'intensité du re-

15. Harry Bernard, La maison vide, pp. 84-85.

16. Harry Bernard, La terre vivante, p. 37.

gard de leur hôte ou vice versa. En plus de lire les pensées dans les yeux du héros, le romancier pousse le raffinement à concentrer l'intérêt sur un personnage par le jeu de son regard. Il en résulte une concentration visuelle qui rétrécit l'espace perçu par les acteurs du drame. Ainsi, l'embarras d'Ovila, dans le vestibule des Normand, est mis en évidence par le voyage circulaire de son regard ramené à sa propre image reflétée dans un miroir: "Et là dans l'entrée, désireux de partir mais ne sachant comment prendre congé, hésitant et cherchant ses phrases, il les retint encore dix longues minutes, son regard allant de l'une à l'autre, puis à son image gênée réfléchie dans la glace"¹⁷. Les prises de vues obtenues par l'intermédiaire d'une fenêtre ou d'un miroir orientent et nourrissent la réflexion.

Visuel comme un peintre, Harry Bernard s'attache à révéler les surfaces avec leurs reflets, leurs miroitements, leurs lignes et leurs couleurs. Par exemple, son oeil remarque que "sous les saules, dont le feuillage pendait accablé, l'ombre était violette et noire"¹⁸. Il sait encore distinguer la gamme chromatique de la verdure urbaine observée près du parc Dessaulles, à Saint-Hyacinthe:

Il admirait en marchant cette masse de vert, de toutes les nuances de vert, que forme le parc Dessaulles et les deux flots de gazon qui séparent la chaussée, entre les rues Sainte-Anne et Mondor. C'était le velours vert des pelouses, puis le vert sombre des ormes géants, aux troncs crevassés et s'écaillant qui balançaient dans le ciel des cimes énormes. Ensuite le vert reposant des feuilles d'érable, le vert pesant du lierre, puis, comme c'était l'été finissant, le vert terni des feuilles qui séchaient¹⁹.

17. Harry Bernard, L'homme tombé, Montréal, 1924, p. 54.

18. Harry Bernard, La ferme des pins, p. 57.

19. Harry Bernard, L'homme tombé, pp. 95-96.

Harry Bernard semble particulièrement fasciné par les surfaces. Il prend plaisir à surprendre les formes singulières qui confèrent aux objets leurs plus originales attitudes. Ainsi, au lieu de particulariser un lac par ses caractéristiques propres, il ne signale que les images réfléchies à sa surface et le fait sortir de l'anonymat des nombreux lacs québécois, tous plus ou moins semblables. "Le lac était si calme, uni, vert de la verdure qui l'entourait, que les ailes d'un épervier, volant au-dessus de nos têtes, s'y réfléchissaient avec leur battement souple, comme feutré"²⁰.

Les reflets du soleil sur la neige offrent une série de chatoiements et de formes fantastiques qui non seulement diversifient la vision de la plaine enneigée, mais la particularise sous l'optique du personnage qui la contemple. Comme par instinct, Harry Bernard signale les effets inhabituels des grandes rafales qui bossuaient la plaine de l'Ouest "de vagues blanches et bleues, ourlées de lumières pâles"²¹. Les côteaux enneigés de la campagne québécoise, sous l'effet du vent, prennent des formes dont la délicatesse n'a d'égale que la virtuosité du romancier à les interpréter. Ainsi en est-il dans La terre vivante, où "Le vent avait pétri et sculpté la neige. Elle dessinait parfois des courbes en arabesques, des arceaux fragiles, des demi-reliefs tremblants. Puis la plaine enneigée reprenait, doucement unie ou rayée de plissures fines"²². Le romancier s'intéresse aux surfaces immobiles des paysages. Partout l'on retrouve la même touche délicate du pinceau qui fixe les paysages "peints sans appuyer comme en courant"²³, pour

20. Harry Bernard, Les jours sont longs, Montréal, Le cercle du livre de France, 1951, p. 133.

21. Harry Bernard, Juana, mon aimée, pp. 191-192.

22. Harry Bernard, La terre vivante, p. 79.

23. Séraphin Marion, Sur le pas de nos littérateurs, Montréal, A. Lévesque, 1933, p. 48.

reprendre l'expression de Séraphin Marion. Par un jeu savant de lignes, de formes et de couleurs, il saisit, à l'aide de quelques traits, un paysage qui semble s'animer par les déplacements de l'observateur.

Harry Bernard se sert d'une technique éprouvée pour peindre les paysages pendant que l'observateur se déplace. Les descriptions en mouvement s'inscrivent tout naturellement dans le cadre d'un voyage. La marche de la voiture, de l'auto ou du train élague les détails inutiles, concentre l'attention sur des points d'intérêt et anime les objets d'un mouvement qu'ils n'ont pas en réalité. L'écrivain parvient à produire cet effet par l'usage systématique des mots évocateurs de mouvements et des phrases elliptiques en abondance. La succession rapide des touches légères fait défiler, par exemple, le paysage vu d'un train en marche. Ainsi, le jeune avocat dans Dolorès énumère à la volée les détails qui le frappent au premier contact avec les Laurentides:

Du roc, des pics boisés, des escarpements bleus, des pentes molles où broutent des bestiaux. Gamme chatoyante des couleurs, jeux alternés de lumière mobile et d'ombre. Creux des vallons mauves et feuillages rougis, verts rafraîchissants des sapinages, fuite noire et glauque de l'eau parmi les roches mouillées. De temps à autre, l'éclair blanc d'un bouleau mince, le frisson d'un coin de lac, où se mirent le bronze terni des saules et le safran des ormes panachés²⁴.

Peintre des surfaces, Harry Bernard se sert de procédés efficaces pour en rendre les reflets, les reliefs ou le mouvement. Séraphin Marion semble avoir bien saisi l'aspect dynamique du style descriptif d'Harry Bernard. L'analyse qu'il en fait dans Sous les pas de nos littérateurs s'attache à en faire ressortir la vigueur:

24. Harry Bernard, Dolorès, pp. 56-57.

Rien de figé chez lui, remarque-t-il, mais, au contraire, des mouvements continuels brusques avec quelque chose d'imprévu et d'original qui produit souvent d'excellents effets. C'est l'écrivain essentiellement moderne qui regarde les paysages en faisant du soixante à l'heure; alors les teintes se fondent en quelques couleurs fondamentales, les angles s'arrondissent, les lignes surgissent, se croisent et s'entremêlent; l'oeil sollicité de toutes parts ne retient que quelques éléments communs à tant de tableaux superposés²⁵.

Cette façon de procéder, nettement dégagée par Marion, confère un dynamisme au style descriptif qui fixe une scène, en surprend les mouvements caractéristiques, les formes singulières et les attitudes originales.

Harry Bernard trace aussi des rétrospectives et des visions générales qu'il matérialise par l'évocation des espaces entrevus par la pensée. Ainsi, Bébé Lesage repasse en revue tout le nord mauricien lorsqu'il cherche une terre d'exil contre la présence trop envahissante de Gisèle Deblois:

C'était facile, sans s'éloigner plus que nécessaire. Il essaierait, par exemple, d'obtenir un poste de gardien de barrage; au lac Mondanac ou au Château vert, dans le secteur du vaste réservoir de la Manouane. Ou encore au Taureau, au nord de St-Michel-des-Saints. Même à la Loutre²⁶.

Il en est de même de Robertson qui fait le bilan de l'envahissement des Cantons de l'Est par la présence canadienne-française et de Chatel qui dresse celui de la colonisation des Prairies, en utilisant des énumérations géographiques du même genre. En même temps qu'il feuillette le vieil album de photos de Miss Parker, Robertson constate l'éparpillement des anciens résidents anglophones d'Upton. Le romancier pratique la technique de l'écriture récurrente qui l'entraîne à faire des retours nombreux et systémati-

25. Séraphin Marion, op. cit., pp. 56-57.

26. Harry Bernard, Une autre année sera meilleure, in Le Photo-Journal, Montréal, vol. XVI, no 7, 29 mars 1952, p. 29.

ques sur le passé des personnages. Il se sert souvent de la configuration des espaces pour renouer contact avec le souvenir. On connaît l'enfance de Juana par l'évocation des salles de bal d'Ottawa; le dépit de madame Dumontier qui ne peut assister à l'ouverture de la session s'alimente aux comptes rendus fictifs qu'elle se fait à elle-même de l'événement.

La rétrospective des événements attachés au cadre romanesque s'avère une technique moderne, utilisée au cinéma, pour tracer une ligne plus dynamique de l'action. Le désordre chronologique favorise l'intérêt du lecteur qui est plus sensible aux relations étroites entre les lieux et les événements qu'aux successions mornes des événements chronologiques.

La personnification des objets, des éléments du cadre romanesque attire aussi l'attention sur leur importance aux yeux des personnages. Ce procédé accompagne souvent les autres moyens mis en oeuvre pour faire ressortir les nuances subjectives des paysages. Les personnages considèrent les objets aimés comme des êtres vivants et sensibles. Au lieu de faire de banales constatations sur les aspects d'un lac, par exemple, Harry Bernard préfère nous en montrer, pour ainsi dire, l'émotivité comme dans Les jours sont longs:

Vert ou bleu, mauve à l'approche de la nuit, le lac frémissait de vie. Il avait sa sérénité, ses caprices, se fâchait pour un rien. S'il reposait le matin, tel un chat repu, je me méfiais. L'ombre d'un nuage, un souffle qui retrousse les feuilles, l'éclair de chaleur à l'horizon provoquaient sa mauvaise humeur²⁷.

De même, les nuages de tempête ne se limitent pas à voiler la lune sur leur passage; leur personnification insuffle une vue dynamique et sanguinaire

27. Harry Bernard, Les jours sont longs, p. 70.

au tableau: "Un nuage flottant (...) se précipitait soudain vers la lune pâle, hésitante au bord du ciel, ouvrait une gueule formidable et la happait d'un coup"²⁸. La vie insufflée au paysage par la personnification des éléments de la nature renouvelle la vision d'un spectacle familier. Les optiques subjectives réchauffent et colorent le style d'Harry Bernard.

L'image du milieu romanesque est particularisée, de façon systématique, par l'application des cinq sens et par les visions subjectives qui en découlent. La description des espaces s'inscrit en relation avec le drame vécu par les personnages.

La réduction spatiale des masses à la couleur ou aux obstacles perçus par un personnage représente une forme de relations entre l'environnement et l'action romanesque. Elle dénote un talent indéniable à saisir les nuances qui délimitent d'elles-mêmes la profondeur et la perspective des paysages, même si la description ne s'attache qu'aux surfaces. La profondeur du relief du lac Rat dans Dolorès, par exemple, est soulignée par le changement chromatique des berges, lequel tient compte, non des couleurs réelles de la frondaison, mais des teintes que l'oeil distingue:

Des pins bleus ou noirs, selon les jeux de l'ombre, des érables bronzés, des bouleaux safran. Isolé, le cliquetis net d'un peuplier, qui gardera ses feuilles jusqu'aux premiers jours de l'hiver. Puis la gradation des pentes roses, mauves, brunes, violettes se superposant jusqu'à la masse floue, voilée de brumes, qu'est la montagne lointaine²⁹.

On sait qu'une rivière tire sa conformation de l'aspect de ses berges, Harry Bernard concentre toute la description des Chutes d'Upton sur les obsta-

28. Harry Bernard, Dolorès, pp. 53-54.

29. *Ibid.*, p. 109.

cles qui les endiguent; il s'ensuit que l'écrivain, sans l'aide de clichés habituels, fait voir le parcours accidenté de la rivière. C'est l'impression qui se dégage dans La ferme des pins lorsque Georges et Madeleine contemplent la chute du vieux moulin:

L'eau roulait en un espèce de bassin naturel, se heurtait à d'énormes blocs de granit, s'engouffrait précipitamment noire et glauque, dans une fissure élargie chaque année. Le roc était maître partout d'une rive à l'autre, couvert par endroits d'une mousse grisâtre et sèche. Le barrage finissait subitement et la rivière reprenait sa course. Elle contournait une pointe de roche quelques arpents plus bas, encerclait trois îlots de suite, puis se perdait de courbe en courbe³⁰.

Les gammes de teintes et d'obstacles utilisés pour délimiter la profondeur de champ de vision impliquent toujours les personnages dans la perception du panorama. Avec beaucoup d'à propos, Harry Bernard fait intervenir un problème particulier dans un contexte plus vaste. L'histoire du protagoniste représente un cas-type que l'on peut définir par le milieu où il habite.

Le romancier excelle à choisir le contexte précis où se joue le drame en interférence avec un contexte plus large. Dans le salon d'Alberte Normand, ce sont les principaux travers cultivés par la vie en province que l'on retrouve. Le drame familial de la famille Robertson est en quelque sorte le microcosme de l'assimilation des Anglophones dans les Cantons de l'Est. L'exposé de la situation que se font, dans le salon de Miss Parker, les deux défenseurs de l'identité anglaise, privés de moyens, ajoute à l'inéluctable de la situation. Dans Juana, mon aimée, l'idylle entre Chatel et Juana, parce qu'incorporée à la vie du homestead par les prétentions de

30. Harry Bernard, La terre vivante, pp. 97-98.

Lucienne, l'aînée des Lebeau, prend un aspect plus tragique. Il n'en va pas autrement dans Une autre année sera meilleure où l'isolement des chantiers accentue l'ingratitude du refus de Gisèle Deblois face à la sollicitude de Bébé Lesage. L'isolement des bûcherons met aussi en relief l'état d'infériorité dans lequel les gens de la ville les ont maintenus, au moins dans leur esprit. La tristesse du cortège funèbre qui accompagne le corps d'Adèle, en canot, dans Les jours sont longs, est accentuée par la désolation du paysage environnant. Le baiser de Jacques Forest près du "groupe de frênes à gauche"³¹, à l'endroit même où était mort le fiancé de Dolorès, revêt un caractère tragique à cause de l'identité des lieux. Enfin, le projet de recréer en pleine forêt un coin du cimetière de Chicago, où repose le corps du frère de Deblois, précise un paysage anonyme à d'autres yeux. Les sentiments qui animent le riche industriel identifient deux paysages, malgré les différences remarquées. Harry Bernard manifeste encore une profonde connaissance de l'âme humaine et un don particulier pour créer des relations entre les espaces, lorsqu'il nous révèle que Deblois

se rappelait là-bas comme ici, un sapin et un pin en sentinelle à la tête de la fosse. (...) En face, se dessinant dans le ciel, un arbre dépouillé qui n'était pas un merisier, mais un chêne dont les feuilles lobées jonchaient le sol d'automne. Son frère était parti depuis des années et Deblois découvrait par hasard, le long d'une route perdue, comme une image de la tombe qui garderait le meilleur de son enfance. Un sapin et un pin, des roches figurant un tertre, un merisier au lieu d'un chêne³².

Le choix minutieux des éléments spatiaux qui entourent une scène intensifie les drames personnels et mettent en valeur leurs relations avec

31. Harry Bernard, Dolorès, p. 203.

32. Harry Bernard, Une autre année sera meilleure, vol. XVI, no 7, 29 mai 1952, p. 28.

les problèmes sociaux soulevés par le roman. L'anachronisme d'un salon vieillot, l'isolement de la forêt ou de la Prairie, l'image en raccourci de la société dans un salon mondain, la similitude des lieux dramatisent les angoisses personnelles par l'interférence logique qui les unit au contexte général.

Harry Bernard sait aussi relier deux scènes par la superposition des visages. Le choc du souvenir avec le réel donne l'occasion de reposer un problème. A quelques reprises, le visage de la fiancée joue l'office de seconde conscience pour un esprit trop volage. C'est ainsi qu'"en chemin, auprès de Dolorès, apparaît le visage de Lucille"³³, l'amie du jeune avocat dont l'éloignement attiédit l'affection qu'il lui voue. Il n'en est pas autrement dans Une autre année sera meilleure, où Bébé Lesage pense à Mariette tout en enlaçant dans ses bras Gisèle Deblois³⁴. Dans ce roman aussi, surgit le visage aimé au moment même où le héros risque de succomber aux charmes aguichants de la rivale: "Dans un éclair, Lesage revit la scène de l'année précédente, le visage mystérieux de Mariette"³⁵, note le romancier. Point n'est besoin d'expliquer les remords de conscience, les drames intérieurs. La résurgence, pour ainsi dire, d'un visage aimé, à un moment où il ne devrait peut-être pas, suffit. Harry Bernard fait montre ainsi d'une profonde maîtrise de l'action et d'un art habile à relier les scènes entre elles pour expliquer les raisonnements des personnages. Avec la même densité, Raymond Chatel résume la quintessence des difficultés de la

33. Harry Bernard, Dolorès, p. 87.

34. Harry Bernard, Une autre année sera meilleure, vol. XVI, no 9, 12 juin 1952, p. 29.

35. Ibid., vol. XVI, no 7, 29 mai 1952, p. 29.

vie des femmes dans l'Ouest par la succession de trois plans imaginaires en opposition. C'est le lien de l'image qui enchaîne le raisonnement de cette page de Juana, mon aimée:

Ainsi allait la vie. Jours uniformes, jours monotones, jours remplis. Je me prenais à penser que madame Lebeau n'était pas si à blâmer, en somme, de son hostilité contre ce pays de l'Ouest. Elle en avait trop souffert. Elle lui avait trop sacrifié. Pourtant je connaissais non loin une petite fille qui s'était adaptée sans murmurer. Elle aussi était une déracinée. Elle aussi s'ennuyait. Bien plus que l'épouse de mon maître, elle avait connu le brouhaha et les fêtes des villes, leur fascination, l'adulation des foules. Je me représentais Juana dans une mince robe de bal, rayonnante de toute sa beauté exotique, dansant au Château-Laurier. Les hommes se pressaient autour d'elle, les habits noirs et les plastrons blancs, quêtant un sourire. Ses pieds serrés dans d'étroits souliers, délicats comme des bijoux, tremblaient aux accords électrisants de l'orchestre. Elle dansait, elle tournait, légère, aérienne, au bras d'un cavalier qui n'était peut-être pas de son choix, et qui lui parlait doucement à l'oreille. Juana riait, heureuse de vivre, cependant que le tourbillon l'emportait. Et puis, sans transition, une autre vision: Juana dans la plaine, fuyant sur son cheval nerveux. Elle n'a plus ses souliers luxueux, mais de fortes bottes qui lui montent jusqu'à mi-jambe. Sa robe diaphane, remplacée par la culotte rude et la blouse ample. Sans un pleur, Juana a renoncé à tous les plaisirs qu'appelait sa jeunesse. C'est la prairie qui sera désormais témoin de ses jeux. Elle a tout quitté, avec une générosité qui s'oublie³⁶.

Il fallait citer ce long extrait pour illustrer l'art avec lequel l'imagination du personnage conduit le raisonnement qui aurait pu être exposé de façon plus cérébrale. Harry Bernard préfère les images de rêve parce qu'enracinées et beaucoup plus révélatrices d'un état d'âme.

Les techniques de description qu'on retrouve à travers toute la production romanesque d'Harry Bernard, avec une fréquence qui dénote la recherche de l'effet à communiquer, font ressortir les qualités littéraires de l'écrivain.

36. Harry Bernard, Juana, mon aimée, pp. 99-100.

Non satisfait de décrire avec exactitude le cadre romanesque, Harry Bernard exploite toute une gamme de procédés qui mettent davantage en valeur ses dons visuels. Il sait tirer parti des nuances de sa palette pour accuser le relief, la perspective et le mouvement des surfaces à peindre. De plus, il s'applique à donner une image globale de la réalité par l'intervention constante de tous ses sens dans la perception d'une scène ou d'un paysage. Il en résulte une vue individuante qui personnalise ce que voient les héros romanesques. Les angles subjectifs sous lesquels il fixe certains paysages, la personnification des objets inertes donnent du relief à des tableaux qui auraient pu sombrer dans la banalité des clichés. Enfin, l'interférence des scènes particulières dans des contextes plus généraux change la portée de l'anecdote et lui donnent une dimension, voire une signification nouvelle.

Harry Bernard manie les techniques de description avec un art dont seul un examen attentif nous révèle les virtualités et les constantes. Il sait narrer et décrire avec un style dynamique, plein de raccourcis. Là n'est pas sa faiblesse, tant s'en faut!

La qualité de la description n'est pas capable, cependant à elle seule, d'assurer la pérennité de l'oeuvre. Il faudra chercher ailleurs que dans l'art descriptif les causes qui expliqueraient la désaffection des lecteurs pour un romancier qui fut à la fine pointe de l'évolution littéraire de son temps.



Portage dans la Haute-Mauricie

"Je sais ce que c'est de faire un portage de cinq ou six milles avec mon bagage sur le dos..."

Au premier plan, M. Harry Bernard lourdement chargé.

SECONDE PARTIE

LA DIALECTIQUE DES ESPACES

CHAPITRE I

LA VILLE

Sommaire: nature de la dialectique - la critique littéraire et la dialectique - opposition des espaces mis en relation: la ville, la ferme et la forêt - l'aspect extérieur de la ville et la campagne - la ville et ses mondanités - motifs du choix de la ville comme lieu de résidence - dialectique de Ghislaine Normand et celle de son frère - leur vision opposée des mérites des grands centres urbains - le point de vue du romancier - Albert Dumontier et son adaptation à la ville - influence du milieu urbain sur Marthe - cheminement de ces personnages et signification. Conclusion.

Depuis la maïeutique platonicienne, les philosophes se sont intéressés au fonctionnement de la pensée humaine par l'étude de la dialectique. Essentiellement, celle-ci fait appel à un ensemble de raisonnements pour convaincre l'interlocuteur. L'application du terme qu'en font les philosophes modernes à des situations plus concrètes que la simple démarche de la pensée offre une façon renouvelée d'expliquer les attitudes humaines. Chez Hegel, par exemple, la dialectique s'identifie au dynamisme de la réalité qui évolue, d'après lui, de la même manière que la pensée. C'est en ce sens

que Marx et les matérialistes affirment que la réalité est dialectique.

A partir de la conception des philosophes modernes, la critique littéraire se sert de la dialectique pour parler de l'opposition de deux réalités dont les tensions intrinsèques influencent le cheminement décisionnel des personnages de romans. En effet, la dialectique comporte toujours deux termes liés, mais opposés, dont la confrontation permet une évolution, soit une progression soit une régression. Applicable dans le concret, elle permet d'évaluer l'équilibre d'un écrivain, elle explique, par l'attitude des personnages face à la vie, celle de l'auteur à l'égard de la société.

M. André Vanasse, dans un mémoire de maîtrise¹, dresse l'historique des tensions opposées qui ont fait évoluer la mentalité et l'agir des Canadiens partagés entre leur désir de sécurité sédentaire et leur goût de l'aventure. Pour la compréhension de l'oeuvre d'Harry Bernard, il faut retenir une des conclusions de cette étude qui renverse une opinion généralement acceptée. Après avoir fait ressortir le goût du risque que manifestaient les premiers résidents de la Nouvelle-France, plus près de la forêt que de l'agriculture, M. Vanasse aboutit à ce jugement:

Ainsi se meurt le mythe du Canadien français agriculteur d'origine et de mentalité. Au contraire, il semble que ce soit l'inverse qui prime: le Canadien français fut d'abord chasseur et aventurier, ce caractère lui est demeuré même après son évolution de peuple nomade à peuple sédentaire².

A l'époque des romans d'Harry Bernard, c'est moins la vie de coureur de bois que l'attrait de la ville ou des centres nouveaux de colonisation qui excitent l'imagination du paysan.

1. André Vanasse, *Le temps et l'espace dans le roman paysan canadien (1914-1950)*, thèse de maîtrise-ès-arts, Université de Montréal, 1963, 103 p.

2. *Ibid.*, p. 44.

Comme le roman réaliste se veut l'exact reflet de la vie canadienne, il sera intéressant d'étudier les attitudes changeantes des personnages vis-à-vis de leur milieu de vie afin de retracer l'évolution de leurs rêves et l'attrait qu'ils exercent sur eux. Les trames des romans sont construites sur l'opposition intrinsèque des espaces mis en relations; ceux-ci identifient, matérialisent, en quelque sorte, le raisonnement progressif des protagonistes.

Les quatre premiers romans d'Harry Bernard préconisent la survie rurale et le retour à la terre. Issus du courant régionaliste, ils prônent la colonisation des régions éloignées du Nord-Ouest québécois et de la Prairie canadienne pour décongestionner la surpopulation des vieilles paroisses rurales. L'auteur pense ainsi contrecarrer l'exil massif des Canadiens français voués tôt ou tard à perdre leur identité dans les villes-filatures de la Nouvelle-Angleterre. Les autres romans, où les études psychologiques sont plus poussées, ne tentent pas de prouver, de prime abord, les mérites de la vie paysanne ou les torts de la ville. Mais on retrouve, en arrière-plan, les mêmes conflits opposant la ville à la campagne et à la forêt.

Qu'il s'agisse des héros construits sur mesure pour illustrer une thèse ou des personnages secondaires qui véhiculent des idées chères à l'écrivain, la rationalisation du choix du milieu de vie, au lieu de s'organiser au niveau des idées, s'articule plutôt sur l'agir des personnages. Les contrastes de la ville et de la nature, en dépendance du style de vie qu'on y mène, jouent sur les êtres et influencent leur décision. Les milieux en conflit font progresser l'action et en définissent l'enjeu. Comme la confrontation des milieux suit une évolution, on peut parler d'une dialectique des espaces. Tous les éléments s'y retrouvent: le raisonnement méthodique, les deux termes liés mais opposés et un progrès dans la découverte de la

vérité.

Harry Bernard semble affirmer, à travers l'affabulation romanesque, l'instinct héréditaire du peuple québécois à vivre en relation intime avec la nature. La vie paysanne traditionnelle représente à ses yeux, dans la première moitié du siècle, la plus conforme aux aspirations populaires, dans un pays encore peu industrialisé. L'écrivain loue par ailleurs, dans ses romans plus récents, les beautés sauvages de la nature et il entrevoit le travail en forêt comme le métier le plus original hérité des ancêtres. La vie urbaine représente, pour le terrien, un nouvel appel à l'aventure dont les éléments exercent sur lui encore plus de séduction que le départ pour un centre de colonisation ou pour le travail en forêt. De fait, si l'agriculteur en mal de terre neuve sait à quoi s'attendre en partant pour des nouvelles concessions, le citadin de fraîche date aborde un monde aux moeurs totalement différentes. Ebloui par l'attrait des "gages", il demeure pan-tois devant le dépaysement qui correspond, sous des formes nouvelles, à son goût pour l'aventure. Comme les Québécois ont conservé leur mentalité paysanne malgré leur installation à la ville, ils ont du mal à s'adapter à leurs nouvelles conditions de vie.

Nous retrouvons donc à l'intérieur de l'oeuvre du romancier, concrétisées par deux milieux différents, les deux tendances fondamentales du peuple québécois: la sécurité et l'aventure. C'est avec des visages nouveaux et des relations différentes d'un roman à l'autre que la ville et la nature s'affrontent dans l'oeuvre romanesque d'Harry Bernard. La nature s'identifie parfois à la vie paysanne et parfois à la vie en forêt tandis que la ville, qu'elle soit petite ou grande, prend un visage très différent, mais toujours opposé à la nature. Au-delà de l'ambivalence des tensions qui ré-

sultent de l'optique sous laquelle les personnages envisagent les milieux de l'action, on y retrace des notions d'appartenance qui impliquent la même démarche dialectique face à un milieu de vie. Des constantes se dégagent de la confrontation des classes sociales et des races, de l'image de la maison et de la femme, constantes qui éclairent l'omniprésence, au niveau des valeurs symboliques de l'espace, de la ville et de la nature sur les personnages d'Harry Bernard.

Il s'agit donc d'examiner comment se posent les conflits des milieux, de quelle manière l'auteur marque l'évolution du raisonnement et d'interpréter les choix définitifs des protagonistes. Dans un premier chapitre, nous regrouperons les personnages qui choisissent la ville comme milieu de vie. Dans le second, nous étudierons ceux qui optent pour la vie dans la nature, que ce soit la vie paysanne ou la vie en forêt. Enfin, le troisième chapitre sera consacré à la symbolique des espaces.

Trois romans, L'homme tombé, La maison vide et Les remplaçants situent leur action à la ville et leurs héros posent le geste final d'y rester. Dans le premier, les personnages ont à choisir entre Saint-Hyacinthe et la métropole. Dumontier de La maison vide tient pour acquis l'obligation de vivre à la capitale pour gagner sa vie de fonctionnaire tandis que le Dr Lefrançois accepte les contraintes de la vie à Montréal.

Les trois romans, malgré leur contexte urbain, sous-tendent un intérêt marqué pour la nature et la vie paysanne. A maintes reprises, l'aspect extérieur de la ville est mis en parallèle avec celui de la campagne. Ces rapprochements ne laissent aucun doute sur les préférences de l'écrivain. Par exemple, les berges de la rivière Yamaska, au début de L'homme tombé, posent en termes visuels, la situation de conflit entre les deux univers:

Ce côté de la rivière était laid, décrit le narrateur. La terre y était piétinée, sèche, sans herbe. Des casseroles défoncées traînaient, des boîtes de conserves vidées. (...) Sur l'autre rive, sommolait le village de St-Joseph: maisons de bois blanches ou brunes disséminées à travers les champs, flanquées de jardins où l'on apercevait le vert pâle des laitues et les hautes tiges de maïs³.

Les vastes propriétés des institutions religieuses relancent l'opposition entre la vie trépidante des quartiers populeux et le calme des vastes espaces: "La dissemblance est frappante entre les deux côtés de la rue, note le romancier. Deux mondes se font face (...). D'une part le silence et le calme; de l'autre le bruit de la vie remuante"⁴. Les promenades quotidiennes du fonctionnaire fédéral, après le travail, donnent lieu à des tableaux contrastants qui confirment la désapprobation de la ville dans L'homme tombé. Le promeneur est assailli par tous les bruits de l'agitation urbaine qui ne réussissent pas à détourner son regard des splendeurs du soleil couchant dans le lointain.

Les villes sont appréciées pour tout ce qui les rapproche de l'aspect des campagnes environnantes. Le romancier ne manque pas une occasion d'apprécier les charmes de la verdure. S'il est sensible aux différentes tonalités de vert du parc Dessaulles à Saint-Hyacinthe, il connaît aussi les attraits naturels de la capitale nationale, comme le montre cette énumération extraite de La maison vide:

Les parcs nombreux, les promenades et les massifs fleuris du Driveway, les sapinières, les bosquets d'acacias et les essences rares de la ferme expérimentale, la forêt en miniature du Rockliffe, tout contribuait à donner à la capitale sa physionomie agreste⁵.

3. Harry Bernard, L'homme tombé, Montréal, 1924, p. 9.

4. Ibid., p. 46.

5. Harry Bernard, La maison vide, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926, p. 140.

Les héros romanesques fréquentent d'instinct ces endroits tranquilles. Alberte Normand, si attirée pourtant par les fastes de la vie sociale, avoue qu'"elle aime marcher dans le domaine du Séminaire qui a presque l'air d'un bois, et qui fait croire qu'on quitte la ville pour la campagne dès qu'on pénètre sous l'ombre de ses pins"⁶. Monsieur Dumontier et Marthe passent aussi beaucoup de temps dans le jardin familial. Dans Les remplaçants, la vie au chalet et l'exploitation agricole en "gentleman-farmer" distraient agréablement le médecin.

Les premières impressions laissées par les tableaux extérieurs de la ville laissent deviner les préférences naturelles de la majorité des personnages et du romancier pour la nature et la vie paysanne. Dans les romans à thèse, il est facile de distinguer les porte-parole de l'écrivain de leurs contreparties. Chacun à sa façon fait mieux voir la condamnation des travers de la vie urbaine. Ainsi, Etienne Normand de L'homme tombé et Albert Dumontier de La maison vide reflètent la pensée de l'auteur quand ils refusent de s'assujettir aux exigences de la vie mondaine. Ghislaine Normand et Marthe Dumontier, leur double féminin, incarnent, avec plus de rigueur, le même idéal. En opposition aux tenants de la vie simple, les deux épouses des personnages principaux servent d'antagonistes. Bien plus par leurs faits et gestes que par leurs paroles, Alberte Normand et madame Dumontier amènent les maris à condamner la vie sociale comme la plaie de la vie urbaine.

Six personnages élisent définitivement domicile, de bon gré ou non, à la ville. Un seul, Etienne Normand, ne s'y résigne pas, mais cette déci-

6. Harry Bernard, L'homme tombé, p. 45.

sion ne représente pas le goût premier des trois autres protagonistes. Les épisodes des romans soulignent les cheminements de chacun d'eux, leurs résistances devant la poussée unidirectionnelle des épouses. Les héros posent en définitive des choix dialectiques qui tiennent compte de la nature même des milieux, des assauts de l'opposant et de leur désir profond.

Pour circonscrire avec plus de netteté les forces en présence, nous analyserons les attitudes des antagonistes de L'homme tombé, ensuite ceux de La maison vide. Enfin, nous examinerons les réactions des personnages des manuscrits pour voir si les points de vue du Dr Lefrançois de Les remplaçants et du héros du roman Dans le bleu du matin confirment ceux des premiers personnages d'Harry Bernard.

Parce que Ghislaine Normand traduit l'opinion du romancier face aux milieux de vie, il peut sembler insolite qu'elle accepte, avec assez d'optimisme, d'aller vivre à Montréal. Mais sa décision respecte une hiérarchie dialectique des options qui se présentent à elle. Comme tout Canadien français sensible à la tradition, elle souhaite vaguement vivre en rapports étroits avec la nature. "Dans les moments de spleen, elle aurait souhaité fuir la ville"⁷, confie le romancier au lecteur. Le choix le plus logique qui s'impose à elle serait de continuer de vivre à Saint-Hyacinthe, car "elle se sentait retenue par les fibres les plus intimes"⁸ de son être à son milieu d'enfance. Le projet de son fiancé d'ouvrir une pharmacie en sa ville natale ne peut donc que lui plaire: "Elle était heureuse de demeurer à Saint-Hyacinthe avec Jean, près de sa mère et des siens, près de ses

7. Ibid., p. 142.

8. Ibid., p. 142.

rêves de jeunesse dans ce même cadre qui avait vu dérouler sa vie"⁹.

Le raisonnement de Ghislaine Normand résume l'attitude de bien des citadins. On choisit de vivre à la ville pour des raisons d'ordre pratique, malgré des goûts instinctifs pour la nature. L'option raisonnée tient compte des caractères essentiels des milieux qui se confrontent. Pourquoi accepte-t-elle, à la fin, avec galeté de coeur, un choix qui s'oppose à ses vues premières? C'est que Ghislaine pose un choix dialectique où les avantages et les inconvénients sont soupesés. De Montréal, où elle suivra son fiancé, elle ne retient que les éléments capables de l'épanouir: son amour d'une part, et son goût pour les arts, d'autre part. "Il ne fallait rien de moins que son amour pour la déraciner"¹⁰, nous dit le romancier. Si vivre aux côtés de son mari constitue une raison suffisante pour faire taire des goûts personnels, il en est d'autres qui paraissent moins déterminantes et qui, de ce fait, soulignent les valeurs véritables que reconnaît le romancier aux agglomérations urbaines, surtout aux très grandes villes. Ces beaux côtés de la vie citadine lui apparaissent fort peu nombreux. Il reconnaît l'efficacité des services urbains non comme un bénéfice des villes, mais comme une nécessité qui découle de la densité de la population. A vrai dire, seul l'épanouissement des arts redore le blason des cités. C'est pourquoi, Ghislaine trouve un second motif de contentement à suivre son futur mari à la métropole parce que: "Montréal lui assurerait une autre satisfaction: celle de l'art. Il y avait là-bas de la musique et du bon théâtre, il y avait des artistes. Elle pensait encore à ces magasins de tableaux où l'on entre librement, où

9. *Ibid.*, p. 141.

10. *Ibid.*, p. 142.

l'on flâne quelques instants"¹¹. D'ailleurs, la vie dans une ville de province comporte des inconvénients qui contrebalancent, dans l'esprit de Ghislaine, ceux de la métropole. Dans ces villes, remarque-t-elle,

Quand on y est, il semble qu'on ne vit pas, qu'on étouffe dans un monde renfermé. On voudrait se dégager, se libérer des faits mesquins et des habitudes qui vous y rivent, vous enchaînent de toute la force de leur banalité tyrannique. Le cours quotidien des choses y est placide, les gens peu intéressants. Aux mêmes endroits, chaque jour, on rencontre à heure fixe les mêmes personnes qui vous saluent avec les mêmes paroles indifférentes. Les vanités sont immenses, les rivalités acharnées, les haines féroces¹².

L'attitude de Ghislaine Normand devant le choix à faire est empreint de réalisme. Son raisonnement ne dément pas la modération et l'équilibre psychologique qu'on lui connaît à travers le reste du roman. La confrontation des milieux urbains avec leurs qualités intrinsèques occupe une place importante dans le roman et explique la démarche dialectique du personnage opposée à celle de son frère, le Dr Etienne Normand.

L'homme tombé raconte la lutte inutile du médecin aux nobles ambitions contre sa femme qui veut l'entraîner à Montréal. Les époux incarnent les deux pôles d'attraction: le mari croit à la vie simple de la ville de province centrée sur le foyer familial tandis que l'épouse développe un appétit de vie mondaine qui aurait pleine satisfaction à la métropole. Le cheminement est long pour aboutir à la nécessité de déménager à Montréal. Alberte Dumont, avant son mariage, nous était pourtant apparue toute simple, travaillante, dévouée et honorée de l'attention du jeune médecin. A son premier voyage à Montréal, elle était étonnée dans sa candeur "d'une si complaisante

11. Ibid., pp. 142-143.

12. Ibid., p. 142.

publicité accordée au scandale" dans les journaux qui "donnaient, en première page, des récits d'amours malheureuses, d'adultères et de divorces"¹³.

Après cinq ans de conduite frivole, celle qui était à la gêne de manger chez ses beaux-parents parce qu'elle ignorait l'étiquette de la table bourgeoise, lève le poing contre la ville, en signe de protestation contre sa monotonie. Chacune des capitulations de son mari marque un nouveau pas vers la décision où il sera acculé.

Etienne Normand ne se résigne pas comme sa soeur Ghislaine à aller vivre à Montréal. L'amour ne l'invite pas à sacrifier ses ambitions. "Il pâlit et réprime difficilement un geste de colère"¹⁴ lorsque sa famille s'étonne de l'incongruité du projet. Sa femme lui a arraché son consentement pour ne pas dire qu'elle a pris carrément la décision pour lui. Il abandonne la lutte parce que les perpétuelles récriminations d'Alberte contre Saint-Hyacinthe ont graduellement détruit l'image sereine qu'il en avait: "Saint-Hyacinthe ou ailleurs, finit-il par concéder de guerre lasse, du moment que je gagne ma vie. (...) Après tout, Saint-Hyacinthe n'est pas le bout du monde. Et Montréal offre plus d'intérêts, de commodités, d'avantages"¹⁵.

Il se sent pourtant peu à l'aise dans la foule anonyme de la rue Sainte-Catherine qui s'engouffre dans les magasins et il est indifférent à l'activité fébrile qui l'entoure. Même s'il a laissé s'étioler ses intérêts culturels, les avantages urbains s'identifient encore à la vie des arts, mais pas à celle dont veut vivre Alberte, trop superficielle pour apprécier un chef-d'oeuvre.

13. Ibid., p. 31.

14. Ibid., p. 171.

15. Ibid., p. 150.

Comme Etienne partage les vues de l'auteur, qu'il en incarne les idées, nous nous intéressons moins à la lutte elle-même des Normand qu'à leurs visions opposées des mérites des grands centres urbains.

Harry Bernard signale plusieurs inconvénients que n'aurait pas à partager Etienne et qui ne peuvent justifier son opposition. Le médecin montréalais ne souffre pas directement du travail à la chaîne, ni de la rareté de l'argent, ni de l'insécurité d'emploi. Ces inconvénients font tout de même partie du dossier dressé contre les grandes villes. Fondamentalement, Harry Bernard, par le biais de son personnage, en a contre le caractère superficiel de la vie sociale auquel s'obligent trop de citoyens des villes. A chaque occasion, Etienne, par son attitude autant que par ses paroles, montre sa désapprobation.

Il faut interpréter ainsi sa brève apparition à la grande soirée d'Alberte qui "eut tout le succès possible de la banalité"¹⁶. L'ironie de la description trahit le caractère vain d'une telle réunion. Le ridicule atteint son comble au goûter de minuit alors que la plupart de ces messieurs en plastrons, des parvenus récents et des nouveaux riches, s'empiffrent "avec tant de gaieté qu'ils devaient desserrer leur ceinture d'un cran" tandis que leurs "femmes massives" qui, une heure plus tôt, "n'osaient s'adosser afin de paraître distinguées" engouffrent des montagnes de sandwiches ayant toujours l'air de ne pas y toucher"¹⁷.

Etienne ne condamne pas tant ces frivolités que les conséquences de ce style de vie: les dépenses exagérées des sorties et de la garde-robe s'addi-

16. Ibid., p. 84.

17. Ibid., pp. 84-86.

tionnent aux frais encourus par les services de deux servantes; ce qui est plus grave, la santé d'Alberte subit les contre-coups de sa vie dérégulée. De plus, elle néglige sa maison et l'éducation de son fils. Etienne ne peut prononcer de verdict plus net contre la vie mondaine que par l'analyse lucide de sa déchéance morale:

Il se revoyait quelques années auparavant, quand il avait connu Alberte. Quels progrès depuis? Son enthousiasme pour les choses de la pensée, son avidité intellectuelle, l'intérêt profond qu'il portait aux problèmes de la vie canadienne, tout cela s'était évaporé, fondu, volatilisé. Sa médecine même lui devenait onéreuse. (...) Il se voyait tomber dans une lasse indifférence de toutes choses¹⁸.

La mesquinerie d'une épouse sans culture, "pas au niveau"¹⁹, ne doit pas porter tous les torts de la dégradation des esprits. Alberte est elle-même victime du climat mondain où elle est plongée; elle est avalée en quelque sorte par l'entourage. Elle subit l'attrait de la vie mondaine qui répond à l'esprit d'aventure ancestral tandis que son mari préfère la sécurité de la ville de province qui gravite autour du foyer familial. Du jeu des forces en présence, le goût de l'évasion vers la grande ville l'emporte. Mais on perçoit les réticences de l'auteur qui condamne cette décision. Avec trois personnages, L'homme tombé illustre l'instinct conservateur du romancier. Les trois attitudes lui donnent l'occasion de mettre en balance les valeurs intrinsèques de la ville de province et de la métropole.

Dans La maison vide, l'auteur n'établit pas l'intrigue à proprement parler sur le conflit des milieux opposés. Les Dumontier vivent à Ottawa et en aucun cas, il n'est question de déménager pour la famille du fonctionnaire.

18. Ibid., p. 86.

19. Ibid., p. 173.

Seule Marthe, à son mariage, ira s'établir dans un endroit retiré des grands centres. Iroquois Falls correspond mieux à la qualité de son tempérament qui donne l'image de l'équilibre parfait.

La maison vide nuance néanmoins la vision qu'Harry Bernard donne de la ville provinciale et de la métropole dans L'homme tombé. Bien qu'elle soit la capitale nationale, Ottawa tient autant ses traits de la petite ville que de la métropole. Elle

n'est pas une petite ville ni un vaste centre comme Montréal et Toronto. D'aucuns y croient distinguer une agglomération de villes provinciales unies par la communauté d'intérêt, dont les limites respectives sont déterminées, les ambitions et les façons de penser distinctes, sinon opposées²⁰!

Son image s'oppose donc comme entité à la campagne, au village, à la paroisse rurale dont M. Dumontier et Marthe, sa nièce, les deux représentants de la pensée de l'auteur, gardent une certaine nostalgie. Nous verrons quels motifs les déterminent à lutter contre les travers de la vie mondaine et de quelle façon ils oscillent entre l'attrait de la vie sociale et les exigences de la vie intérieure.

Marthe et son oncle se laissent accaparer un moment par la vie mondaine et ils doivent secouer le joug pour retrouver leur idéal originel. Dumontier, au départ, condamne dans le privé l'atmosphère "spéciale de sa ville, éblouissante et artificielle"²¹, mais il y adhère volontiers par la suite, "entraîné par la coutume, l'ambiance, l'exemple d'une population"²². Il n'a pas la force de caractère pour résister longtemps aux attraits de la

20. Harry Bernard, La maison vide, pp. 26-27.

21. Ibid., p. 19.

22. Ibid., p. 19.

vie sociale:

Il s'en voulait un peu, au commencement de plier le cou sans plus de réclamations, mais il s'aperçut bientôt qu'il n'était pas indifférent à cette vie essoufflante, toute de mouvement et de diversité, qui énerve et absorbe à la fois. Il y avait noué des relations, cou-doyé des personnages, ce qui l'avait réhabilité dans sa propre estime. Entraîné par les uns, sollicité par les autres, il était devenu peu à peu l'un des piliers de ce qu'on appelle, ironiquement ou naïvement, l'activité sociale²³.

L'existence du fonctionnaire est ballottée entre un idéal intellectuel élevé et les exigences sociales du milieu. Comme ses confrères, "sollicités par les conventions inhérentes à leurs classes et attachés quand même aux préoccupations d'ordre supérieur, il oscille entre ces deux pôles éloignés"²⁴. Pour Harry Bernard, ces deux obligations sont irréconciliables; le succès de l'une se fait au détriment de l'autre. Les individus ne sont pas nécessairement à condamner, car c'est le milieu urbain qui entraîne, par l'exemple de la masse, les citadins à poser des gestes illogiques et superficiels. Dumontier est victime de la faiblesse de sa volonté. Il est incapable de tenir à ses résolutions "quand une ou deux fois l'an, il mesurait le vide de son existence" et que "pris d'une fièvre que sa femme et le mauvais exemple briseraient à coup sûr, il tâchait de reprendre le temps perdu"²⁵. Les voyages furtifs à Montréal, la pensée du suicide et la soûlerie apparaissent comme des moyens bien artificiels pour fuir les problèmes de la vie urbaine.

La note optimiste sur laquelle se termine le roman laisse supposer que la vie à la ville est viable à condition de faire preuve d'équilibre. Marthe

23. Ibid., p. 30.

24. Ibid., p. 40.

25. Ibid., p. 40.

tire leçon de la conduite de son oncle et, du même coup, reconnaît et dénonce les influences diverses dont elle a été le jouet. Tout au long du roman, le lecteur assiste à la lente montée de l'attrait de la ville et de ses plaisirs, marquée par une volte-face concrétisée par le déracinement pour Iroquois Falls.

Marthe avait mis du temps à s'adapter à la ville d'Ottawa. C'est par l'aspect rustique de la ville qu'elle est conquise. Harry Bernard note en effet que "Marthe n'avait pu rester insensible à cette beauté changeante toujours somptueuse. Elle avait cédé aux sollicitations muettes de cette nature exubérante"²⁶. La conquête est d'autant plus sournoise qu'elle rejoint la sympathie du héros pour la nature:

Marthe de plus en plus aimait Ottawa. Comme tant d'autres avant elle, et presque à son insu, la ville l'avait prise. Hier distante, aujourd'hui familière et douce, la capitale imposait son calme et sa beauté fraîche. Marthe s'abandonnait au charme chaque jour renouvelé²⁷.

Pour Harry Bernard, Marthe lui permet de soupeser les mérites de la ville, d'observer les calomnies et les médisances dans les cercles féminins, les préjugés des parvenus et la vie languissante et sans âme du foyer des Dumontier: "Elle sentait bien les imperfections, les lacunes du milieu, d'autant plus qu'elle n'y avait pas toujours vécu, et que ses yeux neufs distinguaient ce que d'autres eussent ignoré"²⁸. Quand elle décide de partir d'Ottawa, elle réalise le chemin parcouru, la montée grandissante de l'attrait de la vie mondaine. "Maintenant que les circonstances voulaient l'en éloi-

26. Ibid., p. 141.

27. Ibid., p. 140.

28. Ibid., p. 141.

gner, Marthe se rapprochait, en quelque sorte, de sa ville d'adoption"²⁹, note le romancier.

Comme son oncle, elle subit l'attrait grandissant de la ville. Alors qu'elle se tenait à l'écart de toute manifestation mondaine, qui ne l'intéressait pas du reste, elle se laisse tenter par une pièce de théâtre et analyse avec lucidité l'emprise toute neuve des distractions mondaines: "C'était la première fois depuis longtemps et elle prit au spectacle un plaisir non dissimulé. (...) Une question se posa immédiatement à son esprit: quel changement se produisait en elle? Est-ce que l'ambiance commençait d'agir"³⁰? Malgré sa ferme volonté de renoncer à ces sorties, "elle y retourna deux, dix fois, aussi souvent que l'occasion se présenta. Rien n'est prompt comme la contagion du plaisir et Marthe en avait été privée longtemps"³¹.

A en juger par sa réaction, c'est l'influence du milieu qui lui fait accepter, malgré les réticences de son idéal de vie intellectuelle, l'ambiance frivole du bal des employés du Ministère du Commerce: "Marthe se plongeait dans cette atmosphère de clinquant et de faux luxe. Elle éprouvait une hâte de s'étourdir et de s'éblouir afin d'étouffer en elle les reproches qui montaient"³². Ce n'est donc que petit à petit que la plus équilibrée des femmes du roman se laisse gagner par le climat irrésistible de la vie mondaine. On reconnaît la trempe de son caractère à la fin lorsqu'elle se repent de ses frivolités sans en rejeter le blâme sur le milieu: "Marthe réprouvait aussi dans ses moments de sincérité les légèretés auxquelles sa

29. Ibid., p. 141.

30. Ibid., p. 101.

31. Ibid., p. 102.

32. Ibid., p. 104.

jeunesse avait cédé; mais elle continuait quand même à aimer tout cela"³³. L'influence de la ville exerce sur elle tant d'attrait qu'elle met du temps à répondre aux projets de mariage qui l'obligerait à quitter la capitale: "Marthe hésite à quitter tout cela, le passé récent qui l'amusait, le présent qui lui tenait à coeur. Elle trouvait chaque jour comme pour s'y attacher davantage de nouveaux motifs d'intérêt"³⁴. Pourtant, dans une conversation sérieuse avec son cousin Jules où elle lui annonce qu'elle veut "se créer une existence personnelle parmi la rumeur du monde"³⁵, elle lui avoue: "Ce monde je l'aime et je ne l'aime pas. Je m'y amuse mais il m'amuse surtout"³⁶. Harry Bernard signale l'âpreté de la lutte soutenue par Marthe et la dualité de la séduction d'idéaux opposés, car l'âme canadienne est fascinée autant par la mystique de l'abnégation que par l'évasion de la vie mondaine:

La lutte longtemps dure, s'était terminée par la victoire, reconnaît-il. Rentrée en elle-même et se mettant la situation véritable, Marthe avait courbé la tête, condamné les théories qui un moment paraissaient avoir sa faveur. (...) Après s'être abandonnée à l'entraînement contagieux du plaisir, elle s'éveillait à la nécessité de combattre, de se dépenser³⁷.

L'hésitation de Marthe face aux intérêts qui marquent son évolution traduit l'ambivalence de l'image de la ville dans l'esprit du romancier. La décision finale du personnage romanesque de sacrifier le plaisir à l'action, d'accepter le déracinement de la ville pour la vie en pleine nature correspond aussi à l'attitude de l'écrivain face à la société, à son inclination

33. *Ibid.*, p. 142.

34. *Ibid.*, p. 145.

35. *Ibid.*, p. 151.

36. *Ibid.*, p. 150.

37. *Ibid.*, p. 197.

pour la vie en harmonie avec la nature.

Attirés par la vie paysanne, les personnages qui méritent sa sympathie tendent vers ce mode de vie, cherchent à vivre dans cet espace, ou du moins en conformité avec les valeurs qui lui sont rattachées.

Marthe et son oncle de La maison vide illustrent deux cheminements parallèles pour condamner les frivolités de la vie sociale, rencontrées exclusivement dans les milieux urbains. Avec des âmes de campagnards attendris devant les aspects agrestes de la capitale, ils se sentent étrangers dans le brouhaha de la ville. Attirés tous deux par le clinquant des plaisirs factices, flattés dans leur vanité par leur entourage, ils viennent près de succomber définitivement aux attraits de la ville. Leur attitude face à celle-ci subit une évolution qui contrecarre leur goût instinctif pour l'aventure et rappelle les exigences de la vie intérieure.

Dans L'homme tombé et dans La maison vide, la ville prend finalement un même visage. Elle exerce sur les personnages un envoûtement identifié à la vie mondaine pour les caractères superficiels et à la vie artistique pour les plus cultivés. Sans trop s'en rendre compte, les personnages se laissent tenter par leur désir d'aventure. Ceux qui reflètent directement la pensée du romancier ~~refrèment~~ leurs désirs et préfèrent se réfugier dans la sécurité de la vie familiale, sécurité pratiquement irréalisable à la ville. L'hésitation et le cheminement des personnages de ces deux romans illustrent la dialectique des espaces qui caractérisent le dualisme inscrit dans l'âme canadienne-française: le sédentarisme et le nomadisme. Ce double trait de caractère est tellement ancré chez les héros d'Harry Bernard que les deux manuscrits, qui ont été écrits après que la ville eut reçu ses lettres de créance dans la société québécoise, font état des mêmes pulsions contradic-

toires face à la ville.

Dans Les remplaçants, le Dr Lefrançois n'aime ni ne déteste la métropole. Habitué à la vie qu'on y mène, il en retient pourtant l'image qui, trente ans plus tôt, avait étonné son collègue dans la profession, le Dr Etienne Normand de L'homme tombé:

Des gens passaient, qui marchaient vite, pressés de rentrer chez eux, de manger, se laver, changer de vêtements et courir s'amuser, pour oublier la journée de travail, s'en plaindre avec des amis en attendant de se remettre à une autre qui ne serait pas plus gaie que la dernière, ni moins décevante que celles qui suivraient³⁸.

La métropole, par l'intermédiaire des quartiers, reprend l'image de la ville provinciale avec ses convictions et l'emprise du qu'en dira-t-on parce qu'"une ville comme Montréal, c'est un assemblage de petites villes"³⁹, fait remarquer Monique à sa soeur, toute surprise qu'elle soit au courant de ses sorties.

Les résidents des villages périphériques démontrent les mêmes aspirations campagnardes notées dans l'admiration des paysages rustiques de Saint-Hyacinthe et d'Ottawa. Incapables de retrouver des coins de verdure assez vastes à l'intérieur de la densité urbaine, les citoyens se relogent dans des villages comme celui de Beloeil où

depuis quelques années, les maisons nouvelles sortaient de terre l'une après l'autre. Pas une qui ne voulût avoir vue sur la rivière, où de l'autre côté se reflétaient les lumières de Saint-Hilaire. Constructions modernes, le plus grand nombre en bois et blanches pour la plupart, qui logeaient des citoyens en rupture avec la ville, gardaient à la campagne le ton urbain⁴⁰.

38. Harry Bernard, Les remplaçants, manuscrit, p. 135.

39. Ibid., p. 127.

40. Ibid., p. 153.

Harry Bernard associe toujours la vie champêtre avec la vie idéale au Québec. Sans les inconvénients rencontrés par les ancêtres agriculteurs qui devaient peiner dur pour assurer leur sécurité, le médecin rêve de recommencer sa vie dans les cadres de sa ferme, sur les rives du Richelieu.

L'écrivain allie encore le changement de vie avec un changement de milieu. La déchéance est illustrée dans L'homme tombé par le déménagement à la métropole; la résolution de refaire une vie sur des valeurs nouvelles est traduite ici par le désir de retourner à la vie paysanne. Comme le romancier choisit de montrer l'échec résigné du médecin, celui-ci ne quitte pas la métropole, ni même son quartier. Le héros est incapable de s'échapper de la gangue qui l'emprisonne. Il obéit à son destin et illustre la tare qui entache la vie urbaine aux yeux du romancier.

C'est avec la même logique que Dans le bleu du matin met en action un jeune trifluvien qui, après avoir vécu dans les grandes métropoles, en quête de nouveautés, revient à la vie rangée de pommiculteur à Saint-Hilaire. Le changement de mentalité est aussi radical que la différence des décors et correspond à l'ambiance que le romancier attribue à la ville et à la nature. Celui-ci associe, selon la logique de son oeuvre, la frivolité à la ville et le sérieux à la vie paysanne, le bonheur à la nature et les frustrations à l'agitation urbaine. Autant le collégien était volage dans les grands centres urbains d'Europe et d'Amérique du Sud, autant il fait preuve de sérieux à son retour au Canada. Comme il est fasciné tour à tour par les caractéristiques propres de ces deux univers, le héros du roman poursuit donc une démarche dialectique en recherchant le mode de vie qui lui convient. L'insatisfaction de ses voyages et le bonheur tranquille que lui procure le travail agricole traduisent l'idée même du romancier.

Tous les romans publiés et les manuscrits d'Harry Bernard qui font vivre leurs protagonistes à la ville obéissent à la même logique lorsque se présente l'optique d'un changement de milieu. Les personnages subissent tous le double attrait de la ville et de la vie mondaine, en harmonie avec l'esprit d'aventure qui a marqué la première génération de colonisateurs venus au pays. Mais bien peu succombent à ses charmes, si l'on excepte les antagonistes de l'action, insérés dans l'intrigue pour la dramatiser. Chacun des personnages débouche sur une décision conforme à la nature de son caractère et surtout à l'inclination avouée de l'auteur pour la vie paysanne. Les personnages qui choisissent de vivre à la ville le font moins par désir d'évasion dans la vie mondaine que par choix dialectique auquel ils aboutissent à cause des circonstances de leur vie.

Trois réactions différentes traduisent une même vision négative de la ville. Ghislaine Normand et Albert Dumontier semblent espérer y réussir à cause de la trempe de leur caractère et des avantages de l'art. Les Dr Normand et Lefrançois assimilent leur déchéance à leur installation définitive en milieu urbain tandis que Marthe Dumontier et le globe-trotter amateur s'éloignent, avec la complicité du "concepteur" de l'intrigue, vers des univers moins artificiels.

Au terme ^{de l'étude} de la dialectique ville-campagne, il paraît évident que la ville ne brille pas de tous ses feux. Au contraire. Si elle prend les traits d'un milieu de vie attrayant, si elle est une invite à l'aventure, ce n'est en somme que pour mieux assujettir les êtres, les briser dans leur rêve de vie dense et authentique et leur faire regretter le bonheur d'une vie douce et tranquille au sein de la campagne.



M. Harry Bernard, Docteur ès lettres (1948)

CHAPITRE II

LA NATURE

Sommaire: le romancier et la vie paysanne - le romancier et la vie en forêt - fondement de son attitude - autres motifs de vie en campagne - indépendance économique des agriculteurs - atavisme terrien - atavisme de la vie de bûcheron - fidélité à la terre et à la forêt - raisons. Conclusion.

La vie paysanne et la forêt exercent un attrait particulier sur Harry Bernard. Ses premiers romans, écrits à l'époque de la colonisation du Témiscamingue et de l'Ouest canadien, exaltent les avantages de la paysannerie et de l'établissement sur des terres nouvelles. Quelques années plus tard, les excursions de pêche du romancier l'amènent à s'intéresser au travail en forêt et à la vie des bûcherons. Ces derniers, comme les paysans, méritent l'admiration d'Harry Bernard, pour des motifs apparemment semblables. Harry Bernard s'enthousiasme pour les ouvriers de la terre et de la forêt à cause de leur vie en communication étroite avec la nature; il se plaît à faire ressortir le moindre détail de leurs moeurs qui met en valeur l'harmonie

naturelle de leur vie. Mais, à un degré plus secret, la vie paysanne répond à son instinct de sécurité et la vie en forêt à son goût pour l'aventure.

Nous avons vu que ces deux pôles définissent la dialectique des espaces dans les romans d'Harry Bernard, dialectique qui correspond de fait à la nature même du peuple canadien-français. Dans la production romanesque du premier souffle, soit de 1924 à 1932, seul Dolorès, le dernier, fait connaître la passion de l'écrivain pour la vie primitive. Tous les autres romans de cette période vantent les mérites de la vie agricole et colonisatrice ou font ressortir les désavantages de la vie urbaine. Les jours sont longs et Une autre année sera meilleure continuent l'exaltation de la vie en forêt commencée en 1932.

Il faut donc voir deux périodes distinctes et successives dans l'attitude d'Harry Bernard face à la société. Sous l'égide de Lionel Groulx, par sa participation au mouvement de L'Action française puis à celui de L'Action nationale, il se porte en héraut pour défendre les intérêts de ses compatriotes et la vie paysanne traditionnelle. Comme le peuple se sent secoué par l'état précaire de l'économie canadienne, Harry Bernard prône la sécurité et l'auto-suffisance par la culture des champs. La fidélité à la terre paraît à ses yeux une nécessité vitale. Mais il vante avec autant de sincérité les grandeurs de la vie en forêt capable de satisfaire la soif de liberté ressentie par de nombreux compatriotes.

Nous aboutissons ainsi au paradoxe qu'Harry Bernard fait l'éloge de la nature pour répondre à des désirs diamétralement opposés. La vie de la ferme satisfait, à une époque, un besoin de sécurité tandis que la vie en forêt dévoile mieux ses goûts naturels pour l'aventure. Le romancier, dans sa vie personnelle, subit donc le même attrait ambivalent des espaces que ses

personnages romanesques, qui en sont les témoins.

Des raisons invoquées par les personnages en faveur de la nature, les unes sont trop secondaires pour les décider à vivre sur une terre ou en forêt, les autres, rattachées à un sentiment de liberté et d'appartenance, étayaient mieux la décision d'y vivre. Il se dégage des raisonnements en faveur de la vie paysanne et de la vie en forêt une nette impression de communication étroite entre les personnages et la nature, communication qui explique l'attitude des protagonistes des romans.

Les arguments qui décident les personnages à vivre près de la nature plutôt qu'à la ville sont de deux ordres très différents. Les premiers, plus superficiels, font miroiter les éléments qui n'impliquent pas la vie dans la nature comme mode de subsistance intégré à l'économie du pays, tandis que les seconds donnent les raisons véritables qui décident certains personnages à vivre sur une ferme ou en forêt.

La première richesse de la nature par rapport à la ville tient aux vertus curatives du grand air. On la retrouve illustrée dans la plupart des romans. Ainsi, au lieu de s'amuser à Boston, pour soigner sa fatigue, Alberte Normand de L'homme tombé aurait dû aller à la campagne, d'après son mari, médecin de sa profession: "Si elle m'avait écouté, elle aurait séjourné un bon mois à la campagne, se serait couchée le soir à neuf heures, levée le matin à sept heures, elle aurait marché longuement, respiré l'air pur, bu du lait, mangé des oeufs frais, une nourriture saine"¹. C'est aussi pour soigner des séquelles de tuberculose que Raymond Chatel quitte Montréal pour la grande Prairie. Son hôte, M. Lebeau, connaît les effets bienfaisants

1. Harry Bernard, L'homme tombé, Montréal, 1924, pp. 101-102.

de l'air pur et du travail des champs: "C'est vrai que vous êtes blême, remarque-t-il, mais le grand air vous redonnera des couleurs. L'air, c'est pas ça qui manque ici... Travailler dehors, dans le vent, au soleil, ça remet un homme"². Le journaliste de Les jours sont longs se réfugie, pour sa part, en forêt pour refaire sa santé. Il constate que la vie à la ville a gêné le fonctionnement de son organisme: "Comme tous les hommes de bureau, j'ai le foie paresseux, je digère mal, je n'ai plus le goût de travailler. J'en ai assez"³, confie-t-il à son hôte, Amédée Cardinal. Le riche industriel montréalais Deblois de Une autre année sera meilleure, s'évade, à son tour, à son chalet situé en pleine forêt pour fuir le stress de la vie urbaine. Pour se remettre de sa fatigue, il préfère la vie calme et sereine dans l'air pur et vaste de la forêt aux voyages longs et fatigants:

Sur les conseils de son médecin, il fuyait la ville, avec l'intention de flâner quelques semaines. Il avait songé à un voyage en Europe ou ailleurs, au Mexique, puis reculé devant la perspective des préparatifs, de la chasse aux hôtels, aux restaurants. Son camp lointain valait mieux⁴.

Les séjours en forêt permettent aux citadins de se libérer du poids des conventions sociales, des "moeurs mesquines, moeurs provinciales, partout les mêmes"⁵:

Au coeur de la forêt, note encore le nouvel arrivant chez Cardinal, rien de semblable. Ni convention ni conformisme. (...) Je m'en rendais compte maintenant

2. Harry Bernard, Juana, mon aimée, Montréal, Granger, 2e éd., 1946, p. 16.

3. Harry Bernard, Les jours sont longs, Montréal, Le cercle du livre de France, 1951, p. 40.

4. Harry Bernard, Une autre année sera meilleure, Montréal, dans Photo-Journal, XV, 48, 13 mars 1952, p. 29.

5. Harry Bernard, Les jours sont longs, p. 40.

que je goûtais la liberté de mon pays sauvage et sans borne, lointain, perdu, comme détaché du reste du Québec⁶.

Les personnages d'Harry Bernard apprécient la salubrité et le charme de la vie en pleine nature. Ces avantages suffisent à eux seuls à décider plusieurs d'entre eux à faire cure de santé sur une ferme ou en pleine nature.

Les héros d'Harry Bernard se sentent envoûtés également par les charmes de la nature. Jacques Forest de Dolorès chante, sur un mode lyrique, les mérites de la terre nourricière sans qu'il ne se soit jamais adonné à la culture du sol. Ses sentiments montrent l'aspect instinctif des relations que les Canadiens français entretiennent avec la nature. Attristé par la perte de celle qu'il aime, il avoue:

Ce qui me sauva, c'est la terre. La bonne terre, celle qu'on appelle la généreuse, la maternelle, la consolatrice. Je ne sais quel atavisme lointain pouvait agir sur l'émotivité latente de mon être comprimé, mais je me retrouvai en face de la terre et de la campagne, de l'air vif et bleu, des champs ensemencés, des collines lointaines qui masquent l'horizon des motifs de vivre. Je découvrais un monde de sensations, de jouissances, de spectacles neufs. Il y avait en moi un terrien né qui se rattachait par des fibres indistinctes, profondes, à de longues lignées de laboureurs. Moi que blessait trop facilement la présence des hommes, je me précipitai vers la terre comme vers une amie qu'on retrouve. Le sol, le bon sol m'apaisait. Je me rappelle des jours où je restai des heures allongé, aplati sur la terre, la poitrine et la joue collées sur elle les bras étendus, les mains accrochées aux herbes amères, aux âcres marguerites blanches, aux touffes de trèfle odorant et pourpré. De la terre à moi, un flux vital circulait. Il passait dans mes artères, dans mes veines, ouvrait le long de mes membres, mettait un picotement de vie dans mes deux mains crispées, jusqu'au bout des ongles. Il n'y a pas de mots pour exprimer ce que je ressentais⁷.

6. Ibid., p. 40.

7. Harry Bernard, Dolorès, Montréal, A. Lévesque, 1932, pp. 52-53.

Deblois aussi, remarque le romancier,

nourrissait une sorte de culte pour les hauts mauriciens où il séjournait trois ou quatre fois l'an, pour la pêche, la chasse, se reposer et vivre à sa guise, oublier la rue Saint-Jacques, la bourse, les conseils d'administration et la légitime épouse neurasthénique qui ne s'habituaît pas à son rôle de femme riche ou de femme d'un homme riche⁸.

Ils sont rares les personnages d'Harry Bernard qui ne s'émerveillent pas des scènes rustiques de la vie paysanne ou de la nature. Même les plus engagés dans la vie mondaine en apprécient les beautés.

Le choix d'un séjour en pleine nature, comme sa prolongation au-delà des prévisions initiales, relèvent souvent de raisons qui ne tiennent pas compte des contraintes financières et sociales habituelles au citoyen moyen. Les vertus curatives du grand air et l'attachement à la vie en pleine nature deviennent des facteurs déterminants dans le contexte d'une aventure sentimentale. Il faut reconnaître que les passionnés des grands espaces, même les plus nantis, se contentent de bien peu sur le plan matériel. Nul confort, contraintes matérielles libérantes, à certains égards. Les uns, comme Châtel au homestead des Lebeau et le narrateur de Les jours sont longs à son camp improvisé sur les rives d'un lac en Haute-Mauricie acceptent avec sérénité l'inconfort de leur installation; les autres, comme Dolorès, Juana et Deblois sont si riches que leurs aises n'ont peu ou prou à souffrir de l'éloignement des villes.

Les raisons qui amènent certains héros à vivre en pleine nature n'ont aucune incidence financière et de ce fait, ne permettent pas au lecteur de transposer la situation dans la réalité. Harry Bernard voit tout de même

8. Harry Bernard, Une autre année sera meilleure, vol. XV, no 47, 6 mars 1952, p. 29.

des motifs plus profonds que ceux-là pour vivre en conformité avec la nature. Lorsqu'il expose les raisons financières qui s'ajoutent à celles-là, par l'intermédiaire de situations qui privilégient la vie à la campagne, nous réalisons mieux que l'attachement à la nature ressenti par Harry Bernard et transposé en toutes occasions chez ses personnages relève d'un amour profond capable d'envoûter le lecteur.

Il ressort des discussions des personnages confrontés aux difficultés économiques du pays que la vie en campagne offre deux avantages qui emportent l'adhésion de ceux qui sont tentés par la vie éblouissante des villes. Sur la ferme comme en forêt, les héros d'Harry Bernard se sentent gratifiés d'une liberté sans prix, à leurs yeux. Ces motifs reportent la décision de partir; ils suffisent à les attacher à la campagne.

Plus que la poésie de la glèbe, les cultivateurs apprécient leur indépendance, leur autonomie à satisfaire leurs besoins primaires de manger, de se vêtir et de se loger. Maîtres de leur besogne, les cultivateurs intéressés réussissent mieux à se sortir de la misère que les salariés d'usine. C'est l'opinion de Josaphat Lafortune de Dolorès qui reconnaît, au nom d'Harry Bernard, les efforts louables de la colonisation du Nord de Montréal:

Les gens de par ici sont pas riches, mais ils se réchappent. On n'en connaît pas qui sont morts de faim. Chose certaine, c'est que les gens qui vivent par ici (...) sont autant de gens qui vivent pas dans nos villes. S'il y a 35,000 ou 40,000 âmes dans le diocèse de Mont-Laurier, c'est autant de gens qui gagnent leur vie en dehors des vieilles paroisses de la province. (...) En tout cas, j'aimerais mieux en arracher un peu, indépendant sur mes lots, qu'être sans travail à Montréal et manger de la misère⁹.

9. Harry Bernard, Dolorès, pp. 136-137.

A l'époque du krach économique, il est sûr que l'indépendance du fermier qui est capable de subvenir à ses besoins essentiels vaut mieux que le salaire hypothétique ou insuffisant du citoyen qui doit monnayer tous les services dont il a besoin. Mais, avant la crise de 1929, Harry Bernard réagissait déjà de cette façon face à l'indépendance économique du propriétaire agricole. Omer Chaput, le locataire de la ferme des Beaudry, illustre cet état d'esprit de l'auteur quand il fait miroiter à Marie les avantages de la propriété terrienne. "C'était l'ambition de ma vie"¹⁰, lui avoue-t-il avec une lueur de tristesse dans les yeux. La vision, chez Harry Bernard, de la liberté économique des agriculteurs n'est donc pas liée à la situation particulière qui prévaut dans les villes vers les années 1930.

C'est le même mobile d'indépendance qui décide madame Lebeau à demeurer dans l'Ouest. L'attrait de la ville et de la ferme est ambivalent au point que ce sont les mêmes arguments de sécurité, de facilité d'éducation et d'instruction des enfants qui sont évoqués par l'un et l'autre pour convaincre l'opposant. La pauvreté fournit à l'épouse une raison de partir tandis que le mari y oppose la satisfaction de l'autonomie:

Je sais qu'on est pas riche, argumente M. Lebeau. Je sais qu'il faut travailler dur ici, recommencer, d'un bout de l'année à l'autre. Cela on peut rien contre ça. D'un autre côté, si nous sommes pauvres, nous sommes chez nous. C'est une consolation. On est nos maîtres, comme je disais à la femme et on n'a pas de comptes à rendre¹¹.

Il faut un voyage de madame Lebeau à Montréal pour lui faire toucher du doigt que la sécurité escomptée en période de crise économique était mieux

10. Harry Bernard, La terre vivante, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, p. 159.

11. Harry Bernard, Juana, mon aimée, pp. 90-91.

assurée dans l'exil; car au fond du problème, Montréal ne représente pas tellement un retour à la ville que la fin du déracinement. La vie à Régina ne lui conviendrait pas, bien qu'elle puisse y trouver tous les avantages escomptés par un retour à Montréal, moins la parenté, bien entendu. L'opposition implicite entre l'intime sentiment d'appartenance au Québec et celui de l'indépendance du colonisateur rend vraisemblable le sérieux des motifs de rester pour l'un et de partir pour l'autre, et présente, sous l'angle des apparences, la dialectique des espaces romanesques. On reconnaît la pensée d'Harry Bernard dans l'inversion des arguments de madame Lebeau, à son retour de Montréal. A ce moment-là, ce ne sont pas les apparences qui attirent l'attention, mais le visage que reconnaît Harry Bernard à la vie paysanne et à la vie urbaine.

Cette vie était dure, pour Lebeau et pour sa femme, remarque le romancier, mais elle était la seule logique. Qu'iraient-ils chercher ces pauvres gens dans l'atmosphère enfumée d'un quartier d'ouvriers de grande ville? (...) Non seulement ils n'y trouveraient pas de satisfaction matérielle, mais ils regretteraient leur ancien état¹².

Lebeau, qui avait travaillé dans les manufactures de Montréal avant de partir vers l'Ouest, subit comme Marie Beaudry de La terre vivante "la poussée de l'atavisme terrien vieux de quelques générations, inconscient et profond"¹³. Plusieurs fois tentée par la vie des villes, Marie retourne à la fin sur la terre paternelle et au premier contact de ses souvenirs d'enfance, elle voit poindre "le regret encore imprécis de ne plus vivre la vie splendide et libre des campagnards"¹⁴.

12. Ibid., p. 95.

13. Harry Bernard, La terre vivante, p. 156.

14. Ibid., p. 156.

L'agriculteur entretient son amour terrien par la fierté qu'il ressent de son appartenance à la tradition paysanne:

L'aristocratie, ça n'existe guère au pays, déclare M. Bernard dans L'homme tombé. A part quelques exceptions, nous sommes tous fils, petits-fils, arrière-petits-fils de colons et d'hommes de la terre. Ce n'est pas une tâche au contraire. Nous pouvons être fiers de notre origine¹⁵.

Comme les personnages vivent les convictions mêmes de l'auteur, l'ancien citadin de Les jours sont longs, aux mancherons de la charrue, se sent tout transformé d'avoir retrouvé ses origines terriennes, d'avoir renoué avec la lignée de ses ancêtres:

Suivant la charrue que je tenais au sol, les mains serrées sur les mancherons, les guides passées autour du cou, j'allais dans un rêve. Il me semblait que j'étais un autre. Qu'il y avait loin de cette occupation, nouvelle pour moi, à celle de mon bureau abandonné! (...) Et j'évoquais ces longues lignées de paysans dont je descendais; dont nous descendons tous, à travers le pays. Je revoyais cette glèbe qu'ils aimaient, qui les nourrissait, sur laquelle ils peinaient d'une saison à l'autre¹⁶.

Si les agriculteurs se sentent chez eux sur leur terre, il n'en va pas autrement pour Amédée Cardinal et Bébé Lesage qui s'installent en forêt. Malgré la similitude de leurs mobiles, ces bûcherons représentent une toute autre catégorie d'hommes. Vivre en forêt suppose le rejet de la sécurité attachée à la vie sédentaire de la campagne, du village, et même de la ville pour la génération montante. Adèle Cardinal qui étudiait à Québec, n'aime pas remonter dans le Nord pour les vacances "parce qu'elle ne savait plus vivre en forêt. Elle ne s'y sentait pas chez elle"¹⁷. "Le couvent, l'ins-

15. Harry Bernard, L'homme tombé, p. 21.

16. Harry Bernard, Les jours sont longs, p. 154.

17. Ibid., p. 52.

truction, un nouveau milieu, le théâtre, la danse, le goût de la vie mondaine (1') avaient déracinée"¹⁸, d'ajouter le romancier.

Ceux qui ne sont pas détournés des aspirations de leur milieu, sentent mieux leur appartenance à un univers. Ils l'apprécient parce qu'il est le leur. Ainsi, Bébé Lesage, dans Une autre année sera meilleure,

aimait vivre en forêt hors de laquelle il n'était pas à l'aise. Ailleurs, il se sentait étranger. Un poisson hors de l'eau! Quand il descendait en bas à Mékinac ou au Cap, il avait hâte de remonter. S'il s'en-nuyait, il se soulait pour s'étourdir, oublier la ville, ne plus la voir¹⁹.

Le père d'Adèle est l'exemple parfait du Québécois écartelé entre les deux tendances héréditaires de sa nature. En effet, Amédée Cardinal se sent en sécurité sur les quelques acres "de son domaine rocheux et sableux conquis sur la forêt"²⁰ dont il doit compléter le maigre revenu par l'affermage de travaux de chantier et l'ouverture de sa maison aux étrangers de passage dans une région dépourvue d'hôtellerie. Quand il apprend le désintéressement de sa fille pour son genre de vie, il ne trouve pas de meilleur argument que de lui afficher sa satisfaction personnelle: "Qu'est-ce qu'on pourrait vouloir de mieux?" argumente-t-il. "J'en connais, dans les villes, des gens qui en arrachent plus que nous autres. On est pas riche, mais on vit pas mal. Si a fait rien qu's'établir aussi ben qu'ses parents, elle n'aura pas à s'plaindre"²¹, ajoute-t-il en parlant

18. Ibid., p. 74.

19. Harry Bernard, Une autre année sera meilleure, vol. XV, no 44, 14 février 1952, p. 28.

20. Harry Bernard, Les jours sont longs, p. 16.

21. Ibid., p. 58.

de sa fille.

Par contre, Cardinal n'accepte pas la domestication, la vie sédentaire; il se sent incapable de s'astreindre aux besognes qui ne lui plaisent pas. "Rien ne l'intéressait en dehors de la forêt, remarque son hôte. Au fond du bois, il était à l'aise et chez lui"²². La ferme ne représente pas pour lui la terre nourricière qui satisfait ses besoins fondamentaux. Il est un de ceux qui ne se sont jamais laissés dominer par la lente imprégnation de la culture du sol à tel point qu'il aime mieux passer pour paresseux que de s'astreindre aux tâches secondaires de la ferme. Et pourtant, les corvées où il déploie des efforts presque surhumains ne le rebutent pas. C'est ainsi que

chez lui, à la maison, le moindre travail lui donnait mal au coeur. Il n'était pas domestiqué. Il tempêtait s'il fallait réparer un outil, sarcler une plate-bande, scier un cordon de bois de poêle. Il eût laissé les gorêts mourir de faim plutôt que de mélanger leur boîte²³.

Malgré la vie rude, les bûcherons et les agriculteurs choisissent la vie paysanne et la vie des bois comme par instinct, comme poussés par une force héréditaire, différente dans l'un et l'autre cas. En plus de reconnaître les bienfaits de la nature, les uns répondent à la hantise des grands espaces et les autres à la mentalité acquise depuis des générations. Plus habiles au maniement de la hâche, de la pagaie ou de la fourche, "ils sont mal à l'aise dans un monde policé où l'éclat de l'éphémère l'emporte plus que le sens et la fin de la vie"²⁴.

22. Ibid., p. 46.

23. Ibid., p. 83.

24. Ibid., p. 12.

Les inconvénients économiques de la vie en forêt ou sur une ferme ne sont jamais assez sérieux pour déterminer les paysans et les forestiers à quitter leur milieu pour la ville. Lebeau, Robertson et Beaudry mènent une lutte dont l'issue est loin d'être certaine au début. Ils sont assaillis, jour après jour, par "la même lutte acharnée, la même fatigue épuisante du corps, le même découragement momentané, suivi du même espoir de réussir et de vaincre"²⁵. La dure appropriation de la terre par l'homme développe l'amour du paysan et du forestier pour la nature et celle-ci le lui rend bien.

Pour le paysan, elle devient la personne qui partage sa vie. Siméon Beaudry de La terre vivante, qui "chérissait (sa terre) dans chacune de ses mottes", redoutait d'être forcé de la vendre. "Il songeait bien depuis quelque temps à se défaire de l'érablière, mais cela lui coûtait comme de s'arracher un membre"²⁶. Le vieux Robertson puise aussi, dans l'amour de sa terre, le courage dans l'épreuve:

Que de fois il était revenu ainsi des champs plein d'un bonheur simple qu'il analysait mal. Il trouvait alors la vie bonne. Elle ne l'avait pas toujours épargné, mais elle lui avait fait raisonnable mesure. (...) D'autres fois (...) il se sentait envahi du même bonheur naïf fait des choses ordinaires si douces au campagnard las de l'effort du jour. C'est que Robertson aimait la terre d'un amour profond, de chaque heure de chaque minute, d'un amour enveloppant, d'autant plus sincère et durable qu'il s'ignorait. Et cet amour, toujours présent, lui donnait courage de vivre²⁷.

D'une façon toute dialectique, il "avait parié contre la nature qui se moque de l'effort des hommes, et il avait gagné contre la nature"²⁸, de faire

25. Harry Bernard, La ferme des pins, Montréal, A. Lévesque, 1930, p. 122.

26. Harry Bernard, La terre vivante, pp. 17-18.

27. Harry Bernard, La ferme des pins, p. 121.

28. Ibid., p. 123.

remarquer le romancier.

Marie Beaudry, d'abord inconsolable de la perte de son médecin volage, retrouve progressivement une raison de vivre au contact de la terre paternelle. "A mesure qu'elle se rapprochait de la terre, elle fut étonnée de sentir comme elle l'aimait encore"²⁹. "Le contact avec la terre, mère aimante, l'avait amenée à se ressaisir, ajoute encore le romancier. Avoir rêvé d'une existence au loin, incertaine et trompeuse, quand elle avait eu à sa portée plus qu'il ne faut pour être heureuse"³⁰! Avec la même logique que tous les autres paysans, elle préfère son petit pain aux joies artificielles: "Mais n'est-il pas mieux d'être heureuse avec peu dans un entourage modeste, lui confie sa soeur Marguerite, que de se sentir isolée sans véritable tendresse, parmi les trésors de l'univers"³¹? Le cheminement de Marie marque l'attraction "bi-polaire" qu'elle a subie et son choix final de s'installer sur la ferme avec son mari correspond à l'idée d'Harry Bernard face à la situation du Québec à cette époque.

Harry Bernard nous montre la vie paysanne et celle de la forêt sous son jour le plus beau. Malgré les inconvénients de ces deux genres de vie, le sentiment de l'appartenance et celui de la sympathie instinctive contrebalancent avantageusement les difficultés inhérentes à un mode d'existence soumis aux caprices de la nature. D'ailleurs, Harry Bernard se garde d'insister trop sur les détails qui décourageraient le colon ou le forestier. Rares, en effet, sont les fermes mal entretenues dans les romans d'Harry

29. Harry Bernard, La terre vivante, p. 156.

30. Ibid., p. 166.

31. Ibid., p. 167.

Bernard, si on excepte celle de Cardinal dans Les jours sont longs, qui n'en n'est pas véritablement une. Rares aussi sont les visions champêtres qui dénotent un aspect qui rebuterait un personnage. Rares encore sont les notations qui font ressortir que "la vie des bois ne manque pas de servitudes"³². On nous fait connaître, certes, "les souris des bois pilleuses à affoler l'homme le plus tolérant"³³, l'arrosage désagréable par une mouffette et l'agacement des mouches noires et des maringouins; mais ces incidents ne prennent jamais la proportion d'un drame. Tout au plus, les avatars de la vie des bois agrémentent la solitude des humains. Tout compte fait, la forêt et la ferme sont nettement privilégiées par rapport à la ville.

Harry Bernard ne craint pas de faire vibrer la corde sensible, d'insister sur les raisons sentimentales pour demeurer en contact avec la nature. Aucun agriculteur, aucun forestier n'entrevoit son travail ou son mode de vie d'une façon pessimiste. L'évaluation de la société, établie roman après roman, permet de distinguer les attitudes diverses d'Harry Bernard à des périodes différentes de sa vie. Attiré d'abord par la sécurité paysanne, gage de la survie du peuple canadien-français et pris ensuite par le même envoûtement de la vie en forêt qui avait subjugué les coureurs de bois, au début de la colonie, Harry Bernard est demeuré toute sa vie en contact avec la nature. En répondant ainsi aux deux tendances qui structurent la dialectique des espaces, Harry Bernard demeure fidèle à la réalité québécoise, partagée entre l'attrait de la vie d'aventure et le besoin de sécurité dont nous retrouverons des correspondances au niveau des valeurs symboliques.

32. Harry Bernard, Les jours sont longs, p. 33.

33. Ibid., pp. 38-39.

A

M. Gaston Désaulnier
 auquel je souhaite
 le courage dont il a
 besoin de ce temps.

Sincèrement,

Harry Bernard

août 1971

Dédicace de Juana, mon aimée à l'auteur de ce
 travail. Elle figure aux premières pages du livre
 revu et corrigé en vue d'une troisième édition.

CHAPITRE III

LA SYMBOLIQUE DES ESPACES

Sommaire: recherche des composantes de la symbolique de l'espace - les classes sociales: absence de véritable aristocratie au Québec - fierté des origines indiennes - explication de la psychologie, de l'attrait dialectique des espaces par l'ascendance - classes sociales et culture - classes sociales et incorporation à un milieu refermé sur lui-même - idéologie qui s'en dégage - les races fondent le ressort dramatique d'une situation reliée à l'espace - influences nationalistes - perception ambivalente de l'espace identifié aux Anglophones et aux Francophones du Québec - la maison: souvent inhospitalière - réaction de l'homme face à la maison familiale en liaison avec la femme - l'homme, représentant des forces conservatrices - vision masculine des problèmes du nationalisme. Conclusion.

Dans l'oeuvre d'Harry Bernard, les milieux urbains, ruraux et forestiers reprennent d'un roman à l'autre des visages d'où se dégage une image de la réalité québécoise. Les constantes des observations sur ces milieux, dégagées aux deux chapitres précédents, trahissent et expliquent le jeu d'équilibre entre les tendances à la sécurité et à l'évasion qui ont marqué

la vie des Canadiens français.

Rattachées à l'imagerie de l'espace, les classes sociales servent à identifier les conflits entre les différents milieux de vie au Québec. La paysannerie vit en vase clos et rejette, par instinct d'auto-défense, les contacts avec l'extérieur. La ville est considérée comme un danger menaçant et les citadins comme des étrangers. Harry Bernard exploite les conflits entre ces deux mondes qui ne réussissent pas à se compénétrer et fonde sur cet affrontement l'action principale de deux de ses romans situés aux deux pôles de sa carrière: L'homme tombé (1924) et Une autre année sera meilleure (1952). Sous-jacente aussi dans plusieurs autres romans, la rivalité des classes sociales confirme que c'est là l'un des thèmes chers au romancier. Par ailleurs, dans La ferme des pins, au lieu de mettre en conflit la bourgeoisie et le peuple ou les citadins et les ruraux, le romancier oppose les Francophones et les Anglophones et reprend ainsi, sur un autre mode, le dualisme dialectique sécurité-aventure. Outre les classes sociales et les races, la maison constitue une autre valeur d'importance dans l'oeuvre romanesque d'Harry Bernard qui représente l'espace propice pour assurer le bonheur de la vie sédentaire. Elle joue ce rôle en prenant les aspects les plus divers. De simple abri contre les intempéries, comme en témoignent le homestead des Lebeau ou les camps forestiers de Bébé Lesage ou celui du journaliste en vacances en Haute-Mauricie, elle peut se parer des raffinements imposés par la vie sociale, comme en offrent les salons bourgeois des Normand et des Dumontier. Mais elle trouve sa véritable interprétation avec la présence de la femme qui, dans la tradition littéraire québécoise comme dans la vie courante, exerce son autorité sur son "domaine".

Liés à la peinture de l'espace, quatre éléments de la dialectique sécurité-aventure exercent donc leur influence sur les héros d'Harry Bernard. Les classes sociales et les deux races constituantes de la nation canadienne s'identifient aux milieux fermés qui cloisonnent leur univers. La maison familiale, en opposition aux désirs instinctifs d'évasion prend toute sa signification par la présence de la femme qui peut lui assurer la chaleur et la sécurité du nid.

Au Canada français, la véritable aristocratie n'existe pas. Les gens les plus à l'aise ne le sont pas depuis plusieurs générations: ils sont issus de la paysannerie toute proche. Les personnages d'Harry Bernard, même les plus entichés de leur rang social, sont fiers d'ailleurs de leur ascendance rurale. Madame Normand, par exemple, se glorifie devant son fils de ses origines modestes:

Elle est d'humble famille, fait-elle remarquer à son fils en parlant d'Alberte Dumont, mais ce n'est pas un déshonneur. Ton grand-père Normand commença forgeron, mon aïeul à moi était cultivateur à Saint-Charles. L'aristocratie, ça n'existe guère au pays. A part quelques exceptions, nous sommes tous fils, petits-fils, arrière-petits-fils de colons et d'hommes de la terre. Ce n'est pas une tache, au contraire. Nous pouvons être fiers de notre origine¹.

Ceux qui vivent en forêt ne sont pas moins fiers de leurs origines. Eux aussi tirent vanité d'être descendants des Indiens. Le héros de Les jours sont longs, Amédée Cardinal, "paraissait fier et honteux à la fois (de ses ancêtres indiens). Il ne rougissait pas de ses origines lointaines, mais il n'admettait pas qu'on les aperçût en lui"², note le romancier. Le

1. Harry Bernard, L'homme tombé, Montréal, 1924, p. 21.

2. Harry Bernard, Les jours sont longs, Montréal, Le cercle du livre de France, 1951, p. 15.

journaliste en rupture de ban avec la ville vénère aussi "son ancêtre à demi-sauvage, celui qui vivait libre et content de peu, dans les forêts aujourd'hui disparues de la vallée du Richelieu, ou plus à l'est, non loin de l'immense lac Saint-Pierre, au pays retiré des Abénakis"³. "C'est lui, ajoute-t-il encore, qui nous légua le goût de la solitude et du risque, de la forêt et des rêves perdus, des vastes espaces sentant l'eau, la résine et le tanin"⁴.

Les personnages d'Harry Bernard, comme les Québécois de vieille souche, sont tributaires de l'héritage légué par la première génération d'aventuriers, coureurs des bois et colons qui ont fondé le pays. C'est dans cet esprit qu'il faut comprendre le narrateur de Les jours sont longs lorsqu'il termine le récit de ses aventures en forêt en justifiant son agir par la condescendance à ses tendances héréditaires: "Ma fuite en forêt (...) était plus lâche que courageuse. Je le sais aujourd'hui. Le sang dont j'héritai, l'âpre sang de l'ancêtre à demi-sauvage, m'entraîna, m'aveugla, me bouscula"⁵.

L'appel à la vie sédentaire correspond, au contraire, à un besoin créé et acquis au cours des âges mais qui reste toujours confronté à la soif innée d'aventure de l'âme canadienne-française, quelle que soit la classe sociale à laquelle l'être appartient.

Les personnages qui renient leurs origines parlent par antiphrase en regard de la pensée de l'auteur. Ils disent le contraire de ce que pense

3. Ibid., p. 23.

4. Ibid., p. 11.

5. Ibid., p. 78.

le romancier. Par exemple, le ton du jeune trifluvien du Dans le bleu du matin, sonne on ne peut plus faux dans l'ensemble de l'oeuvre d'Harry Bernard lorsqu'il dénonce les origines terriennes de sa famille: "Seul son arrière-grand-père avait commis cette énormité de venir au monde à la campagne et d'y être satisfait de cultiver la terre nourricière: on lui pardonnait mal"⁶. Le collégien, issu d'une famille d'avocats, traduit en définitive les préjugés de son entourage, de ceux qui partagent son rang social, car il va de soi, quand on connaît la fierté des Beaudry, des Normand, des Robertson, des Lesage pour leurs origines terriennes, que celui-là renie cavalièrement ses ancêtres, lui qui exécute les mêmes travaux agricoles qu'eux à son retour au Québec. Il était normal qu'il rejette ses ascendants en même temps qu'il fuyait la maison paternelle. Sa frivolité donne l'occasion à l'écrivain de rappeler la noblesse des origines paysannes des Canadiens français.

Harry Bernard attache beaucoup d'importance à l'hérédité pour expliquer l'agir de ses personnages. L'homme tombé, Les jours sont longs, Une autre année sera meilleure, Dans le bleu du matin et Dolorès font allusion, dès le premier chapitre, aux ancêtres des protagonistes. L'hérédité explique, de l'intérieur, le double attrait qu'éprouvent les personnages. Chacun veut continuer la lignée des ancêtres soit en demeurant fidèle à la terre, soit en répondant à l'appel des grands espaces. Qu'ils soient de la haute société ou d'origine plus modeste, les personnages d'Harry Bernard véhiculent finalement les mêmes idées face à la vie. Voilà pourquoi Victor Barbeau, lorsqu'il reproche à l'auteur de L'homme tombé de ne pas avoir distingué assez nettement la psychologie des classes sociales, fait fausse

6. Harry Bernard, Dans le bleu du matin, manuscrit, p. 3.

route. Pourquoi faire ressortir des différences entre les classes d'une société issue d'une même souche paysanne? L'appartenance à une classe sociale plutôt qu'à une autre ne modifie pas intrinsèquement l'agir des personnages. Aussi sommes-nous d'accord avec Victor Barbeau lorsqu'il dit: "Les Dumont n'appartiennent pas plus au peuple que les Normand à la bourgeoisie. Seul le décor où ils se meuvent peut préciser leur rang et encore"⁷. Mais contrairement au critique, nous n'en faisons pas là un reproche. Le romancier est parvenu à montrer, ou du moins a tenu compte intuitivement, de la superficialité des différences inhérentes au rang social. Les dons d'observation du romancier se confirment non seulement dans ses talents de paysagiste mais dans l'analyse de la société provinciale, son milieu de vie.

La vie mondaine sert de moyen d'évasion à la classe aisée incapable de se satisfaire de la vie sédentaire, pas plus que les paysans en mal de nouveaux centres de colonisation. Les bourgeois, tout comme les gens de la plèbe, sont viscéralement des nomades assujettis à la vie sédentaire adoptée par besoin de sécurité.

Du point de vue de l'ascendance, les personnages d'Harry Bernard traduisent donc, à l'insu du romancier qui fondait l'intrigue sur l'incompatibilité des univers bourgeois et populaire, l'absence réelle des classes sociales au Canada français. Les gens issus d'un milieu aisé ne réussissent pas, faute de tradition profonde, à se créer une culture supérieure. C'est le plus souvent, sous l'angle négatif que paraissent certaines allusions à la culture des bourgeois. Le Dr Etienne Normand et Albert Dumontier, autrefois intéressés aux problèmes d'actualité et même aux écoles de pensée,

7. Victor Barbeau, Le cri qui les trahit, in Les cahiers de Turc, Montréal, 2e série, no 3, 1er décembre 1926, p. 65.

ne trouvent plus le temps de lire deux livres par année. Même Marthe Dumontier, "enfant unique élevée par une mère intelligente et qui avait retiré un certain vernis de culture"⁸ de la fréquentation assidue des amis de son père, universitaire à l'avant-garde, perd un moment le goût pour les plaisirs de l'esprit et se laisse entraîner aux joies faciles des sorties mondaines. De véritable tradition aristocratique, on n'en trouve pas dans les romans parce que dans la réalité québécoise, il n'en existe guère.

Les personnages d'Harry Bernard s'identifient à une classe sociale moins par leur ascendance et par leur culture que par leur appartenance à un milieu de vie, à l'un des trois grands espaces qui divisent la population: la forêt, la campagne et la ville.

A plusieurs reprises, les personnages laissent entrevoir leur chauvinisme en opposant le village à la ville voisine, leur quartier à un autre de la même ville. Les conflits romanesques sont structurés sur l'impénétrabilité des classes sociales ainsi entendues. Et Harry Bernard ne nous montre pas les causes de cette étanchéité sociale. Il se contente plutôt d'en montrer les conséquences par les réactions et la conduite des personnages. Siméon Beaudry, par exemple, désapprouve ses filles qui vont travailler à la ville: "Vous êtes ben plus folles que moi de quitter un bon chez vous pour aller manger de la misère chez les étrangers"⁹, leur rétorque-t-il, en guise de désaveu. Les ruraux se méfient des gens des villes, les considèrent comme des êtres fort différents d'eux et semblent même souffrir d'un certain sentiment d'infériorité à leur égard. Les commères

8. Harry Bernard, La maison vide, Montréal, l'Action française, 1926, p. 40.

9. Ibid., p. 123.

du village trouvent que Marie Beaudry "tirait du grand"¹⁰ depuis qu'elle connaissait le Dr Bellerose. C'est aussi parce que l'hôte de Cardinal "n'est pas monté comme la plupart des citadins"¹¹ que celui-ci l'accepte comme l'un des siens.

L'opposition de la ville et de la campagne se retrouve, par voie analogique, dans les rivalités de quartiers d'Ottawa et de Saint-Hyacinthe. Alberte Dumont et madame Dumontier déploient toutes leurs énergies pour s'intégrer à la classe dirigeante de leur ville. Madame Dumontier connaît la portée de la remarque du romancier à propos d'Ottawa, dans L'homme tombé:

Si vous demeurez plus bas que Rideau, vous êtes de la basse-ville; les résidents de la Côte ne sont pas loin de vous mépriser. Aussi existe-t-il entre ces deux quartiers voisins de la Capitale canadienne mille petites haines sournoises envenimées sans cesse par les coups de langue¹².

Les déménagements successifs d'Alberte Dumont concrétisent les hauts et les bas de sa situation sociale. Du vivant de ses parents, elle habitait sur la rue Bourdages; mais après leur mort, elle est obligée, avec ses frères et soeurs, de se jucher "dans un troisième du bas de la ville"¹³. Lorsqu'elle réussit à décider son mari à quitter le quartier populaire où elle habitait depuis son mariage, pour la rue Sainte-Rosalie, elle "eût préféré la rue Girouard dans la partie ouest"¹⁴ où, de toute évidence, se regrou-

10. Ibid., p. 130.

11. Harry Bernard, Les jours sont longs, Montréal, Le cercle du livre de France, 1951, p. 150.

12. Harry Bernard, L'homme tombé, p. 61.

13. Ibid., p. 8.

14. Ibid., p. 75.

pent les gens aisés de Saint-Hyacinthe. Dans la pensée d'Alberte, la bourgeoisie est rattachée au quartier de résidence. Il faut la sagesse toute populaire de Rose-Anna la Carotte pour démythifier l'importance du quartier dans la promotion sociale. Et c'est cette même jeune fille qui reconnaîtra par ailleurs l'impossibilité de compénétration de deux classes sociales distinctes:

Ces frais de la rue Girouard, on les connaît. Y en a comme ça qui viennent chercher les pauvres filles comme nous autres et pis qui les lâchent après quelque temps. (...) On ne fait pas des aristocrates avec des cordonniers ou des garçons de casseurs de pierres¹⁵.

Si les gens du peuple ne se leurrent pas sur les transformations radicales apportées par la fréquentation d'un milieu aisé, ils reconnaissent néanmoins que la promotion à la haute société se matérialise par l'appartenance à un quartier cossu.

Les classes sociales sont reliées si intimement au milieu que l'accès au salon des bourgeois suffit à Alberte et à madame Dumontier pour leur donner l'illusion de leur connivence avec la bourgeoisie. Ovila Dumont, par ailleurs, se sent valorisé à ses propres yeux, du seul fait qu'il puisse entrer dans la maison des Normand. "Et de franchir ce seuil, d'enjamber le pas de cette porte, le grandit dans son estime. C'était comme s'il devenait quelqu'un, n'était plus le même homme"¹⁶. L'importance du milieu est si fondamentale que le romancier note le changement d'attitude d'Ovila Dumont envers Ghislaine Normand, selon qu'il la rencontre sur le trottoir ou chez elle, dans le portique d'entrée: "Quand il l'avait abordé sur le trot-

15. Ibid., p. 26.

16. Ibid., p. 53.

toir, dans un milieu naturel, il avait gardé son sang froid et sa crânerie de gamin-né. Maintenant il était comme un enfant perdu, comme un sauvage transplanté, sans transition, en pleine civilisation"¹⁷.

Les classes sociales se présentent donc en termes spatiaux plutôt qu'en référence à l'ascendance et à la culture. Les décisions définitives des personnages recourent l'opinion de l'auteur à l'égard des classes sociales du Québec. Pour la majorité des Canadiens français, il ne peut être question de se chercher des titres de noblesse. La bourgeoisie tout comme les Anglophones font partie d'un autre monde où le Canadien français ne tire aucun élément propre à définir son identité. C'est pourquoi Marguerite Beaudry, dans La terre vivante, fait ressortir, aux yeux de sa soeur, l'importance primordiale du milieu d'appartenance:

Mais je sais bien que moi, si j'avais songé à rester dans le monde, je n'aurais jamais voulu vivre dans un autre milieu que le mien (...) N'est-il pas mieux d'être heureuse avec peu, dans un entourage modeste, que de se sentir isolée, sans véritable tendresse, parmi les trésors de l'univers¹⁸?

A maintes reprises, ce principe d'appartenance justifie les hésitations et l'action des antagonistes. Ainsi, Marie Beaudry, Marthe Dumontier, madame Lebeau et Ghislaine Normand optent pour un milieu de vie sur la foi de ce principe. Il y a encore Bébé Lesage, dans Une autre année sera meilleure qui, fasciné par Gisèle Deblois, la fille d'un riche industriel montréalais, décide de revenir à Mariette, la fille de la cuisinière du camp, parce qu'elle est de son monde à lui. "S'il était dans la peau d'un autre, fils de famille à l'aise, instruit, élevé dans les belles manières, il n'hésite-

17. Ibid., p. 53.

18. Harry Bernard, La terre vivante, p. 167.

rait pas, lui semblait-il, à demander la main de Gisèle"¹⁹. Mais il y a tout un monde qui le sépare d'elle: "Si Mariette lui avait plu, elle ne se comparait pas à Gisèle. Elle était d'une autre race"²⁰, reconnaît-il. Foncièrement, Bébé Lesage est aux prises avec l'attrait de la conquête à faire et celui de la sécurité assurée. En somme, il reconnaît les avantages à long terme de la vie sédentaire quand, à la fin, il décide d'épouser Mariette "en se disant qu'en définitive, elle répondait mieux à l'idée d'une femme pour lui, au moment où il déciderait d'une femme à sa vie"²¹.

Le conflit des classes sociales oriente l'action de quelques romans d'Harry Bernard. Identifiées au milieu, au quartier, les relations des groupes sociaux à l'intérieur de l'univers romanesque d'Harry Bernard permettent de saisir l'idéologie de l'auteur.

Les héros bien pensants préconisent qu'il faut rester avec son monde et, comme le bonheur est rattaché à la vie parmi les siens, il devient évident que c'est là une des idées chères à l'auteur. A l'époque où l'exode rural décime les campagnes du Québec, il tente de faire échec à ce mouvement au nom d'un nationalisme peut-être étroit, mais qui a marqué l'évolution du Québec au cours des premières décennies du XXe siècle. On peut reconnaître aussi, dans cette dimension nationaliste de ses romans, le souci du romancier à fixer les caractères du peuple canadien-français, rural par tradition et par mysticisme. Chez Harry Bernard, les personnages vivent repliés sur eux-mêmes; ils évoluent comme en vase clos. Ils n'osent sortir de leur mi-

19. Harry Bernard, Une autre année sera meilleure, Montréal, Photo-Journal, vol. XVI, no 3, 1er mai 1952, p. 29.

20. Ibid., vol. XVI, no 9, 12 juin 1952, p. 28.

21. Ibid., vol. XVI, no 9, 12 juin 1952, p. 28.

lieu; leur univers se limite au quartier, au village, à la classe sociale identifiée au patelin. Le romancier concentre l'action dans un univers fermé non seulement par souci d'esthétique mais par désir de répondre à l'image qui se dégage de la nation canadienne-française de l'entre-deux-guerres.

Dans La ferme des pins, ce n'est plus l'opposition des classes sociales, mais l'affrontement pacifique des deux races constituantes de la nation canadienne qui sert de substrat à la décision de James Robertson de rester ou de partir. L'étude du problème racial des Cantons de l'Est, personnalisée par le drame familial du fermier anglophone, nous permet de connaître l'attitude foncièrement nationaliste du romancier. Harry Bernard n'est pas le premier à agiter le problème racial au Québec. Dans La ferme des pins, il a cependant

accompli sa tâche plus habilement que ses devanciers, reconnaît Jean-Charles Harvey. Dépouillé de toute rhétorique, abandonnant aux discoureurs des foires nationales les clichés qui passent de bouche à bouche depuis trois ou quatre générations, il a su rester sobre dans la vivante peinture du drame muet qui, dans une région québécoise, mit aux prises le sang de deux races²².

Harry Bernard a fondé la fiction sur des constatations historiques. Le chapitre IV de ce roman est un véritable cours d'histoire régionale à la gloire de la conquête pacifique de l'élément francophone sur le fief réservé à l'origine aux Loyalistes. Saint-Valérien-de-Shefford incarne et synthétise tous les Cantons de l'Est et la famille Robertson, dans ses désaccords profonds et dans ses luttes intimes, représente un grand nombre d'autres familles qui, aux prises avec une situation semblable, ont réagi de la même façon. Le drame du vieil anglais prend la force d'une tragédie

22. Jean-Charles Harvey, La ferme des pins, Québec, Le Soleil, 10 décembre 1930, p. 2.

naionale parce que son attitude symbolise celle de tous ses compatriotes voués à l'assimilation.

Le romancier a su voir les ressorts dramatiques d'une situation où les différences raciales des époux entraînent l'assimilation avec une force inéluctable. C'est lui-même qui stigmatise en une courte phrase l'enjeu de La ferme des pins: "Le problème dénué de tous faux-fuyants, se résumait à ceci: Robertson et sa femme n'étaient pas d'un même sang"²³. La bataille s'avère d'autant plus cruelle que c'est le protagoniste de l'action qui a mis en place, vingt-cinq ans auparavant, les éléments du drame: son installation chez des Francophones et son mariage avec une Canadienne française.

En regard de l'âpre lutte de Robertson pour arracher son fils cadet à l'assimilation, Harry Bernard fait ressortir l'habileté des Canadiens français dans leur conquête d'une région qui leur était pratiquement fermée. Nous sentons, au cours de l'évolution du drame de son héros, la secrète satisfaction nationaliste de l'auteur qui avait lancé le cri d'alarme dès L'homme tombé lors d'un amer examen de conscience nationale où Etienne constate avec stupeur: "Les Canadiens français, ceux de sa race, mouraient un peu plus chaque jour. Ils se laissaient fondre et s'anéantir dans la vague saxonne qui les encerclait"²⁴. La ferme des pins offre un secret motif de réjouissance à celui qui constatait que "le sens d'une individualité ethnique n'existait pas"²⁵ chez les Canadiens français.

23. Harry Bernard, La ferme des Pins, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1930, p. 15.

24. Harry Bernard, L'homme tombé, Montréal, 1924, p. 160.

25. Ibid., p. 161.

Plusieurs autres romans fourmillent de remarques sur l'identité nationale sans que ces dernières ne constituent un élément majeur des intrigues. Mais des réflexions du type de celle que lance le curé de La terre vivante à propos de l'église protestante montrent encore la perception des deux races comme des entités étrangères l'une à l'autre: "En passant devant l'église protestante en ruine depuis longtemps, il songea comme les étrangers n'avaient pu tenir longtemps en ce pays catholique"²⁶. Dans La maison vide, par ailleurs, l'auteur fait état des congédiements à l'imprimerie gouvernementale où Dumontier s'empresse de compter le nombre de ses compatriotes congédiés. De même dans Les remplaçants, l'intervention en anglais d'un chauffeur de taxi donne encore l'occasion à Harry Bernard de signaler l'impénétrabilité des quartiers anglais de la métropole par les Francophones. "Parce qu'on était dans l'ouest de la ville, l'homme se croyait obligé de parler anglais. Comme si le quartier restait fermé aux Canadiens d'ascendance française"²⁷. Des notes de ce genre, bénignes en apparence, disséminées à travers l'oeuvre, ne laissent aucun doute sur l'importance qu'attache l'auteur à l'identité nationale.

Les romans d'Harry Bernard mettent en pratique les principes que ce dernier avait émis dans la revue de l'Action française en 1923, avant même de commencer son oeuvre romanesque:

Nous avons nos problèmes, nos moeurs, des habitudes de vie qui nous sont particulières. Il y a chez nous des idées en marche, une évolution remarquable dans la conception de notre individualité ethnique. C'est tout cet ensemble de vie nationale qu'il faut arriver à rendre²⁸.

26. Harry Bernard, La terre vivante, p. 111.

27. Harry Bernard, Les remplaçants, manuscrit, p. 8.

28. Harry Bernard, L'aventure du roman canadien, Montréal, l'Action française, vol. 3, no 4, octobre 1923, p. 247.

La victoire symbolique des Canadiens français illustrée par le départ de James Robertson et son fils prend une importance singulière par rapport à la mission nationaliste que s'était conférée l'écrivain. Non content de faire canadien par la peinture de la nature et des moeurs de chez nous dans tous ses romans, il consacre une oeuvre entière à montrer la lente et sûre montée des Francophones, ses compatriotes.

Au-delà de la fierté nationale, la vision d'Harry Bernard respecte toujours la même perception ambivalente des espaces. A ses yeux, les Canadiens français, dans leur destin national, ont une mission agricole dont le mode de vie qui en découle est capable d'assurer la sécurité économique. Si les Anglophones n'ont pas réussi à conserver l'hégémonie des Cantons de l'Est, c'est que du point de vue des Canadiens français, ils n'ont pas la vocation agricole. Pourtant, James Robertson a fort bien réussi à créer de ses mains la ferme des pins et les Loyalistes n'ont pas changé de façon de vivre en passant la frontière américaine. L'inaptitude des Anglophones à s'astreindre à la vie paysanne relève donc de la perception subjective qui oppose des destins rivaux, sans égard pour la vérité.

Les conflits des classes sociales et l'antagonisme racial révèlent, somme toute, que l'attrait pour la vie sédentaire s'est ancré dans les moeurs canadiennes-françaises par nécessité. L'image de la maison et le rôle de la femme, tels qu'ils se dégagent des romans d'Harry Bernard, mettent plutôt en valeur l'instinct foncier des Canadiens français pour le nomadisme, l'aventure et les grands espaces.

La maison représente au Québec l'abri contre les intempéries et, d'une façon plus large, la sécurité de ses habitants. Comme dans le partage traditionnel des tâches, l'homme subvient aux besoins de la famille par son

travail à l'extérieur, sur la ferme, dans les chantiers, dans les usines ou les bureaux, la femme, astreinte aux tâches ménagères, exerce, avec la complicité du mari, l'autorité à l'intérieur de la maison. Dans la tradition littéraire, elle contrôle la propension du mâle à l'évasion parce qu'elle a normalement partie liée avec la maison et avec les valeurs conservatrices qu'elle représente, dans un monde gagné à la vie sédentaire.

Chez Harry Bernard, la maison et la femme représentent deux dimensions de l'attrait foncier des personnages pour les grands espaces. Il s'agit d'observer phénoménologiquement l'attitude de certains d'entre eux pour le constater.

Dans les romans d'Harry Bernard, seules quelques maisons dégagent occasionnellement la chaleur d'un foyer capable d'assurer le bonheur de ses hôtes. Par exemple, la maison paternelle de Marthe Dumontier à Montréal rappelle brièvement, en opposition à son foyer d'hébergement, l'image d'une maison remplie du bonheur des tâches quotidiennes. Chez elle, après la mort de sa mère, Marthe

restait seule, mais comme sa vie d'alors était pleine.
(...) Elle évoquait son activité besogneuse d'alors,
les courses chez les fournisseurs, les cent détails
qui retenaient la ménagère. (...) Elle était heureuse
se sachant utile²⁹.

Point n'est besoin de se créer un univers intérieur artificiel pour trouver un sens à sa vie, comme elle doit le faire chez son oncle pour ne pas se laisser emporter par le tourbillon des frivolités mondaines.

Ils sont rares les personnages d'Harry Bernard pour qui la maison paternelle offre une image sereine et sécuritaire. Pour la majorité d'entre

29. Harry Bernard, La maison vide, pp. 71-72.

eux, ils y trouvent ennui et solitude. Le romancier a créé le modèle-type du foyer inhospitalier avec La maison vide, comme en témoigne ce titre suffisamment évocateur par lui-même. Les êtres qui y vivent souffrent de la froideur des rapports familiaux et de l'absence de la mère. Le Dr Lefrançois de Les remplaçants déplore aussi, après son divorce, l'inhospitalité de son foyer sans femme. "Y réfléchissant, son attention éveillée, le Dr Lefrançois s'aperçut qu'une sorte de vide avait été organisé autour de son foyer. C'est vrai qu'il était si souvent absent"³⁰!

Alors que la maison offre ordinairement l'image de la sécurité, les maisons paternelles de La maison vide, de Les remplaçants et de L'homme tombé poussent les occupants à chercher à l'extérieur leur besoin de chaleur et d'intimité.

Les réactions des personnages en rapport avec la maison sont liées à leur attitude face à la femme. André Vanasse, dans l'étude du roman paysan, dégage le principe que "tout le comportement du monde paysan n'a d'ultime explication que par la femme"³¹. Nous pouvons appliquer ce principe à l'ensemble des romans d'Harry Bernard, même à ceux dont l'action se déroule en milieu urbain à cause de la mentalité foncièrement paysanne des citadins d'Harry Bernard. Etienne Normand, Albert Dumontier, Deblois et Lefrançois tout aussi bien que Lebeau et Cardinal réagissent négativement à l'attitude de leur femme quant à leur manière de vivre. Mais on peut y voir deux types de réactions: les uns n'entendent pas contrer leur instinct d'aventure sous la pression des reproches de leur épouse tandis que d'autres, attachés

30. Harry Bernard, Les remplaçants, manuscrit, p. 55.

31. André Vanasse, Le temps et l'espace dans le roman paysan canadien (1914-1950), thèse de maîtrise-ès-arts, Université de Montréal, 1963, p. 39.

à la vie intérieure, représentent les forces conservatrices en butte à l'émancipation par la promotion sociale.

Michel Lebeau, dans Juana, mon aimée, malgré son attachement à la culture du sol, répond, par ses déménagements de Montréal au Manitoba puis en Saskatchewan, à un besoin d'aventure satisfait par la vie de colonisateur nomade toujours prêt à tout risquer et à tout recommencer dans l'espoir d'une meilleure réussite. Les plaintes de l'épouse sur l'insécurité de leur vie ne font pas le poids avec l'autonomie escomptée après les années de misère et la vie de l'Ouest leur apparaît la plus logique pour eux sans être pour autant la plus facile. Madame Lebeau ne réussit pas à éveiller les forces conservatrices de l'agriculteur trop enclin à l'amour du risque.

Amédée Cardinal, incapable de s'astreindre aux travaux routiniers de l'exploitation agricole, représente, selon André Vanasse, le type du chasseur nomade en conflit perpétuel avec la maison:

C'est lui qui offre le plus de points communs avec les Indiens et peut-être, est-ce simplement parce que l'auteur a réussi, mieux que tout autre, à dessiner avec précision la psychologie de ce chasseur nomade. (...) Et c'est parce qu'il aura été décrit sans parti pris qu'il restera l'une des plus belles figures de la littérature paysanne³².

Il refuse les contraintes de la maison représentées par les exigences de son épouse qui incarne les valeurs conservatrices auxquelles son instinct héréditaire pour l'aventure s'oppose avec ténacité:

Cardinal avait beau craindre sa femme, il la bravait et lui tenait tête, parlant peu, offrant une résistance passive. Quand les frémilles lui couraient dans les jambes, comme il disait, il partait. Rien ne le rete-

32. André Vanasse, Le temps et l'espace dans le roman paysan canadien (1914-1950), p. 63.

nait, ni la besogne qui le sollicitait, ni les injures, ni une jérémiade de plus ou de moins. Il ne résistait pas longtemps à l'appel du bois³³.

Les épouses de Cardinal et de Lebeau offrent l'image traditionnelle de femmes intéressées par la sécurité du foyer auquel les maris ne répondent pas à cause de leur inclination naturelle pour la vie nomade. Elles reprennent ainsi l'image habituelle du roman canadien-français traditionnel de la mère qui lutte pour assurer la stabilité des siens.

Dans d'autres romans, l'opposition des conjoints correspond à l'inversion des représentants des forces conservatrices. Les héros masculins de L'homme tombé et de La maison vide s'opposent à leurs épouses, non pour fuir les exigences de la vie sédentaire, mais pour sauvegarder les valeurs ancestrales de la vie familiale centrée sur la richesse de la vie intérieure. Dans ces deux romans à thèse, les femmes font preuve d'une volonté de domination, même à l'extérieur de la maison. Après des capitulations répétées sur des aspects secondaires, Etienne Normand, par exemple, est amené par les ruses machiavéliques de sa femme, à se détacher à contrecœur de son devoir professionnel et abandonner tout espoir de vie familiale intériorisée. Alberte s'est aperçue qu'elle triompherait des résistances de son mari en l'attaquant sur son propre terrain: "Elle créait à Etienne une vie intérieure plus intense, s'étant aperçue que c'était par là qu'elle le vaincrait toujours plus sûrement"³⁴.

Comme l'ennemi est dans la place, la seule façon de résister consiste dans la fuite. Toutefois, la fugue est de courte durée parce que les forces

33. Harry Bernard, Les Jours sont longs, pp. 56-57.

34. Harry Bernard, L'homme tombé, p. 77.

conservatrices y sont trop profondément imprégnées. Dumontier fuit à Montréal où il se soûle généreusement lorsque l'examen de conscience devient trop accablant. Etienne calme sa rage par une promenade nocturne et Deblois, dans Une autre année sera meilleure, se réfugie dans son camp forestier pour se reposer des plaintes de sa femme neurasthénique, toujours prête à le traîner contre son gré dans les réceptions mondaines. Il n'y a que le Dr Lefrançois dans Les remplaçants qui se résigne au divorce plutôt que de sacrifier sa carrière professionnelle aux sorties mondaines exigées par sa femme. A l'instar d'Etienne, les autres maris "sont las de batailler, de défendre pouce par pouce dans leur propre maison leurs idées et l'organisation de leur vie"³⁵, pour reprendre à quelques mots près la formule de L'homme tombé.

Harry Bernard confie donc, dans quelques-uns de ses romans, la mission de conserver la tradition familiale aux hommes plutôt qu'aux femmes. Madame Normand, la mère d'Etienne, est le porte-parole incontestable de l'auteur et parle au nom des hommes lorsqu'elle rejette, sur l'incompréhension de ses congénères, l'insuccès des hommes. Ils échouent dans leur mission civilisatrice,

parce qu'ils épousent neuf fois sur dix, des femmes inférieures. Je ne dis pas par la fortune, par la famille ou par l'intelligence. Mais inférieures par la culture en général, le développement des facultés. (...) Le résultat, c'est que des hommes d'une valeur réelle, après quelques années, perdent intérêt à la vie, se dégoûtent de leur entourage et d'eux-mêmes, rivés au terre à terre par des femmes qui ne les comprennent pas³⁶.

35. Ibid., p. 167.

36. Ibid., p. 22.

Cette façon d'imputer aux femmes la déchéance nationale, tout comme le fait Robertson pour la perte de l'emprise anglo-saxonne sur les Cantons de l'est, correspond à coup sûr à une vision masculine des événements: "On a changé le pays. Ou's qu'on avait un Anglais ou un Ecossais, vous trouvez d'nos jours deux Canadiens. La raison, c'est simple. La faute des nôtres d'abord et des femmes"³⁷, d'accuser le vieil anglais.

Dans la tradition romanesque d'inspiration paysanne, on retrouve peu souvent l'image du mari soumis à une épouse dominatrice à l'extérieur du foyer. Il existe plutôt un partage pour ainsi dire implicite de l'autorité parentale. L'absence ou l'inconsistance caractérielle du père favorise un déséquilibre entre l'autorité du père et celle de la mère en faveur de celle-ci. Si certains héros masculins, comme Lebeau et Cardinal, sont conditionnés par les harcèlements incessants de leur épouse sans pour autant contre-carrer leur instinct d'aventure, d'autres maris, comme les Normand, les Dumontier et les Lefrançois prennent franchement la défense de la survie nationale et de la sécurité familiale en l'absence morale d'épouses, éprises de vie mondaine et orientées vers la vie extérieure plutôt que vers le travail routinier de l'entretien ménager. A ce titre, et c'est là l'originalité d'Harry Bernard, ces maris se font les défenseurs des valeurs traditionnelles et représentent, dans les forces en présence, la sécurité qu'on est habitué à voir défendue par la femme dans le roman paysan canadien-français.

En dehors des images directes qu'on peut dégager de l'étude de l'espace dans les romans d'Harry Bernard, il existe donc des valeurs symboliques constantes. Les valeurs symboliques des classes sociales et des races

37. Harry Bernard, La ferme des pins, p. 75.

identifiées au milieu d'appartenance tout comme les profils inhospitaliers de la maison et l'absence morale de la femme reprennent la perception de l'espace selon la même logique qu'on avait décelée dans l'étude des espaces physiques: la ville et la nature. Les personnages d'Harry Bernard, quel que soit leur groupe d'appartenance, s'identifient de préférence à la nature. Chacun vit refermé sur lui-même et cette intraversion ne se dément pas par les dimensions sociales et raciales. C'est pourquoi le romancier vitupère contre l'absence de vie intérieure dans les maisons qui auraient dû être les centres de cette vie intravertie. La femme porte le poids de l'accusation parce qu'à ses yeux, elle ne se montre pas à la hauteur pour assurer la sauvegarde des traditions, des valeurs conservatrices.

Harry Bernard prolonge la tradition des romans à thèse, mais il fait preuve d'originalité en situant l'action en milieu urbain et en inversant les rapports sécurité-aventure dans certains de ses romans.

Les deux tableaux contradictoires qui se dégagent des romans d'Harry Bernard où l'homme démontre tantôt une soif d'aventure et tantôt un respect de la vie familiale contre les aspirations de l'épouse sont à l'image de la double tendance qui a marqué la vie des Québécois. Cependant, l'image globale qui se dégage des maisons inhospitalières et des femmes engagées dans la vie mondaine ne corrobore pas la tradition littéraire du Québec et fournit ainsi une facette différente sur laquelle sont envisagés les problèmes de la société québécoise.

C O N C L U S I O N

Le roman est sans doute le genre littéraire qui reçoit la plus large acception. Les affabulations réalistes, fantaisistes ou psychologiques appartiennent au genre, du moment qu'elles en respectent les éléments essentiels. Ceux-ci sont cependant difficiles à définir in abstracto, d'autant plus qu'ils changent avec l'évolution littéraire. Si de nos jours, par exemple, l'intrigue et la localisation des événements dans le temps et l'espace ne constituent pas des éléments essentiels au genre, il en était autrement à l'époque d'Harry Bernard. Dépouillé de la stratification des conceptions propres à chacune des écoles de pensée, le roman se présente néanmoins comme une création autonome avec une référence plus ou moins étroite avec la réalité perçue par l'écrivain. C'est du moins sur ce principe de la triple relation du roman avec la société et la vision subjective de l'écrivain que Jean-Charles Falardeau fonde l'intérêt de la sociologie pour la critique littéraire.

Le roman, affirme-t-il, est plus que le simple reflet d'une réalité sociale. Il est une création spécifique à partir d'éléments que l'écrivain trouve en lui-même et autour de lui. Le romancier invente des êtres et les lance dans des aventures humaines. Ils poussent jusqu'à leurs limites des destinées dont il a trouvé des indices dans son expérience. Il rend explicite ce qu'il a vu comme latent, il décrit comme vraisemblable ce qu'il a pressenti comme possible; il offre

comme organisé ce qu'il a observé comme diffus¹.

Chez Harry Bernard, les univers inventés prennent deux images distinctes dont il faut tenir compte dans l'appréciation de son oeuvre. La portion de réel que retracent les romans à thèse s'organise en fonction de l'illustration d'une idée que le romancier perçoit ou croit percevoir dans la société, tandis que les romans psychologiques, fondés sur le drame personnel des héros, font revivre des réactions psychologiques empruntés à la vie courante.

Au terme de cette étude de l'espace dans les romans d'Harry Bernard, il nous importe maintenant de dégager les composantes originales de l'univers du romancier. Les connotations spatiales, souvent empruntées à la vie de l'écrivain, mettent en valeur la qualité esthétique de son oeuvre. Enfin cette étude nous aidera à mieux situer les romans d'Harry Bernard dans le contexte de l'évolution littéraire du Québec.

Le romancier ne crée pas de choc sur la mentalité de son époque. Sa popularité d'alors tient justement au fait qu'il reflétait l'image de la société, avec les idées qui l'animaient. S'il rejette les prétentions de la bourgeoisie et la fatuité de la vie mondaine, c'est que ses contemporains réagissaient de la même façon devant les conséquences de l'industrialisation. C'est ainsi qu'on peut d'ores et déjà déceler les tendances traditionalistes du romancier.

1. Jean-Charles Falardeau, Les milieux sociaux dans le roman canadien-français dans, Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau, Littérature et société canadiennes-françaises, Québec, P.U.L., 1964, p. 123.

L'examen des cheminements dialectiques de ses personnages entre le besoin de sécurité et l'attrait de l'aventure révèle que la plupart des démarches se résolvent en faveur de la conservation des valeurs traditionnelles. Même lorsqu'ils se laissent emporter par leur goût des grands espaces, la vie dans la nature représente un mode d'existence pour lequel les Canadiens français sont particulièrement prédisposés, précisément à cause de leur atavisme.

Si l'organisation des espaces dans l'oeuvre romanesque d'Harry Bernard traduit en premier lieu l'instinct conservateur du romancier face aux changements de la société, le souci esthétique qui a présidé à la mise en forme de son univers romanesque fait ressortir sa recherche de modes d'écriture nouveaux qui le place à l'avant-garde du roman vers 1930.

Harry Bernard vise à la perfection stylistique et les progrès de sa manière d'écrire sont apparents d'un roman à l'autre. Le passage du récit objectif à la troisième personne à une étude subjective à la première personne indique un changement radical du point de vue sous lequel la vie est envisagée. Avec le ton confidentiel du récit personnel, les événements, depuis Juana, mon aimée, s'identifient à la réaction d'un narrateur participant à l'action. C'est une façon pour Harry Bernard de nous faire voir l'univers de ses romans de l'intérieur. Le romancier a toujours été guidé par une vision myopique des objets, laquelle favorise la vue des détails. Il parvient au sommet de l'art descriptif par l'usage de procédés bien étudiés. Peintre des surfaces, Harry Bernard excelle à recréer par la magie des mots, les reflets, les nuances et les chatoiements des tableaux de la vie quotidienne, comme photographiés sur le vif. Les angles subjectifs sous lesquels il fixe certains paysages, la personnification des objets,

l'interférence de scènes particulières dans des contextes plus généraux offrent des occasions d'observation peu banales et font apparaître l'écrivain comme un artiste du verbe qui fait appel aux ressources nuancées de l'art narratif.

La langue des romans est le miroir de la civilisation rurale et est bien adaptée au récit des moeurs traditionnelles. Imbu des principes du régionalisme, Harry Bernard s'est donné comme mission d'interpréter, avec le langage de chez nous, le pays sous ses différentes facettes. C'est surtout la botanique, la faune et les moeurs traditionnelles qui ont retenu son attention et qui font sa particularité.

Si Harry Bernard est l'homme de la tradition quant à ses idées sociales, il est aussi le romancier de l'avant-garde, celui qui a acheminé le roman québécois vers l'expérimentation de formes nouvelles. Au confluent des influences littéraires venues de France, influences qu'il a tirées de la somme de ses lectures, il a su les adapter et faire oeuvre originale.

L'un de ses mérites a été en effet d'utiliser des techniques expérimentées par Green, Mauriac, Colette et les autres écrivains de l'après-guerre et de rattraper l'écart d'une génération qui séparait les deux expressions romanesques. De Pierre Benoît, il apprend l'art de l'enchaînement inéluctable des événements de façon à maintenir l'intérêt du lecteur tout au long du récit. A Julien Green, il emprunte la méthode de l'écriture récurrente qui amène le romancier de La ferme des pins à faire de nombreux retours en arrière et à briser le déroulement linéaire des événements et à marquer une meilleure articulation de l'intrigue centrée sur les événements majeurs.

Harry Bernard a participé à la relance du roman psychologique né avec Laure Conan et il a préparé la venue de Gabrielle Roy. Bien avant Bonheur d'occasion et Au pied de la pente douce, L'homme tombé et La maison vide étudient les moeurs citadines. Juana, mon aimée et Dolorès centraient l'action sur l'individualité d'un caractère bien avant Au-delà des visages. Ces romans sont loin d'être parfaits, tant s'en faut! Ils portent les promesses et les défauts des coups d'essai. Mais Harry Bernard peut revendiquer l'honneur d'avoir initié le roman canadien-français à des techniques dont le résultat est heureux sur le plan de l'esthétique.

Si l'on compare la société et les personnages au Canada français qui les a vu naître, on peut circonscrire les postulats qui ont présidé à la mise en place de chacun de ses romans, car d'une part, le romancier est l'historien du quotidien qui fait appel à la petite histoire vécue au jour le jour pour incarner les protagonistes de l'action, et d'autre part, la société et les personnages sont "les fantômes des vœux"² du romancier, au dire de Jean-Charles Falardeau. Que pouvons-nous retenir alors de la fresque élaborée par Harry Bernard?

Nous pouvons lui appliquer, en premier lieu, la constatation que dégageait ce sociologue pour toute la production romanesque du Québec:

Dans nos romans, on vit à ne pas en douter dans une société nettement définie et dont il est encore possible de faire le tour. Cette société est de plus d'une façon insulaire. Elle connaît ses frontières. Elle se tient repliée dans ses frontières³.

2. Ibid., p. 142.

3. Ibid., p. 143.

Les personnages d'Harry Bernard vivent toujours dans un monde refermé sur lui-même. La mentalité potinière de Saint-Hyacinthe, les prétentions de la Côte de Sable, les préjugés de la campagne canadienne, la réclusion d'un homestead, d'une cabane au bord d'un lac ou en forêt intensifient leur drame. Le romancier exploite à dessein cet isolement et la solitude intérieure qui en résulte pour conférer un caractère plus tragique à l'action.

Le monde d'Harry Bernard est circonscrit dans les limites du nationalisme tel que perçu par l'écrivain. Chacun des espaces de ses romans n'a aucun lien avec le monde qui lui est extérieur, si l'on excepte le dernier manuscrit Dans le bleu du matin. Et encore là, les héros vivent en marge de la vie du pays où ils passent! Les Anglophones du Québec, les bourgeois que côtoient les gens du peuple et les citadins des villes voisines de la campagne sont considérés comme des étrangers, par les autres personnages. L'univers québécois d'Harry Bernard prend des proportions fort restreintes. A peine réussira-t-il à intégrer le monde urbain dans les deux derniers manuscrits comme milieu de vie presque normal pour des humains qui gardent peu de références avec le monde agricole.

Les Canadiens français, depuis la seconde moitié du XIXe siècle jusqu'à la fin du roman paysan, se définissent dans l'optique d'une société globale "comme minoritaires, agriculteurs, catholiques et français"⁴, au dire de Marcel Rioux. Dans ses Essais critiques, Harry Bernard s'était proposé, pour sa part, de caractériser son oeuvre par ces mêmes traits. Il y affirme en effet péremptoirement que notre littérature sera d'abord catho-

4. Marcel Rioux, Aliénation culturelle et le roman canadien, dans Littérature et société canadiennes-françaises, p. 145.

lique et française et souhaite à la suite de l'abbé Groulx, dont il cite les écrits, qu'elle prenne une teinte de régionalisme: "Grâce à Dieu (...) notre littérature de demain, catholique et française, promet de se faire bravement régionaliste"⁵. De ce dernier caractère, il est facile de dégager l'image agraire et minoritaire de notre littérature parce que le courant régionaliste s'identifie ici à la littérature nationale.

Chez Harry Bernard, l'aliénation de l'individualité à une idéologie est moins poussée que chez d'autres romanciers à thèse, comme chez Damase Potvin, par exemple, à cause de ses talents d'observation, de sa volonté de respecter la réalité et de son accession au roman psychologique. Ces originalités font en sorte que les reproches de Marcel Rioux à l'endroit des romans à thèse doivent être nuancés à son endroit. On ne peut inclure, sans distinction, Harry Bernard dans son jugement des "romans de la fidélité" lorsqu'il affirme:

Ce n'est plus à la réalité que s'intéressent (...) les romanciers à thèse, mais à l'image qu'ils se sont construite de la société idéale, plutôt qu'aux individus ou même à leurs personnages qu'ils s'intéressent. C'est pourquoi dans (...) leur roman, on ne retrouve ni les Canadiens, ni leur milieu, ni la nature. Tout est faux et déformé⁶.

Au contraire, chez Harry Bernard, la nature, les gens d'ici sont étudiés avec un réalisme aigu. Point n'est besoin de refaire la démonstration de ses dons d'observation. A cause de son sens de la réalité canadienne-française, il échappe à l'aliénation idéologique commune aux romans à thèse.

5. Lionel Groulx, in l'Action française, février 1917, cité dans Essais Critiques, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1929, p. 49.

6. Marcel Rioux, op. cit., p. 147.

Harry Bernard ne fait pas que fournir à ses compatriotes agriculteurs des "rêves de compensations", pour reprendre l'expression de Bénichou à propos de la morale cornélienne. Dans ses romans, il montre ses contemporains tels qu'ils sont et non tels qu'il voudrait qu'ils soient. C'est pourquoi le portrait de la société canadienne-française qui se dégage de son oeuvre a offusqué une partie de la critique de son temps, parce qu'elle ne trouvait pas assez relevée l'image du pays et des individus. La médiocrité des personnages et la vérité de l'observation du milieu entraînent son oeuvre vers un roman nouveau et fixent l'image d'un monde en disparition.

Par les thèmes véhiculés, l'oeuvre d'Harry Bernard se situe aux confins du roman québécois contemporain. Avec Ringuet, il met fin à la présence prépondérante de la terre. Celle-ci se mêle intimement à l'action de La terre vivante, de Juana, mon aimée et de Les jours sont longs; d'autres récits abordent cependant des problèmes plus neufs pour le roman québécois: l'atmosphère de la ville, le nationalisme et l'échec d'une vie.

Au dire de Monique Bosco, "le grand thème du roman canadien est l'isolement"⁷. Le déracinement que ressentent, face à la ville, les citadins ruraux de mentalité chez Harry Bernard, montre encore l'aliénation des personnages face aux changements imposés par la société en transformation. Mais les bonnes causes que défend le romancier ne lui permettent pas de partager le climat des romans contemporains marqués par l'angoisse, la dépossession, l'impuissance, l'échec et le suicide. Même Les remplaçants, qui reprend le thème de l'échec, débouche sur une signification positive et sur la consola-

7. Monique Bosco, L'isolement dans le roman canadien-français, thèse de doctorat, Université de Montréal, 1953, p. VI.

tion ressentie à la réussite des enfants du Dr Lefrançois.

L'incapacité d'Harry Bernard d'accéder aux valeurs d'aliénation psychologique du roman contemporain explique, en partie, le silence actuel du romancier malgré des oeuvres en préparation. Les remplaçants et Dans le bleu du matin sont d'un autre âge parce qu'ils ne véhiculent pas la thématique du roman actuel. Incertain de l'accueil du public, Harry Bernard préfère se taire plutôt que d'être incompris.

Le principal mérite d'Harry Bernard a été d'apporter au roman des transformations sur le plan esthétique qui ont ouvert la voie à l'évolution rapide du genre. L'étude de l'espace de ses romans nous a permis de réaliser que, même s'il s'est fixé dans un autre âge quant aux valeurs sociales et aux thèmes exploités, l'écrivain mérite une meilleure attention de la part des historiens de la littérature québécoise à cause de sa présence essentielle dans la création littéraire québécoise en évolution. Il est un maillon **important** de la chaîne de notre courte tradition littéraire. Malgré son effacement actuel, on ne peut nier l'influence prépondérante d'Harry Bernard sur les écrivains de son époque et son apport sur le plan formel au roman québécois.

B I B L I O G R A P H I E

I. Oeuvres de l'auteur - II. Ouvrages généraux -
III. Thèses - IV. Ouvrages critiques - V. Articles
de revues - VI. Articles de journaux - VII. Corres-
pondance inédite.

I. Oeuvres de l'auteur:

1. Romans

L'homme tombé..., Montréal, (s.é.), 1924, 173 p.

La terre vivante, Montréal, Bibliothèque de l'Action française,
1925, 214 p.

La maison vide, Montréal, Bibliothèque de l'Action française,
1926, 203 p.

La ferme des pins, Montréal, Librairie d'Action canadienne-fran-
çaise, 1930, 206 p.

Juana, mon aimée, Montréal, Granger, 1946, 2e édition revue,
212 p. (1ère édition: 1931, A. Lévesque).

Dolorès, Montréal, Ed. A. Lévesque, 1932, 223 p.

Les jours sont longs, Montréal, Le cercle du livre de France,
1951, 183 p.

2. Nouvelles

La dame blanche, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1927, 222 p.

3. Critique

Essais critiques, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1929, 196 p.

Le roman régionaliste aux Etats-Unis, Montréal, Fidès, 1949, 387 p. (thèse de doctorat).

4. Articles de revues

L'avenir du roman canadien, dans l'Action française, X, 4, pp. 238-248.

Le petit chasseur, Montréal, Ed. A. Lévesque (A.B.C. du petit naturaliste canadien I) 1936, 64 p.

Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie, Trois-Rivières, Ed. du Bien public (coll. "L'histoire régionale" - 12), 1953, 237 p.

5. Oeuvres inédites

Une autre année sera meilleure, Photo-Journal, Montréal, XV, 43 - XVI, 10, 7 février 1952 - 19 juin 1952.

Les remplaçants (roman inédit dactylographié 8½" x 11"), 211 p.

Dans le bleu du matin (roman inédit dactylographié 8½" x 11"), 197 p.

Souvenirs, manuscrit en préparation (1973).

6. Correspondance

Lettre d'Harry Bernard à l'abbé Camille Roy en réponse à son article sur La ferme des pins, paru dans l'Enseignement secondaire au Canada, Québec, P.U.L., X, 5, février 1931, pp. 370-379, (correspondance personnelle de l'auteur) datée de Saint-Hyacinthe, 17 février 1931.

Lettre d'Harry Bernard à Claude-Henri Grignon, (correspondance personnelle de l'auteur), datée de Saint-Hyacinthe, 16 août 1932.

Lettre d'Harry Bernard à Claude-Henri Grignon, (correspondance personnelle de l'auteur), datée de Saint-Hyacinthe, 27 décembre 1932.

Lettre de réponse à Paul Verchelden, (correspondance personnelle de l'auteur), datée de Saint-Hyacinthe, 17 mars 1933.

II. Ouvrages généraux:

Bachelard, Gaston, La poétique de l'espace, Paris, P.U.F., 1970, 6e éd., 214 p.

Baillargeon, Samuel, Littérature canadienne-française, Montréal, Fidès, 1963, 3e éd. revue, 527 p.

Bessette, Gérard, Une littérature en ébullition, Montréal, Ed. du Jour, 1968, 315 p.

Bessette, Gérard, et al., Histoire de la littérature canadienne-française par les textes, Montréal, Centre Educatif et Culturel, Inc., 1968, 704 p.

Blanchot, Maurice, L'espace littéraire, Paris, Gallimard, (coll. "Idées"), 1968, 382 p.

Brunet, Berthelot, Histoire de la littérature canadienne-française, Montréal, Edition de l'Arbre, 1946, 186 p.

De Grandpré, Pierre, et al., Histoire de la littérature française du Québec, Montréal, Beauchemin, 1968, T. 2, 390 p.

Duhamel, Roger, Manuel de littérature canadienne-française, Montréal, Ed. du Renouveau pédagogique, Inc., 1967, 162 p.

Dumont, Fernand et Falardeau, Jean-Charles, Littérature et société canadiennes-françaises, Québec, P.U.L., 1964, 272 p.

Groulx, Lionel, Mes mémoires (1920-1928), Montréal, Fidès, T. II, 1971, 418 p.

Jobin, Antoine-Joseph, Visages littéraires du Canada français, Montréal, Ed. du Zodiaque, 1941, 270 p.

Lareau, Edmond, Histoire de la littérature canadienne, Montréal, John Lovell, 1874, 496 p.

Lemoyne, Jean, La femme dans la civilisation canadienne-française, dans Convergences, Ed. H.M.H., 1961, pp. 69-100.

Marcotte, Gilles, Une littérature qui se fait, Montréal, Editions H.M.H., 1966, 173 p.

Poulet, Georges, Les métamorphoses du cercle, Paris, Plon, 1961, 523 p.

Richard, Jean-Pierre, Littérature et sensation, Stendhal, Flaubert, Paris, Seuil, 1970, 286 p.

Roy, Camille, Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française, Montréal, Beauchemin, 1950, 14e éd. revue et corrigée, 201 p.

Sylvestre, Guy, Panorama des lettres canadiennes-françaises, Québec, Ministère des Affaires culturelles du Québec, Imprimeur de la Reine, no 1, 1964, 84 p.

Tougas, Gérard, Histoire de la littérature canadienne-française, Paris, P.U.F., 1960, 202 p.

Archives des Lettres canadiennes, Le roman canadien-français, Montréal, Fidès, 1971, T. III, 514 p.

III. Thèses:

Bosco, Monique, L'isolement dans le roman canadien-français, thèse de doctorat présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal, 1953, xvii - 205 p.

Reynolds, David, Le temps et l'espace dans l'oeuvre de Yves Thériault, mémoire de M.A., Université Laval, 1968, 130 p.

Soeur Sainte-Marie-Eleuthère, c.n.d., La mère dans le roman canadien-français, thèse de doctorat présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal, 1961, xiv - 215 p., publiée aux P.U.L., Québec, Coll. Vie des lettres canadiennes, 1964, 211 p.

Tuchmaier, Henri, Evolution de la technique du roman canadien-français, thèse de doctorat présentée à l'Université Laval, 1958, xlviii - 370 p.

Vachon, Georges-André, Le temps et l'espace dans l'oeuvre de Paul Claudel, Paris, Seuil, 1965, 455 p.

Vanasse, André, Le temps et l'espace dans le roman paysan canadien (1914-1950), thèse de maîtrise présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal, 1963, 103 p.

IV. Ouvrages critiques:

Charbonneau, Robert, Romanciers canadiens, Québec, P.U.L., Coll. Vie des lettres canadiennes - 10, 1972, 176 p., pp. 11-16.

Choquette, Adrienne, Confidences d'écrivains canadiens-français, Les Editions du Bien Public, Trois-Rivières, 1939, 236 p., pp. 21-26.

D'Arles, Henri, Estampes, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926, 216 p., pp. 135-148.

Grignon, Claude-Henri, Ombres et clameurs, regards sur la littérature canadienne, Montréal, A. Lévesque, 1933, 205 p., pp. 173-204.

Hébert, Maurice, De livres en livres, Montréal et New York, Ed. du Mercure, 1929, 250 p.

Hébert, Maurice, Et d'un livre à l'autre..., Montréal, A. Lévesque, 1932, 270 p., pp. 257-266.

Marion, Séraphin, En feuilletant nos écrivains, étude de littérature canadienne, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, 216 p.

Pelletier, Albert, Egrappages, Montréal, A. Lévesque, 1933, 234 p., pp. 176-203.

Warwick, Jack, L'appel du nord dans la littérature canadienne-française, Montréal, Ed. H.M.H., (Coll. Constantes) traduit par Jean Simard, 249 p., p. 11, 70.

V. Articles de revues:

Barbeau, Victor, Le cri qui les trahit, dans Cahiers de Turc, Montréal, 2e série, no 3, 1er décembre 1926, pp. 63-66.

Barbeau, Victor, Harry Bernard, dans La face à l'envers, Montréal, Académie canadienne-française, 1966, pp. 28, 46.

Bélanger, Ferdinand, L'homme tombé par Harry Bernard, dans L'Apôtre, Montréal, V, 11, juillet 1924, pp. 501-505.

Bernard, Antoine, La terre vivante, dans l'Action française, Montréal, XIV, 4, octobre 1925, pp. 215-219.

Chartier, Emile, Notre atmosphère littéraire dans La Revue Moderne, Montréal, décembre 1932, p. 9.

D'Arles, Henri, La mégère inapprivoisée dans l'Action française, XIII, 3 mars 1925, pp. 154-163.

Douville, Raymond, Nos littérateurs canadiens, M. Harry Bernard, dans Lyre, Montréal, no d'été 1931, p. 13.

Harvey, Jean-Charles, Essais critiques, étude du dernier livre d'Harry Bernard, dans Le Soleil, Québec, 2 nov. 1929, p. 2.

Hébert, Maurice, La maison vide, dans Le Canada français, Québec, Vol. XIV - 4, décembre 1926, pp. 273-278.

Hébert, Maurice, Au tournant romanesque de nos lettres dans Le Canada français, Québec, XIX, 5, janvier 1932, pp. 371-383.

Jolicoeur, Jules, L'homme tombé, roman canadien par Harry Bernard, dans La Revue populaire, Montréal, XVII, 9, septembre 1924, pp. 26-27.

Lamarche, M.A., o.p., La maison vide, dans Revue dominicaine, Montréal, XXXIII - 1, janvier 1927, p. 61.

Lamarche, M.A., o.p., Harry Bernard, Dolorès, dans Revue dominicaine, Montréal, XXXIX - 1, janvier 1933, p. 61.

Lamarche, Thomas-Marie, o.p., Harry Bernard, Juana, mon aimée, dans Revue dominicaine, Montréal, XXXVIII - 2, février 1932, pp. 124-125.

Larivière, Jules, Les nouveaux livres, Mon magazine, Montréal, V, 10, janvier 1931, p. 3.

Légaré, Romain, Les jours sont longs, dans Culture, Québec, XII, 1951, pp. 430-432.

Pelletier, Albert, La ferme des pins de M. Harry Bernard, dans La Revue moderne, Montréal, janvier 1931, pp. 10-18. (article repris dans Egrappages, A. Lévesque, 1933).

Pilotte, Gaston, Victor Barbeau et la querelle du régionalisme, dans Etudes françaises, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, VII, 1, février 1971, pp. 23-48.

Roy, Camille, Essais critiques, dans l'Enseignement secondaire au Canada, Québec, IX, 3, décembre 1929, pp. 172-175.

Roy, Camille, La ferme des pins, dans l'Enseignement secondaire au Canada, Québec, X, 5, février 1931, pp. 370-379. (paru aussi dans Le Droit, Ottawa, 21 février 1931).

Roy, Camille, Juana, mon aimée, Enseignement secondaire au Canada, Québec, XI, 6, mars 1932, pp. 456-465.

Valdombre, (pseud. Grignon, Claude-Henri), Littérature canadienne-française, dans La vie canadienne, X, no 44, mai 1930, pp. 49-55.

Vanasse, André, La notion de l'étranger dans la littérature canadienne; IV, la rupture définitive, dans l'Action nationale, Montréal, vol. 55, no 5, janvier 1966, pp. 600-611.

VI. Articles de journaux:

Couture, Sévère, Notre roman, Montréal, dans Le Jour, 1ère année, no 44, 16 juillet 1938, p. 2.

Daviault, P., La naissance du roman canadien, dans Le Devoir, Montréal, 21 décembre 1932, p. 8.

Desmarchais, Rex, La ferme des pins, dans Le progrès du Saguenay, Chicoutimi, no 115, 23 décembre 1930, p. 4.

Desranleau, R.S., L'homme tombé, dans Le Courrier de Saint-Hyacinthe, vol. 73, no 5, 27 mars 1925, pp. 1 et 8.

Desrochers, Alfred, En écoutant parler Harry Bernard, dans La Tribune, Sherbrooke, XX, 271, 18 janvier 1930, p. 3.

Desrochers, Alfred, La ferme des pins par Harry Bernard, dans La Tribune, Sherbrooke, XXI, 253, 27 décembre 1930, p. 4.

Francoeur, Louis, La maison vide d'Harry Bernard, dans La Patrie, Montréal, XLVIII, 250, 18 décembre 1926, p. 17.

Gauthier, Charles, L'homme tombé..., dans Le Droit, Ottawa, XII, 145, 21 juin 1924, p. 7.

Gendreau, Henri-Myriel, Essais critiques par Harry Bernard, dans La Tribune, Sherbrooke, XX, 199, 21 octobre 1929, p. 4.

Hamel, Emile-Charles, Notes sur notre roman, dans Le Jour, Montréal, 1ère année, 30 juillet 1938, p. 2.

Harvey, Jean-Charles, La ferme des pins, dans Le Soleil, Québec, 10 décembre 1930, p. 2.

Harvey, Jean-Charles, Notre littérature à la Sorbonne, dans Le Canada, Montréal, XXXI, 16, 22 avril 1933.

Hébert, Maurice, La ferme des pins, dans Le Devoir, Montréal, 20 novembre 1930, p. 7.

Laurent, Louis, L'Associée silencieuse, dans Le Quartier latin, Montréal, VIII, 1, 8 octobre 1925, p. 8.

Laurent Louis, Au foyer, la maison vide, dans Le journal de Waterloo, Waterloo, 43e année, no 49, 13 janvier 1927, p. 3.

Marchand, Clément, Lauréats du prix David, dans Le Bien public, Trois-Rivières, XXIV, no 38, 27 septembre 1932, p. 12.

Marchand, Clément, Dolorès, dans Le Bien public, Trois-Rivières, XXIV, no 47, 17 novembre 1932, pp. 4-5.

Marchand, Clément, Remarques sur le roman, dans Le Bien public, Trois-Rivières, XXVI, no 48, 29 novembre 1934, p. 12.

Michel, Eléonor-L., En feuilletant les romans canadiens, dans Le Devoir, 3 janvier 1942, p. 7.

Paquette, Marie-Jeanne, Le jeune roman canadien, dans Le Quartier latin, Montréal, XIV, 7, 19 novembre 1931, p. 6.

Parizeau, Lucien, La ferme des pins par Harry Bernard, dans La Patrie, Montréal, LII, 224, 15 novembre 1930, p. 16.

Parizeau, Lucien, Ombres et clameurs, discours critiques de Claude-Henri Grignon, dans Le Canada, Montréal, XXXI, 38, 18 mai 1933, p. 2.

VII. Correspondance inédite:

Dantin, Louis, Lettre personnelle à Harry Bernard, datée de Cambridge, 3 nov., (1932), (Correspondance de l'auteur).

Grignon, Claude-Henri, Lettre personnelle à Harry Bernard, datée de Sainte-Adèle, le 12 novembre 1931, (Correspondance personnelle de l'auteur).

Grignon, Claude-Henri, Notes manuscrites à propos de Dolorès, sans date ni lieu, (Correspondance personnelle de l'auteur).

Groulx, Lionel, Lettre personnelle à Harry Bernard, datée de Montréal, le 2 janvier 1931 (1932), (Correspondance de l'auteur).

Mélançon, J.-M., Lettre personnelle à Harry Bernard, datée de Montréal, le 26 novembre 1931, (Correspondance de l'auteur).

A P P E N D I C E

Extrait du roman Les remplaçants.

Fils d'un cultivateur pauvre, qui savait lire et n'en abusait pas, Lefrançois ne se vantait point d'une jeunesse insouciante et dorée. Orphelin à dix ans, un oncle le recueillait chez lui, homme malade et triste, curé dans le diocèse de Joliette. Dans le même temps, ses frères et soeurs entraient à l'hospice. Le prêtre s'empressait de l'expédier au collège, tant pour sa formation que son propre repos, la turbulence et les jeux du garçon chambardant l'atmosphère placide du presbytère.

L'enfant servait la messe pendant les vacances, bredouillant les paroles latines, soignait les poules et sarclait le jardin, quand il ne s'échappait pas pour courir les champs. Le chien d'un voisin, roquet intelligent et laid, le suivant sans ses randonnées. Il revenait à la tombée du jour, sale et fatigué, fier d'un lièvre attrapé au collet ou d'une jeune grive tombée sur le sol, les ailes trop courtes pour voler. Le long de la rivière, il cueillait des sagittaires ou de l'herbe à brochet, aux fleurs d'un si beau bleu, prenant des grenouilles aux cuisses charnues, qu'on disait bonnes à manger. Il levait aussi les butors rusés qui se tiennent immobiles dans l'eau peu profonde, la tête et le bec en l'air, disparaissant parmi les herbes qui les cachent.

Les années passèrent.

Un jour vint où l'étudiant quitta le collège, bachelier comme d'autres, et l'oncle fut désappointé d'apprendre qu'il ne se destinait pas au sacerdoce. Il eut le bon esprit de ne pas s'en plaindre, ni l'accabler de reproches.

- J'avais cru, dit-il, que tu prendrais la soutane...

Ce n'est pas mon goût. Pourtant, j'y ai pensé.

- Alors, que vas-tu faire?

C'est difficile... Un médecin, si vous croyez...

- Cela t'intéresse?

- Oui. Qu'est-ce que vous pensez?

Deviens médecin. C'est pour toi, non pour moi. Je ne contrarierai pas ta vocation. La médecine, c'est un sacerdoce à sa manière. Enfin...

Quand il disait avoir songé à la prêtrise, Lefrançois ne mentait pas. L'éducation reçue, son goût de l'étude et des livres, certaine disposition au recueillement, à la méditation ou à l'analyse, le marquaient peut-être pour le ministère? Si l'on y ajoutait, surtout, sa curiosité des problèmes sociaux et la compassion qu'il se découvrait, parvenu à l'âge d'homme, pour les détresses autour de lui.

Il joua quelque temps avec l'idée d'une carrière ecclésiastique, puis la rejeta. Toutes choses pesées, il optait pour le monde et ses pompes, ses risques. Ne sentant pas l'appel en lui, refusant peut-être de l'entendre, il choisirait par contre, dans l'ordre humain, la profession qui lui semblait exiger le plus de détachement et d'abnégation.

A l'époque, l'oncle devenait une espèce de tendre à la larme facile, à la sensibilité à fleur de peau. Le coeur lui remontait à la bouche, à la moindre contrariété. Il devait, quelques années plus tard, succomber à une syncope.

En apprenant la décision de ce neveu élevé comme un fils, instruit par ses soins, le vieillard essuya un pleur furtif, pris, renifla, se moucha pour se donner contenance, puis essaya de n'y plus penser. Il n'interviendrait pas en matière aussi personnelle.

- Tu sais ce que tu veux et tu es libre. Je me reprocherais de t'orienter dans une voie qui n'est pas la tienne.

- Je vous remercie.

- Je vieillis, je prendrai bientôt ma retraite. Dans deux ou trois ans... Tu seras médecin et tu me soigneras dans mes dernières années. Tu me prépareras à mourir comme je t'ai préparé à vivre.

- C'est un marché?

- Ce n'est pas un mauvais marché.

A peine conquis le parchemin qui le proclamait medicinae doctor, médecin des corps sinon des âmes, Lefrançois se maria.

Une femme passa, qui lui sourit, et il ne sut pas résister. La clientèle n'affluait guère, dans les premiers temps. Il gagnait peu et, de mois en mois, se demandait où découvrir l'argent du loyer. On finissait par mettre ensemble les deux bouts. La barque voguait, même si la voile se gonflait peu.

On célébra l'arrivée d'un enfant, puis celle de trois autres, en rapide succession. La famille et son travail absorbaient le jeune praticien.

Les ressources augmentaient avec les charges, et les difficultés des débuts se perdirent dans le souvenir. L'oncle était mort depuis longtemps.

Lefrançois se croyait comblé, autant qu'il est permis sur terre.

Mais le chancre naissait, qui allait ronger en pleine chair. Il ne s'en doutait pas, mais sa femme était malade. Atteinte d'un mal contre lequel la médecine ne peut rien. Jalouse. Quand il s'en aperçut, le mari comprit qu'elle ne guérirait pas. Car la jalousie est incurable, comme le cancer. Une affection du coeur et de l'esprit, un déséquilibre mental, fibrôme du sentiment. S'il reste vrai que l'amour, exclusif de sa nature, entraîne la jalousie, celle-ci se tempère et se vainc, chez les êtres sains, normaux, par le raisonnement et la confiance mutuelle, l'oubli de soi. Ceux qu'elle domine multiplient autour d'eux les misères, avant qu'ils ne se détruisent eux-mêmes par la bassesse de leur égoïsme.

Il y a, dans le Pauca meae de Victor Hugo, un alexandrin aussi lamentable que désespéré: Oh! je fus comme fou dans le premier moment! Ce vers aux résonances romantiques, plein de douleur humaine, Lefrançois se l'appropriait plus d'une fois, au cours des années qui suivirent l'effondrement autour de lui. Il n'acceptait pas le coup qui anéantissait son univers intime, n'arrivait pas à y croire. Il lui semblait vivre un cauchemar, dont chaque matin le délivrerait. Mais l'accablement du jour ne faisait que prolonger celui des nuits.

Vingt ans après, il ne se réconciliait pas avec la réalité: le vide de son existence, le monde désaxé de ses enfants, la solitude sans soleil où il errait. L'apparente liberté dont il jouissait, totale et sans restrictions, au sens où l'entendent ceux qui l'assimilent à la licence, lui pesait à l'égal d'une prison.

Vingt ans après, il revivait les scènes qui annonçaient la rupture et la provoquèrent. Il se demandait si un mot imprudent de sa part, une impatience, une maladresse dans l'argumentation, peut-être un reflexe de défense, n'avait pas précipité l'issue qu'il devait prévenir, et qu'il n'avait pas su. Jusqu'à quel point était-il responsable du gâchis dont il restait le centre, ou ne l'était-il point? Il ne savait pas.

Cette histoire de Marcelle Chaumont, par exemple? Avait-il manoeuvré avec à-propos et sagesse, quand il en avait eu la révélation?

Il se souvenait de piquûres d'épingles et d'insinuations, d'accusations qu'elle lui valait. Il tombait alors des nues, écoutant plaintes et reproches, n'était jamais revenu de l'astuce et de la perfidie mises en oeuvre pour le confondre.

Depuis quelque temps déjà, il s'apercevait que les choses changeaient chez lui et que sa femme aigrie, peut-être souffrante, manifestait une nervosité qui n'augurait rien de bon. Il se demandait si cet état était passager, ou s'il sous-entendait un ébranlement dû à une cause physique. Il songeait même à consulter un confrère spécialiste quand la bombe éclata, le laissant plus étonné que désemparé ou meurtri.

Il arrivait à la maison après une journée remplie, plus fatigué que d'ordinaire, incertain de pouvoir manger entre les appels téléphoniques et un accouchement à prévoir au cours de la nuit, ou le lendemain.

Comme il s'approchait de table, il ne put ne pas remarquer l'humeur sombre de sa femme, ni l'aigreur de ses paroles. L'orage menaçait. Il essaya en vain de le détourner, ignorant d'où soufflait le vent. Pour dire quelque chose, il parla d'un client vu dans l'après-midi, et que la famille connaissait depuis des années.

- Tes clients, tu peux en raconter sur eux! Et tes clientes?

- Que veux-tu dire?

- Tu le sais comme moi! Si tu penses que j'ai les yeux fermés, que je ne vois rien, tu te trompes! Je sais ce que je sais. Si je ne dis rien, ne va pas croire que j'ignore ce qui se passe.

Il resta figé, n'en croyant pas ses oreilles.

Que prenait-il à sa femme? Où voulait-elle en venir?

Il finit par répondre:

- Si tu voulais t'expliquer? Je ne sais ce qui a pu t'offusquer, de près ou de loin, dans mes relations de médecin à malades...

- Tu ne sais pas, c'est ça... Tu ne sais rien, les hommes ne savent jamais rien! Ils ont carte blanche partout. Les mains blanches aussi. Ils sont les seuls à ignorer ce qui, pour les autres, est le secret de Polichinelle...

Les bras lui tombèrent du corps. Le discours dont il était l'objet contenait de perfides allusions, sur la nature desquelles il ne se sentait pas fixé, et il crut qu'il se fâcherait. A tort, mais avec quelle injustice ne l'attaquait-on?

Il dit, non sans humeur:

- Si tu n'es pas plus raisonnable, passons à d'autres sujets. Ou laisse-moi tranquille! Quand tu sauras ce que tu veux, tu me le diras.

- Ce que je veux!

Elle bondit ou presque, la voix tremblante, les yeux luisants de colère.

- Ce que je veux, ce que je veux... Tu as beau être médecin, t'enfermer avec tes malades, tu n'as pas besoin de les garder avec toi pendant des heures. Les femmes, surtout! Tu prends, par exemple, cette petite Chaumont,

cette blonde fadasse à la crinière teinte! Quand elle est venue hier, elle n'est pas restée moins de vingt minutes, seule avec toi, et à parler de quoi? Je te le demande... Je ne suis pas aussi simple que tu penses, ou que j'en ai l'air! Tu ne me feras pas croire qu'il faut vingt minutes, ou une demi-heure, pour exposer ses bobos au docteur et obtenir une ordonnance? Et qu'est-ce qu'elle a, ta Marcelle Chaumont? Elle n'est pas plus malade que moi!

- Sur ce point, je te donne raison.

- Tu n'insinues pas que je deviens folle, non? Je vais te montrer si je suis folle! Tu vas t'apercevoir que j'ai ma tête, que j'ai même de la tête pour deux... Et c'est tant mieux, car il est évident que tu perds la tienne, ta tête! Si tu savais ce qui se dit dans ton dos...

- Ce qui se dit?

- Oui, ce qui se dit... Et c'est humiliant pour moi, au point que ce n'est plus viable! Ne va pas croire que je vais endurer plus longtemps... J'en ai assez et cela va finir, ou bien...

Lefrançois la regardait, médusé. Sa femme, sa propre femme, qui se permettait une crise de jalousie! Elle était jalouse, et des patientes qui se présentaient à son cabinet. C'était du propre! Quoi de pire pour un médecin? Quand on sait que la moitié ou les trois-quarts de la clientèle se composent de personnes du sexe! Les unes malades, les autres moins, les autres affligées des malaises, des infirmités propres à leur nature, les autres sujets d'étude et de surveillance pour le gynécologue.

L'homme se prit la tête entre les mains.

Non, ce n'était pas possible. Et lui qui, jusque là, se félicitait de ne point voir sa vie à demi gâchée, comme tel et tel de ses confrères, par une femme atteinte de jalousie! Il n'y comprenait rien. Car rien, dans le

passé, ne laissait soupçonner ce qui lui apparaissait maintenant dans une lumière crue. Ou plutôt, il se rappelait certains incidents, des mots étranges, à signification équivoque, des regards chargés d'une lueur plus ou moins trouble, dont il se demandait la raison, mais auxquels il ne s'était pas arrêté dans le temps, n'y accordant pas d'attention, ou estimant que peut-être il les imaginait.

Michelle avait dû prendre sur elle, pendant des années, pour ne pas se trahir. A force de volonté, de dissimulation ou d'hypocrisie, elle réussissait à cacher le mal qui la rongait. Parce que cela l'eût humiliée de se révéler, ou parce que, n'exposant pas ses positions, il lui était plus facile d'observer et d'épier, d'interpréter à sa façon, selon le sens qui lui convenait, les mots et les gestes susceptibles de justifier ses soupçons, mal fondés ou non, et d'étayer la thèse qui se formait en elle.

Cette retenue ne pouvait toujours durer. La digue se briserait un jour, et le flot des rancœurs accumulées, des refoulements, des mesquineries entretenues et enjolivées, se répandrait comme l'eau des lacs à la fonte des neiges, capable d'inonder, détruire, tuer sur son passage.

Cela venait de se produire.

Le premier acte d'un drame se jouait, dont il n'y avait pas à prévoir le dénouement. Les conséquences, les suites, les conclusions à craindre n'apparaissaient pas dans une claire lumière, mais elles ne présageaient rien de bon, ni d'heureux.

Lefrançois leva les yeux.

Michelle triomphante le contemplait, sûre d'elle-même, convaincue d'avoir frappé un coup d'importance, attendant avec un calme félin la réponse à sa diatribe.

Il se contenta de demander:

- Es-tu sérieuse? As-tu songé à ce que tu viens de dire?

- Si je suis sérieuse! Tu n'as pas besoin d'en douter. Je sais tout et je te dispense d'explications. Marcelle Chaumont...

- Encore elle?

- Elle n'est pas la seule!

Il voulut rire, mais il s'aperçut que Michelle pleurait.

Qui était cette Marcelle qui lui valait un pareil coup?

Une anémique comme il en est, un peu névrosée, au bord de la neurasthénie, qu'un ami lui avait envoyée, ne pouvant lui-même gagner sa confiance. Car celle-ci, souvent, se montre plus efficace que les médicaments chez les hyper-sensibles et les émotives, dont les multiples problèmes sont surtout d'origine suggestive. Il traitait la jeune fille depuis quelques mois, au meilleur de sa connaissance, et commençait de craindre qu'il ne pourrait lui venir en aide.

Il se leva de table.

- Tu n'as pas fini?

Michelle s'essuyait les yeux.

- Oui, j'ai fini. Le dessert que je viens d'avaler me dispense de l'autre. C'est le cas de dire que tu m'as coupé l'appétit.

- C'est ta faute, pas la mienne...

- Je te prierais, à l'avenir, de réfléchir avant de parler. Je n'essaierai pas de me disculper, parce qu'il n'y a pas matière. Je crois que tu es la proie de ton imagination... Si tu veux, tournons la page. Il y

a, dans la vie, plus important et plus pressant. J'ai à travailler, la soirée ne faisant que commencer.

Il essayait de se montrer calme, mais il était bouleversé. Michelle se mêlant d'être jalouse, il ne voyait pas la fin de ses misères. Tant pour ses enfants que pour lui, pour tous ceux de son entourage.

Il comprit alors et plaignit, mieux que jamais dans le passé, ce grand-oncle dont on parlait dans la famille, frère de son aïeul maternel, médecin comme lui, obligé de renoncer à sa carrière, de la briser à ses débuts, à cause de l'aveugle jalousie de sa femme. Épié par sa légitime, interrogé sur ses allées et venues, ses sorties diurnes ou nocturnes, sommé de rendre compte du moindre geste, il ne savait sur quel pied danser. Vraie furie, la femme guettait l'entrée des clients, collait l'oreille aux portes, regardait par les serrures, entraît à l'improviste dans le cabinet de consultations, pour le désagrément ou la confusion des personnes qui y racontaient leur histoire secrète. De guerre lasse, le grand-oncle abandonnait l'exercice de sa profession pour un poste peu rémunéré de fonctionnaire. Harassé de soupçons et questions, vieilli avant l'âge, il mourait à cinquante ans, amer et pauvre, laissant une veuve plus jalouse qu'aux premiers jours. Il y a lieu de croire qu'elle désirait partir avant lui, pour s'assurer qu'il ne se hasarderait point à faire de l'oeil aux vierges du paradis. Elle le suivit de près dans la tombe, et l'on essayait de s'imaginer la tête du pauvre homme, quand elle passa la grille de saint Pierre.

L'aventure du grand-oncle lui paraissait ridicule, et il se vantait qu'à sa place il aurait bravé l'orage, pour ne pas compromettre sa carrière. Il ne pensait pas alors qu'il deviendrait victime de la même persécution. Du jour au lendemain, ce qu'il tenait pour de la haute fantaisie se muait

pour lui en réalité redoutable.

Il se dit qu'il exagérait, que Michelle aussi exagérait, qu'elle avait un accès d'humeur et qu'il passerait, que l'existence reprendrait son cours normal. Quand il rentra pour la nuit, rien chez sa femme ne rappelait la scène du dîner.

Mais dès le lendemain, Marcelle Chaumont lui téléphonait. Elle était souffrante, le priait de passer chez elle. Il hésitait à répondre, se demanda si sa voix ne tremblait pas. Il finit par dire qu'il essaierait d'aller la voir, mais qu'il ne faudrait pas l'attendre après dix heures.

Harry BERNARD

(Cet extrait choisi par l'auteur a déjà paru dans Liberté, Montréal, VI, 6, nov.-déc. 1964, pp. 429-436).